J. DE SAINT-PIERRE

PAUL ET VIRGINIE

DESSINS D'EMILE LEVY

ÉDITION JOUAUST

U d'/of OTTAWA
39003002331964

12-9-1969

Digitized by the Internet Archive
in 2011 with funding from
University of Toronto

http://www.archive.org/details/pauletvirg00sain

PAUL ET VIRGINIE

TIRAGE A PETIT NOMBRE

Plus 50 exemplaires sur papier de Chine.

Il a été tiré quelques exemplaires en papier Whatman, sur la demande spéciale d'amateurs qui les ont souscrits.

B. DE SAINT-PIERRE

PAUL ET VIRGINIE

PRÉFACE PAR J. JANIN

COMPOSITIONS D'ÉMILE LÉVY

Gravées à l'eau-forte par Flameng

DESSINS DE GIACOMELLI

Gravés sur bois par Rouget et Sargent

PARIS

LIBRAIRIE DES BIBLIOPHILES

Rue Saint-Honoré, 338

—

M DCCC LXXV

Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis

PQ
2045
.P3
1875

PRÉFACE

S'il y eut jamais un livre abondant en toute espèce de charme et de vertu, si jamais le rêve et la leçon atteignirent à la simplicité la plus charmante, on ne saurait nier que le livre de Bernardin de Saint-Pierre, *Paul et Virginie*, idylle et roman, ait été ce livre-là. Pas un vieillard qui ne s'en souvienne, et qui ne porte à ses lèvres décolorées par la souffrance cette tasse élégante exhalant encore la suave odeur des bois de l'Hymette au sortir des mains de l'ouvrier.

Ce doux chef-d'œuvre apparut dans les jours de tumulte et d'espoir qui précédèrent la Révolution française. En ce moment, sur-

tout, le monde féodal était en proie aux terreurs les plus légitimes. Tant qu'il avait pu compter sur l'espace, et remis le déluge au lendemain, la philosophie avait été, dans cette fin d'un siècle, un jouet frivole entre les mains d'un enfant. « Qui sait si le monde doit vivre encore six semaines? » disait le héros de Beaumarchais; mais il ne croyait pas si bien dire.

Ils pensaient, ces grands seigneurs, qu'ils avaient encore un demi-siècle avant de subir les châtiments mérités par les excès d'un pouvoir sans limite. « Après nous le déluge! » disait le roi Louis XV, et, content de son bon mot, il s'endormait dans ses tristes loisirs, protégé par ses bastilles croulantes.

Enfin les prévoyants se disaient chaque matin : « Prenons garde à nous; ne nous fions pas à tant de sagesse, à tant de beaux rêves. Méfions-nous de la philosophie aussitôt qu'elle pousse au sommeil les âmes les plus alertes. Sous le règne de Néron, la honte et l'horreur du genre humain, Sénèque a proclamé les droits de l'humanité. Jamais les Grecs, nos maîtres, n'ont été si corrompus que lorsque Socrate enseignait par son exemple et ses le-

çons, que disons-nous? par son martyre, sa morale austère dans les écoles d'Athènes. Certes, puisque nous l'avons faite, il n'y a rien de si beau que l'*Encyclopédie*... elle n'a pas corrigé un seul abus, déchiré une seule lettre de cachet, réformé un seul de nos vices, agrandi une seule vertu. L'*Esprit des Lois*, qui le nie? est un chef-d'œuvre : eh bien, pas une torture que Montesquieu ait abolie dans l'arsenal de notre législation. On n'a jamais fait, que je sache, un livre à la fois plus éloquent et plus étudié que l'*Émile;* il n'est pas un seul père de famille qui n'ait dévoré ces quatre tomes pleins de génie, inutilement dépensé... Hélas! pas un de nos fils qui soit sorti meilleur de cet adorable enseignement.

« Malheureux que nous sommes! Nous ne lisons plus l'Évangile et nous avons oublié le *Traité des Devoirs;* le seul des livres anciens qui reste autorisé par toute la terre, c'est le livre de Machiavel. »

Ainsi se plaignait, dans son énergique indignation, un grand philosophe, et Dieu sait qu'il disait vrai. Cette fin d'un monde était en proie aux paradoxes les plus funestes. On avait lu naguère la fameuse préface d'un

roman plein de licence : « J'ai vu les mœurs de mon temps et j'ai publié ces lettres. » Le misérable auteur comprenait très-bien les dangers de son roman... il se croyait innocenté par les corruptions qui l'entouraient et qui montaient toujours.

Donc, tout à coup, dans cet oubli universel de la conscience publique, rencontrer au milieu du Paris des sophistes un jeune homme enivré de toutes les beautés et de toutes les grâces que la Muse inspire aux écrivains qu'elle aime le plus, pensez donc si ce fut une joie immense !

La France en était arrivée à ce point extrême où, l'éloquence étant réduite, par le pouvoir d'un seul, à ne plus s'amuser que des lieux communs et des déclamations misérables, on n'entendit plus parler que les rhéteurs, les avocats, les faiseurs de dissertations de toute espèce. On eût dit que le pays était divisé en deux parts : ceux qui parlaient, ceux qui écoutaient : énigmes, argumentations, sentences, controverses, à tel point, disait un poëte ancien, « qu'il était aussi difficile que le goût sortît sain et sauf de ces rhétoriques improvisées que d'emporter une bonne odeur au

sortir des cuisines. » Telle était cette littérature de parade et d'alcôve vingt-quatre heures avant la chaste apparition du beau livre de Bernardin de Saint-Pierre. Il était si nouveau que tout d'abord il fit peur, chacun se demandant quelle était cette langue inconnue, et par quel miracle soudain nous revenions à ces merveilles ingénues dont Jean-Jacques Rousseau semblait avoir épuisé la veine éloquente.

Lui-même, le jeune Bernardin de Saint-Pierre, il n'avait pas été le moins surpris de se voir tout à coup transporté, à travers la verdure et les fleurs, dans l'étroit sentier de l'idylle antique. Un dieu le poussait sans doute, un de ces dieux entrevus par le divin Platon, par le roi Numa au bord de la fontaine Égérie.

C'est de mille grâces infinies que se composait le nouveau poëme. Il était fait d'aurore et de printemps, d'innocence et d'amour. On retrouvait à chaque ligne un inspiré de Virgile et d'Homère. Il n'y avait rien de plus rare et de plus inattendu que cette histoire de deux enfants, qui seront tantôt deux amoureux.

Mais plus l'œuvre était nouvelle, et plus il était difficile de la faire accepter par ces esprits blasés, peu curieux, endormis au murmure inoffensif des académies. Non pas que la poésie eût perdu tous ses droits chez les Parisiens oisifs, mais elle s'était amoindrie elle-même à force de se mettre à la portée d'un auditoire accablé chaque soir des compositions les plus vulgaires; il était devenu difficile de rencontrer la note exacte des poëmes nouveaux. Je lisais tout à l'heure une page écrite avec bon sens sur la belle littérature des salons, qui étaient, aux premiers jours de *Paul et Virginie*, le refuge unique des écrivains ambitieux d'arriver :

« Les vers de société, où l'on se dispense de parler la langue poétique, ne doivent pas plus être présentés au public que des portraits de famille; ils peuvent être vuides impunément : c'est souvent à la reconnaissance qu'ils ont affaire, et toujours à l'indulgence; ils ont pour passe-port le désir de plaire. On leur tient compte de l'intention; l'amour-propre, qu'ils flattent, les accueille avec transport; ils naissent de causes particulières, ils tiennent à des circonstances frivoles; ils n'ont ni juges,

ni lendemain; ils meurent, pour ainsi dire, dans la louange et dans l'oubli. »

Ce fut pourtant dans ces abîmes de la belle conversation, dont Mlle de Lespinasse était la reine, que fut introduit, un beau soir, par surprise, pour ainsi dire, et sans être initié, un jeune écrivain de bonne race, aussi timide, aussi naïf que les pages qu'il venait d'écrire. Il s'appelait Bernardin de Saint-Pierre. Il était né au Havre en 1737; il avait fait une campagne en Allemagne, en qualité d'ingénieur; il avait aussi visité Malte, la Martinique, la Russie et l'Ile de France, où fut le berceau de Paul et Virginie. Il était donc très-pauvre, avec l'instinct (pour toute espérance) d'un véritable écrivain. Pas un ami, sinon parfois l'auteur du *Devin du village*, quand il daignait s'apprivoiser; pas d'autre protecteur que M. d'Alembert, qui le traitait comme un enfant. Cet écrivain si timide était, sans le savoir, un très-grand artiste, obéissant à l'inspiration la plus vive; mais il avait si peu confiance en cet art qu'il ignorait! Jamais il n'avait entendu, dans une soirée d'été, les accents de Shakespeare et l'évocation de Juliette à Roméo, pendant que chante au loin le

rossignol, du côté de Vérone. A peine s'il avait entrevu, dans les tragédies de Corneille et de Racine, le drame animé de toutes les passions de la jeunesse.

L'amour, dans son livre, était à peine un murmure plein de douceur. Quel contraste enfin avec les ardeurs de l'*Héloïse!* et comment faire accepter de ces esprits, pervertis par le sourire et le regard de ces amants libres d'eux-mêmes, un récit enfantin de deux amoureux innocents et s'enivrant des bonheurs ineffables de la vie domestique?

Il y avait folie à tenter une pareille aventure. Ah! poëte infortuné! Quels lecteurs as-tu rencontrés pour cette œuvre exquise et charmante? A peine ils auront écouté les premières pages, ils recommenceront entre eux la causerie interrompue. Il y aura, pour ton œuvre et pour toi, dans cette foule où tant de noms célèbres circulent, des sourires, des mépris, et, pis encore, au bout de la première page ils ne voudront plus rien entendre, et chacun s'en ira, celui-ci à son ambition, cet autre à ses besognes, laissant ce jeune homme à son rêve anéanti. Lui-même, un écrivain du premier ordre, un maître de la

nature aux mille aspects, Buffon, sort avec bruit, pour échapper à cette éclatante nature de l'Ile de France. Il ne l'a jamais vue, il ne la comprend pas. Jamais vous ne lui ferez croire que ces grandes forêts, ce vaste espace et ces aspects merveilleux dans un paysage à la fois splendide et charmant, aient été créés tout exprès pour abriter ces deux amoureux de quinze ans.

C'est pourtant pour eux que vous étiez faites, étoiles d'en haut, fleurs d'ici-bas. Ces sources fraîches, dignes de Daphnis et Chloé, coulaient pour rafraîchir les pieds charmants de Virginie, et pour eux seuls les oiseaux chantaient, le printemps passait, les heures clémentes apportaient l'espérance et le bruit des lointains concerts...

Le soir de la grande épreuve, ces connaisseurs fameux n'ont rien compris à la charmante idylle. Il y avait là plusieurs savants qui savaient par cœur Théocrite, Anacréon, Virgile, et Longus, illustré des dessins de M. le régent, et pas un d'eux ne songe à se rappeler quelques-uns de ces vers charmants : « Il est doux le bruissement de ce pin qui soupire auprès de ces fontaines, mais ton

chant est doux aussi; après Pan tu auras le premier prix. Si Pan choisit un bouc cornu, tu prendras une chèvre; s'il prend une chèvre, à toi reviendra le chevreau... »

Mais il eut beau prêter l'oreille, il n'entendit pas une seule parole bienveillante. Quel amer chagrin pour le lecteur éperdu quand il lui fallut remporter inachevé ce manuscrit que nous avons tenu naguère dans nos mains reconnaissantes ! Mlle de Lespinasse elle-même n'eut pas un regard pour le jeune homme, et (naturellement) M. d'Alembert pas une parole. A peine il était sorti, que les jeunes demoiselles et les jeunes messieurs, traînant le clavecin au milieu du salon, se mirent à chanter quelque duo tout semblable à celui-là :

Un cœur qu'on attaque toujours
Se lasse enfin de se défendre;
Tôt ou tard il vient d'heureux jours
A qui sçait les attendre.

Le premier plaisir est d'aimer,
Et le plus sensible est de plaire.

Et le lendemain de cette soirée où l'auteur de *Virginie* « *était le Barbare* », les beaux esprits du café Procope, où se portaient les

jugements littéraires les plus fameux, récitaient avec admiration ces vers nouveaux, et riaient à gorge déployée du jeune Amintas. Sa jeunesse et sa beauté, son sourire et ses yeux bleus, puisque les marquises n'en avaient pas été touchées, furent tournés en dérision par ces pleutres. Va donc maintenant, pauvre enfant, chercher un imprimeur qui t'imprime, un libraire qui te protége! Il errait dans tout Paris, aussi honteux que s'il eût écrit quelques-uns de ces livres abominables, chers à la comtesse Dubarry.

Jamais abandon plus cruel! Pourtant c'était l'heure où Mme du Deffand donnait à souper aux philosophes, où Mme Geoffrin leur donnait des habits; l'auteur de *Candide* était gentilhomme de la Chambre du roi; l'impératrice de Russie achetait en viager les livres de Diderot, et lui payait vingt ans d'avance. L'abbé Raynal était quelqu'un; M. de la Harpe était le confident du ministre M. de Choiseul. Le baron de Grimm, secrétaire du maréchal de Saxe, était le correspondant des souverains du Nord. Métastase habitait le palais impérial de Vienne; Maupertuis, Lamettrie et d'Argens, lui-même Arnaud de Baculard, avaient leurs

entrées familières chez S. M. le roi de Prusse.

Au vieux Piron malade une main libérale envoyait le même jour cinq bourses d'or et deux pensions de six cents livres. Il est vrai que l'infortuné Gilbert, poëte à lui seul plus que tous les autres, mourait de folie et de misère à l'hôpital. Mais, Dieu soit loué! *Paul et Virginie* et leur père étaient désormais immortels.

Comme il était à se désespérer, Bernardin de Saint-Pierre rencontre un grand musicien, Lesueur, qui l'embrasse avec des larmes de joie. Il l'appelait son maître! Il lui disait qu'il voulait mettre en musique les amours de l'Ile de France. Déjà même il avait composé le beau duo : *Quel air pur!* développé à la façon des plus belles pages de Paesiello. En même temps il entraînait le jeune homme à l'atelier de ce brave homme et grand artiste, Joseph Vernet : « Mon fils, lui dit Vernet en lui montrant une toile où les deux êtres ravissants étaient dessinés d'une main délicate, voilà vos deux enfants de l'autre soir, et voici quelque argent pour imprimer ce beau livre. »

Ah! les belles âmes! et qu'il était digne, en effet, ce peintre excellent de la mer, d'adopter

Paul et Virginie, en même temps que son ami Lesueur !

A peine il parut dans ce Paris des médisances et des calomnies, ce merveilleux livre inspira la plus vive admiration. Il fut entouré soudain des plus sincères respects. La France entière éprouva le charme, et les plus difficiles applaudirent à cette histoire de deux enfants, si doux et si bons que dans toutes les littératures ils n'avaient pas leurs pareils. Que de larmes répandues ! que de grâces révélées ! quel intérêt tout-puissant pour ces événements si vulgaires ! On eût dit l'écho du *Télémaque*, avec cette heureuse différence entre les deux poëtes, que Bernardin de Saint-Pierre a vu en effet la terre, le ciel et l'océan de son poëme. Parmi nos grands anciens qui sans nul doute auraient protégé le jeune poëte à leur image (*Gnatis parce tuis*), Fénelon eût été le premier. Le père d'Eucharis eût adoré Virginie.

Il aimait la jeunesse, à condition qu'elle aurait un gai visage. « Ayons soin, disait-il, de cette tempérance qui fait la santé du corps et de l'âme et nous maintient dans une joie douce et modérée. » Qu'il eût été content, ce maître

excellent, de confier un pareil livre aux chastes mains des filles pour lesquelles il écrivait ce chef-d'œuvre intitulé : *De l'Éducation des filles*. Sitôt que nous rencontrons Fénelon dans nos discours, nous sommes tenté de lui dire ce que disait Socrate à son disciple : « Va dire à Lysias qu'étant descendus dans le ruisseau des Nymphes et l'asile des Muses, nous avons entendu des discours qui nous commandent de donner au vrai poëte non pas le nom de sage, il ne convient qu'à Dieu seul, mais le nom de philosophe et d'ami de la sagesse. » Il disait aussi, un jour que ses disciples étaient en peine de le suivre : « Allons où nous conduira le souffle de la raison. »

C'est justement par ces qualités de bon sens, de simplicité, de naturel, que *Paul et Virginie* est une œuvre voisine de la perfection. Un homme qui l'a bien connu, M. Aimé Martin, a raconté dans un très-beau livre l'œuvre et les jours de Bernardin de Saint-Pierre, et ce livre est devenu populaire, parce que les lecteurs ont compris que c'était la vérité même. On y voit par quelle suite de bonheurs et de malheurs a passé l'illustre écrivain que le roi Louis XVI avait nommé l'in-

tendant du Jardin des Plantes, qui s'appelait encore le Jardin du roi. La Terreur interrompit ce commencement d'une prospérité méritée, et l'illustre auteur des *Harmonies de la Nature* abandonna cette belle retraite au moment où la ménagerie du palais de Versailles était installée au milieu des plus belles plantes de la création. Mais quoi, nous ne voulons pas écrire la biographie et les combats *pour sa maison* que soutint pendant vingt ans l'héritier de Jean-Jacques Rousseau, le précurseur de Châteaubriand.

Le jour où il tenta de parler en public de la Nature, sa grande amie, il eut une inspiration bien touchante : « Écoutez-moi, disait-il, je suis père de famille, et je viens de la campagne pour vous parler. » Ce fut son dernier succès et sa dernière louange. Il mourut obscurément, sans une plainte, aux premiers jours de 1814, à l'heure où déjà les hommes prévoyants entendaient crouler le vaste empire et tomber le géant que Bernardin de Saint-Pierre a loué beaucoup trop, et trop souvent.

Mais, encore une fois, nous voulons parler seulement du présent livre, entouré d'une si chaste auréole et d'un tel éclat que tous les

autres ouvrages du même auteur en sont restés comme éblouis.

Cet homme eut l'honneur d'être le parrain de toute une génération. Toutes les filles que l'on portait aux eaux baptismales s'appelaient *Virginie*, et naturellement *Paul* était le prénom des garçons. Bernardin de Saint-Pierre, en ceci, suivit l'exemple universel. Laissez-nous compléter sa louange par l'éloge funèbre de sa charmante fille, Mme Virginie de Gazan, que nous avons tous connue, une fille adoptive d'Aimé Martin, le second mari de sa mère, et voilà comme il en parlait :

« Le monde prodigue volontiers son admiration à tout ce qui l'étonne ; il loue les grands talents, les grands sacrifices ; il aime le bruit et l'éclat. Nous voulons cependant l'entretenir aujourd'hui d'un mérite ignoré, d'une vie pure et douce qui s'est écoulée dans le paisible exercice du devoir et de la vertu.

« Virginie de Saint-Pierre, fille adorée de l'auteur des *Études de la Nature*, a cessé de vivre le 24 avril (1842). Nous avons religieusement déposé ses restes mortels dans le tombeau de son père. Cette femme charmante s'est évanouie au sein d'une famille dont elle

faisait le bonheur. Née en 1794, elle touchait à l'âge où les femmes voient, pour l'ordinaire, disparaître leur santé et les agréments de leur seconde jeunesse, et cependant le temps, qui ne respecte rien, avait respecté sa grâce, sa fraîcheur, ses tresses d'ébène et l'éclat de ses yeux bleus et doux comme le ciel.

« Le nom de Virginie, que lui avait donné son père, était comme une douce prévision de ce qu'elle devait être un jour. Ce caractère divin, œuvre d'une tendre imagination, s'était reproduit en elle comme par enchantement. Même douceur, même grâce dans sa personne, même vertu dans son âme. Elle en était le portrait, elle aurait pu en être le modèle.

« Mais ce qui rendait charmante notre seconde Virginie, c'étaient moins encore les grâces de sa personne que celles d'un esprit cultivé, délicat, piquant, et qui avait de l'imprévu. C'était l'esprit de son père, et comme lui elle avait une âme élevée et un cœur fidèle. Sa gaîté était douce, sa modestie extrême; elle savait à la fois tout animer et tout maintenir autour d'elle. Mais le trait le plus marquant de son caractère, c'était le naturel et la simplicité. Ignorante de ses propres per-

fections, jamais elle ne fut orgueilleuse que de la gloire de son père et de son mari, et jamais elle ne fut sévère que pour elle-même.

« Aucune faute n'a troublé cette belle vie, et vingt ans de bonheur ont couronné son mariage avec le général de Gazan. Unie avec sa belle-mère de la plus tendre amitié, aucun nuage, aucun refroidissement, n'est venu éprouver leur mutuelle affection, et cette affection a duré quarante ans. C'est qu'elle aimait sincèrement la vertu, c'est qu'elle ignorait toutes les passions envieuses et intéressées, c'est qu'elle était amie de l'ordre et de la bienséance, c'est qu'elle chérissait par-dessus tout la vérité et la justice. Jamais aucun mensonge ne souilla ses lèvres si pures. Elle aimait mieux paraître froide aux indifférents que de leur exagérer ses sentiments. Mais son amitié, sûre et confiante, était inébranlable comme l'était son amour, comme l'était sa probité, comme l'était sa religion.

« Le bonheur qu'elle répandait autour d'elle revenait à elle. Elle a vécu comme un ange, elle est morte comme une sainte, en offrant à Dieu ses souffrances et le remerciant d'avoir été l'une des plus heureuses femmes du monde.

« Élevée à Écouen, distinguée par Mme Campan, elle avait conservé pour son institutrice et pour Napoléon une reconnaissance passionnée qui explique les opinions de toute sa vie. Elle attisait sans cesse dans le cœur de son noble mari l'amour de la patrie par le vif souvenir de nos anciens triomphes.

« Sensible à l'injustice, Mme la baronne de Gazan savait pardonner. Elle savait pardonner même la calomnie, même l'oubli, même l'ingratitude; elle ne haïssait que les ennemis de la France. Mais aussi comme elle honorait ses nobles défenseurs, les vieux débris de nos armées! Combien de fois, après avoir épuisé avec son mari tous les moyens de les servir, nous l'avons vue chercher à les consoler en leur rappelant leurs victoires et en laissant un libre cours à ses ardentes admirations!

« Cet être si parfait n'existe plus pour la terre, et la terre ne gardera pas son souvenir. Elle a voulu y vivre ignorée avec un nom illustre, au milieu d'un petit cercle d'anciens amis qui ne l'oublieront jamais et qui vouent un culte à sa mémoire.

Ange de la pudeur, la tendre Virginie,
Remonte vers le ciel, sa première patrie! »

Certes, nous ne pouvions pas mieux finir la louange du livre que par l'admiration de cette autre Virginie, la plus belle œuvre de Bernardin de Saint-Pierre, attestant par sa vie et par sa mort l'excellence du père et de l'écrivain.

Heureux les livres qui apprennent à pleurer, qui apprennent à combattre! « Et quel plus grand combat, disait Platon dans sa *République*, en parlant de la poésie, que celui où il s'agit de devenir vertueux ou méchant? La victoire en ceci est d'une telle importance que nous chercherions vainement un résultat plus magnifique, ou plus honteux. »

JULES JANIN.

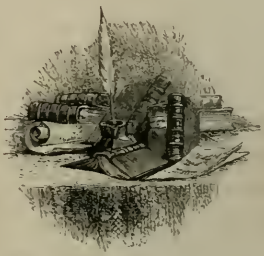
AVANT-PROPOS

Je me suis proposé de grands desseins dans ce petit ouvrage. J'ai tâché d'y peindre un sol et des végétaux différens de ceux de l'Europe. Nos poètes ont assez reposé leurs amans sur le bord des ruisseaux, dans les prairies et sous le feuillage des hêtres. J'en ai voulu asseoir sur le rivage de la mer, au pied des rochers, à l'ombre des cocotiers, des bananiers et des citronniers en fleurs. Il ne

manque à l'autre partie du monde que des Théocrites et des Virgiles pour que nous en ayons des tableaux au moins aussi intéressans que ceux de notre pays. Je sais que des voyageurs pleins de goût nous ont donné des descriptions enchantées de plusieurs îles de la mer du Sud ; mais les mœurs de leurs habitans, et encore plus celles des Européens qui y abordent, en gâtent souvent le paysage. J'ai désiré réunir à la beauté de la nature entre les tropiques la beauté morale d'une petite société. Je me suis proposé aussi d'y mettre en évidence plusieurs grandes vérités, entre autres celle-ci : que notre bonheur consiste à vivre suivant la nature et la vertu. Cependant, il ne m'a point fallu imaginer de roman pour peindre des familles heureuses. Je puis assurer que celles dont je vais parler ont vraiment existé, et que leur histoire est vraie dans ses principaux événemens. Ils m'ont été certifiés par plusieurs habitans que j'ai connus à l'île de France. Je n'y ai ajouté que quelques circonstances in-

différentes, mais qui, m'étant personnelles, ont encore en cela même de la réalité. Lorsque j'eus formé, il y a quelques années, une esquisse fort imparfaite de cette espèce de pastorale, je priai une belle dame qui fréquentoit le grand monde, et des hommes graves qui en vivoient loin, d'en entendre la lecture, afin de pressentir l'effet qu'elle produiroit sur des lecteurs de caractères si différens : j'eus la satisfaction de leur voir verser à tous des larmes. Ce fut le seul jugement que j'en pus tirer, et c'étoit aussi tout ce que j'en voulois savoir. Mais, comme souvent un grand vice marche à la suite d'un petit talent, ce succès m'inspira la vanité de donner à mon ouvrage le titre de TABLEAU DE LA NATURE. *Heureusement je me rappelai combien la nature même du climat où je suis né m'étoit étrangère ; combien, dans des pays où je n'ai vu ses productions qu'en voyageur, elle est riche, variée, aimable, magnifique, mystérieuse, et combien je suis dénué de sagacité, de goût et d'expressions*

pour la connoître et la peindre. Je rentrai alors en moi-même. J'ai donc compris ce foible essai sous le nom et à la suite de mes ÉTUDES DE LA NATURE, *que le public a accueillies avec tant de bonté, afin que ce titre, lui rappelant mon incapacité, le fît toujours souvenir de son indulgence.*



PAUL ET VIRGINIE

Sur le côté oriental de la montagne qui s'élève derrière le Port-Louis de l'île de France, on voit, sur un terrain jadis cultivé, les ruines de deux petites cabanes. Elles sont situées presque au milieu d'un bassin formé par de grands rochers, qui n'a qu'une seule ouverture, tournée au nord. On apperçoit sur la gauche la montagne appelée le Morne de la Découverte, d'où l'on signale les vaisseaux qui abordent dans l'île, et, au bas de

cette montagne, la ville nommée le Port-Louis; sur la droite, le chemin qui mène du Port-Louis au quartier des Pamplemousses; ensuite l'église de ce nom, qui s'élève avec ses avenues de bambous au milieu d'une grande plaine; et plus loin, une forêt qui s'étend jusqu'aux extrémités de l'île. On distingue devant soi, sur les bords de la mer, la baie du Tombeau; un peu sur la droite, le cap Malheureux, et au-delà, la pleine mer, où paroissent à fleur d'eau quelques îlots inhabités, entre autres le coin de Mire, qui ressemble à un bastion au milieu des flots.

A l'entrée de ce bassin, d'où l'on découvre tant d'objets, les échos de la montagne répètent sans cesse le bruit des vents qui agitent les forêts voisines et le fracas des vagues qui brisent au loin sur les récifs; mais au pied même des cabanes on n'entend plus aucun bruit, et on ne voit autour de soi que de grands rochers escarpés comme des murailles. Des bouquets d'arbres croissent à leurs bases, dans leurs fentes, et jusque sur leurs cimes, où s'arrêtent les nuages. Les pluies que leurs pitons attirent peignent

souvent les couleurs de l'arc-en-ciel sur leurs flancs verts et bruns, et entretiennent à leurs pieds les sources dont se forme la petite rivière des Lataniers. Un grand silence règne dans leur enceinte, où tout est paisible, l'air, les eaux et la lumière. A peine l'écho y répète le murmure des palmistes qui croissent sur leurs plateaux élevés, et dont on voit les longues flèches toujours balancées par les vents. Un jour doux éclaire le fond de ce bassin, où le soleil ne luit qu'à midi; mais dès l'aurore ses rayons en frappent le couronnement, dont les pics, s'élevant au dessus des ombres de la montagne, paroissent d'or et de pourpre sur l'azur des cieux.

J'aimois à me rendre dans ce lieu, où l'on jouit à-la-fois d'une vue immense et d'une solitude profonde. Un jour que j'étois assis au pied de ces cabanes et que j'en considérois les ruines, un homme déjà sur l'âge vint à passer aux environs. Il étoit, suivant la coutume des anciens habitans, en petite veste et en long caleçon. Il marchoit nu-pieds, et s'appuyoit sur un bâton de bois d'ébène. Ses cheveux étoient tout

blancs, et sa physionomie noble et simple. Je le saluai avec respect. Il me rendit mon salut, et, m'ayant considéré un moment, il s'approcha de moi, et vint se reposer sur le tertre sur lequel j'étois assis. Excité par cette marque de confiance, je lui adressai la parole :

« Mon père, lui dis-je, pourriez-vous m'apprendre à qui ont appartenu ces deux cabanes? »

Il me répondit :

« Mon fils, ces masures et ce tèrrain inculte étoient habités, il y a environ vingt ans, par deux familles qui y avoient trouvé le bonheur. Leur histoire est touchante; mais dans cette île, située sur la route des Indes, quel Européen peut s'intéresser au sort de quelques particuliers obscurs? Qui voudroit même y vivre heureux, mais pauvre et ignoré? Les hommes ne veulent connoître que l'histoire des grands et des rois, qui ne sert à personne.

— Mon père, repris-je, il est aisé de juger à votre air et à votre discours que vous avez acquis une grande expérience. Si vous en avez le temps, racontez-moi, je vous

prie, ce que vous savez des anciens habitans de ce désert, et croyez que l'homme même le plus dépravé par les préjugés du monde aime à entendre parler du bonheur que donnent la nature et la vertu. »

Alors, comme quelqu'un qui cherche à se rappeler diverses circonstances, après avoir appuyé quelque temps ses mains sur son front, voici ce que ce vieillard me raconta.

Le passage du gué.

En 1726, un jeune homme de Normandie, appelé M. de la Tour, après avoir sollicité en vain du service en France et des secours dans sa famille, se détermina à venir dans cette île pour y chercher fortune. Il avoit avec lui une jeune femme qu'il aimoit beaucoup, et dont il étoit également aimé. Elle étoit d'une ancienne et riche maison de sa province, mais il l'avoit épousée en secret et sans dot, parce que les parens de sa femme s'étoient opposés à son mariage, attendu qu'il n'étoit pas gentilhomme. Il la laissa au Port-Louis de cette

île, et il s'embarqua pour Madagascar, dans l'espérance d'y acheter quelques noirs et de revenir promptement ici former une habitation. Il débarqua à Madagascar vers la mauvaise saison, qui commence à la mi-octobre, et, peu de temps après son arrivée, il y mourut des fièvres pestilentielles qui y règnent pendant six mois de l'année, et qui empêcheront toujours les nations européennes d'y faire des établissemens fixes. Les effets qu'il avoit emportés avec lui furent dispersés après sa mort, comme il arrive ordinairement à ceux qui meurent hors de leur patrie. Sa femme, restée à l'île de France, se trouva veuve, enceinte, et n'ayant pour tout bien au monde qu'une négresse, dans un pays où elle n'avoit ni crédit ni recommandation. Ne voulant rien solliciter auprès d'aucun homme après la mort de celui qu'elle avoit uniquement aimé, son malheur lui donna du courage. Elle résolut de cultiver avec son esclave un petit coin de terre, afin de se procurer de quoi vivre.

Dans une île presque déserte, dont le terrain étoit à discrétion, elle ne choisit point

les cantons les plus fertiles ni les plus favorables au commerce ; mais, cherchant quelque gorge de montagne, quelque asyle caché, où elle pût vivre seule et inconnue, elle s'achemina de la ville vers ces rochers, pour s'y retirer comme dans un nid. C'est un instinct commun à tous les êtres sensibles et souffrans de se réfugier dans les lieux les plus sauvages et les plus déserts, comme si des rochers étoient des remparts contre l'infortune, et comme si le calme de la nature pouvoit appaiser les troubles malheureux de l'ame. Mais la Providence, qui vient à notre secours lorsque nous ne voulons que les biens nécessaires, en réservoit un à Mme de la Tour que ne donnent ni les richesses ni la grandeur : c'étoit une amie.

Dans ce lieu, depuis un an, demeuroit une femme vive, bonne et sensible; elle s'appeloit Marguerite. Elle étoit née en Bretagne, d'une simple famille de paysans dont elle étoit chérie, et qui l'auroit rendue heureuse si elle n'avoit eu la foiblesse d'ajouter foi à l'amour d'un gentilhomme de son voisinage qui lui avoit promis de l'épouser. Mais celui-ci, ayant satisfait sa pas-

sion, s'éloigna d'elle, et refusa même de lui assurer une subsistance pour un enfant dont il l'avoit laissée enceinte. Elle s'étoit déterminée alors à quitter pour toujours le village où elle étoit née, et à aller cacher sa faute aux colonies, loin de son pays, où elle avoit perdu la seule dot d'une fille pauvre et honnête, la réputation. Un vieux noir, qu'elle avoit acquis de quelques deniers empruntés, cultivoit avec elle un petit coin de ce canton.

Mme de la Tour, suivie de sa négresse, trouva dans ce lieu Marguerite qui allaitoit son enfant. Elle fut charmée de rencontrer une femme dans une position qu'elle jugea semblable à la sienne. Elle lui parla en peu de mots de sa condition passée et de ses besoins présens. Marguerite, au récit de Mme de la Tour, fut émue de pitié, et, voulant mériter sa confiance plutôt que son estime, elle lui avoua, sans lui rien déguiser, l'imprudence dont elle s'étoit rendue coupable.

« Pour moi, dit-elle, j'ai mérité mon sort. Mais vous, Madame..., vous sage et malheureuse! »

Et elle lui offrit, en pleurant, sa cabane et son amitié. Mme de la Tour, touchée d'un accueil si tendre, lui dit, en la serrant dans ses bras :

« Ah ! Dieu veut finir mes peines, puisqu'il vous inspire plus de bonté envers moi, qui vous suis étrangère, que jamais je n'en ai trouvé dans mes parens. »

Je connoissois Marguerite, et, quoique je demeure à une lieue et demie d'ici, dans les bois, derrière la Montagne Longue, je me regardois comme son voisin. Dans les villes d'Europe, une rue, un simple mur, empêchent les membres d'une même famille de se réunir pendant des années entières ; mais, dans les colonies nouvelles, on considère comme ses voisins ceux dont on n'est séparé que par des bois et par des montagnes. Dans ce temps-là surtout, où cette île faisoit peu de commerce aux Indes, le simple voisinage y étoit un titre d'amitié, et l'hospitalité envers les étrangers un devoir et un plaisir. Lorsque j'appris que ma voisine avoit une compagne, je fus la voir, pour tâcher d'être utile à l'une et à l'autre. Je trouvai dans Mme de la Tour une per-

sonne d'une figure intéressante, pleine de noblesse et de mélancolie. Elle étoit alors sur le point d'accoucher. Je dis à ces deux dames qu'il convenoit, pour l'intérêt de leurs enfans, et surtout pour empêcher l'établissement de quelque autre habitant, de partager entre elles le fond de ce bassin, qui contient environ vingt arpens. Elles s'en rapportèrent à moi pour ce partage. J'en formai deux portions à peu près égales. L'une renfermoit la partie supérieure de cette enceinte, depuis ce piton de rocher couvert de nuages, d'où sort la source de la rivière des Lataniers, jusqu'à cette ouverture escarpée que vous voyez au haut de la montagne, et qu'on appelle l'Embrasure, parce qu'elle ressemble en effet à une embrasure de canon. Le fond de ce sol est si rempli de roches et de ravins qu'à peine on y peut marcher; cependant il produit de grands arbres, et il est rempli de fontaines et de petits ruisseaux. Dans l'autre portion je compris toute la partie inférieure qui s'étend le long de la rivière des Lataniers jusqu'à l'ouverture où nous sommes, d'où cette rivière commence à couler entre deux

collines jusqu'à la mer. Vous y voyez quelques lisières de prairies, et un terrain assez uni, mais qui n'est guère meilleur que l'autre : car dans la saison des pluies il est marécageux, et dans les sécheresses il est dur comme du plomb. Quand on y veut alors ouvrir une tranchée, on est obligé de le couper avec des haches. Après avoir fait ces deux partages, j'engageai ces deux dames à les tirer au sort. La partie supérieure échut à Mme de la Tour, et l'inférieure à Marguerite. L'une et l'autre furent contentes de leur lot; mais elles me prièrent de ne pas séparer leur demeure, « afin, me dirent-elles, que nous puissions toujours nous voir, nous parler et nous entre-aider. » Il falloit cependant à chacune d'elles une retraite particulière. La case de Marguerite se trouvoit au milieu du bassin, précisément sur les limites de son terrain. Je bâtis tout auprès, sur celui de Mme de la Tour, une autre case, en sorte que ces deux amies étoient à-la-fois dans le voisinage l'une de l'autre et sur la propriété de leurs familles. Moi-même j'ai coupé des palissades dans la montagne, j'ai apporté des feuilles de lataniers

des bords de la mer, pour construire ces deux cabanes, où vous ne voyez plus maintenant ni porte ni couverture. Hélas ! il n'en reste encore que trop pour mon souvenir ! Le temps, qui détruit si rapidement les monumens des empires, semble respecter dans ces déserts ceux de l'amitié, pour perpétuer mes regrets jusqu'à la fin de ma vie.

A peine la seconde de ces cabanes étoit achevée, que Mme de la Tour accoucha d'une fille. J'avois été le parrain de l'enfant de Marguerite, qui s'appeloit Paul. Mme de la Tour me pria aussi de nommer sa fille, conjointement avec son amie. Celle-ci lui donna le nom de Virginie.

« Elle sera vertueuse, dit-elle, et elle sera heureuse. Je n'ai connu le malheur qu'en m'écartant de la vertu. »

Lorsque Mme de la Tour fut relevée de ses couches, ces deux petites habitations commencèrent à être de quelque rapport, à l'aide des soins que j'y donnois de temps en temps, mais sur-tout par les travaux assidus de leurs esclaves. Celui de Marguerite, appelé Domingue, étoit un noir iolof,

encore robuste quoique déjà sur l'âge. Il avoit de l'expérience et un bon sens naturel. Il cultivoit indifféremment sur les deux habitations les terrains qui lui sembloient les plus fertiles, et il y mettoit les semences qui leur convenoient le mieux. Il semoit du petit mil et du maïs dans les endroits médiocres, un peu de froment dans les bonnes terres, du riz dans les fonds marécageux, et au pied des roches des giraumons, des courges et des concombres, qui se plaisent à y grimper. Il plantoit dans les lieux secs des patates, qui y viennent très-sucrées; des cotonniers sur les hauteurs, des cannes à sucre dans les terres fortes, des pieds de café sur les collines, où leur grain est petit, mais excellent; le long de la rivière et autour des cases, des bananiers, qui donnent toute l'année de longs régimes de fruits avec un bel ombrage, et enfin quelques plantes de tabac pour charmer ses soucis et ceux de ses bonnes maîtresses. Il alloit couper du bois à brûler dans la montagne, et casser des roches çà et là dans les habitations pour en aplanir les chemins. Il faisoit tous ces ouvrages

avec intelligence et activité, parce qu'il les faisoit avec zèle. Il étoit fort attaché à Marguerite, et il ne l'étoit guère moins à Mme de la Tour, à la négresse de laquelle il s'étoit marié à la naissance de Virginie. Il aimoit passionnément sa femme, qui s'appeloit Marie. Elle étoit née à Madagascar, d'où elle avoit apporté quelque industrie, entre autres celle de faire des paniers et des étoffes appelées pagnes, avec des herbes qui croissent dans les bois. Elle étoit adroite, propre, et sur-tout très-fidèle. Elle avoit soin de préparer à manger, d'élever quelques poules, et d'aller de temps en temps vendre au Port-Louis le superflu de ces deux habitations, qui étoit bien peu considérable. Si vous y joignez deux chèvres élevées près des enfans, et un gros chien qui veilloit la nuit au dehors, vous aurez une idée de tout le revenu et de tout le domestique de ces deux petites métairies.

Pour ces deux amies, elles filoient du matin au soir du coton. Ce travail suffisoit à leur entretien et à celui de leurs familles; mais, d'ailleurs, elles étoient si dépourvues de commodités étrangères qu'elles mar-

choient nu-pieds dans leur habitation, et ne portoient de souliers que pour aller le dimanche, de grand matin, à la messe à l'église des Pamplemousses, que vous voyez là-bas. Il y a cependant bien plus loin qu'au Port-Louis; mais elles se rendoient rarement à la ville, de peur d'y être méprisées, parce qu'elles étoient vêtues de grosse toile bleue du Bengale, comme des esclaves. Après tout, la considération publique vaut-elle le bonheur domestique? Si ces dames avoient un peu à souffrir au dehors, elles rentroient chez elles avec d'autant plus de plaisir. A peine Marie et Domingue les apercevoient de cette hauteur, sur le chemin des Pamplemousses, qu'ils accouroient jusqu'au bas de la montagne pour les aider à la remonter. Elles lisoient dans les yeux de leurs esclaves la joie qu'ils avoient de les revoir. Elles trouvoient chez elles la propreté, la liberté, des biens qu'elles ne devoient qu'à leurs propres travaux, et des serviteurs pleins de zèle et d'affection. Elles-mêmes, unies par les mêmes besoins, ayant éprouvé des maux presque semblables, se donnant les doux noms d'amie, de

compagne et de sœur, n'avoient qu'une volonté, qu'un intérêt, qu'une table. Tout entre elles étoit commun. Seulement, si d'anciens feux plus vifs que ceux de l'amitié se réveilloient dans leur ame, une religion pure, aidée par des mœurs chastes, les dirigeoit vers une autre vie, comme la flamme qui s'envole vers le ciel lorsqu'elle n'a plus d'aliment sur la terre.

Les devoirs de la nature ajoutoient encore au bonheur de leur société. Leur amitié mutuelle redoubloit à la vue de leurs enfans, fruit d'un amour également infortuné. Elles prenoient plaisir à les mettre ensemble dans le même bain et à les coucher dans le même berceau. Souvent elles les changeoient de lait.

« Mon amie, disoit Mme de la Tour, chacune de nous aura deux enfans, et chacun de nos enfans aura deux mères. »

Comme deux bourgeons qui restent sur deux arbres de la même espèce, dont la tempête a brisé toutes les branches, viennent à produire des fruits plus doux, si chacun d'eux, détaché du tronc maternel, est greffé sur le tronc voisin, ainsi ces deux

petits enfans, privés de tous leurs parens, se remplissoient de sentimens plus tendres que ceux de fils et de fille, de frère et de sœur, quand ils venoient à être changés de mamelles par les deux amies qui leur avoient donné le jour. Déjà leurs mères parloient de leur mariage sur leurs berceaux, et cette perspective de félicité conjugale dont elles charmoient leurs propres peines finissoit bien souvent par les faire pleurer : l'une se rappelant que ses maux étoient venus d'avoir négligé l'hymen, et l'autre d'en avoir subi les lois; l'une de s'être élevée au-dessus de sa condition, et l'autre d'en être descendue; mais elles se consoloient en pensant qu'un jour leurs enfans, plus heureux, jouiroient à la fois, loin des cruels préjugés de l'Europe, des plaisirs de l'amour et du bonheur de l'égalité.

Rien, en effet, n'étoit comparable à l'attachement qu'ils se témoignoient déjà. Si Paul venoit à se plaindre, on lui montroit Virginie : à sa vue, il sourioit et s'appaisoit. Si Virginie souffroit, on en étoit averti par les cris de Paul; mais cette aimable fille dissimuloit aussitôt son mal, pour

qu'il ne souffrît pas de sa douleur. Je n'arrivois point de fois ici que je ne les visse tous deux, tout nus, suivant la coutume du pays, pouvant à peine marcher, se tenant ensemble par les mains et sous les bras, comme on représente la constellation des Gémeaux. La nuit même ne pouvoit les séparer : elle les surprenoit souvent couchés dans le même berceau, joue contre joue, poitrine contre poitrine, les mains passées mutuellement autour de leurs cous, et endormis dans les bras l'un de l'autre.

Lorsqu'ils surent parler, les premiers noms qu'ils apprirent à se donner furent ceux de frère et de sœur. L'enfance, qui connoît des caresses plus tendres, ne connoît point de plus doux noms. Leur éducation ne fit que redoubler leur amitié, en la dirigeant vers leurs besoins réciproques. Bientôt tout ce qui regarde l'économie, la propreté, le soin de préparer un repas champêtre, fut du ressort de Virginie, et ses travaux étoient toujours suivis des louanges et des baisers de son frère. Pour lui, toujours en action, il bêchoit le jardin avec Domingue, ou, une petite hache à la

main, il le suivoit dans les bois; et si dans ces courses une belle fleur, un bon fruit ou un nid d'oiseaux se présentoient à lui, eussent-ils été au haut d'un arbre, il l'escaladoit pour les apporter à sa sœur.

Quand on en rencontroit un quelque part, on étoit sûr que l'autre n'étoit pas loin. Un jour que je descendois du sommet de cette montagne, j'apperçus, à l'extrémité du jardin, Virginie qui accouroit vers la maison, la tête couverte de son jupon, qu'elle avoit relevé par derrière pour se mettre à l'abri d'une ondée de pluie. De loin, je la crus seule, et, m'étant avancé vers elle pour l'aider à marcher, je vis qu'elle tenoit Paul par le bras, enveloppé presque en entier de la même couverture, riant l'un et l'autre d'être ensemble à l'abri sous un parapluie de leur invention. Ces deux têtes charmantes renfermées sous ce jupon bouffant me rappelèrent les enfans de Léda, enclos dans la même coquille.

Toute leur étude étoit de se complaire et de s'entre-aider. Au reste, ils étoient ignorans comme des créoles, et ne savoient ni lire ni écrire. Ils ne s'inquiétoient pas de

ce qui s'étoit passé dans des temps reculés et loin d'eux; leur curiosité ne s'étendoit pas au-delà de cette montagne. Ils croyoient que le monde finissoit où finissoit leur île, et ils n'imaginoient rien d'aimable où ils n'étoient pas. Leur affection mutuelle et celle de leurs mères occupoient toute l'activité de leurs ames. Jamais des sciences inutiles n'avoient fait couler leurs larmes, jamais les leçons d'une triste morale ne les avoient remplis d'ennui. Ils ne savoient pas qu'il ne faut pas dérober, tout chez eux étant commun; ni être intempérant, ayant à discrétion des mets simples; ni menteur, n'ayant aucune vérité à dissimuler. On ne les avoit jamais effrayés en leur disant que Dieu réserve des punitions terribles aux enfans ingrats; chez eux l'amitié filiale étoit née de l'amitié maternelle. On ne leur avoit appris de la religion que ce qui la fait aimer; et s'ils n'offroient pas à l'église de longues prières, partout où ils étoient, dans la maison, dans les champs, dans les bois, ils levoient vers le ciel des mains innocentes et un cœur plein de l'amour de leurs parens.

Ainsi se passa leur première enfance, comme une belle aube qui annonce un plus beau jour. Déjà ils partageoient avec leurs mères tous les soins du ménage. Dès que le chant du coq annonçoit le retour de l'aurore, Virginie se levoit, alloit puiser de l'eau à la source voisine, et rentroit dans la maison pour préparer le déjeûné. Bientôt après, quand le soleil doroit les pitons de cette enceinte, Marguerite et son fils se rendoient chez Mme de la Tour : alors ils commençoient tous ensemble une prière, suivie du premier repas; souvent ils le prenoient devant la porte, assis sur l'herbe sous un berceau de bananiers, qui leur fournissoient à-la-fois des mets tout préparés dans leurs fruits substantiels, et du linge de table dans leurs feuilles longues et lustrées. Une nourriture saine et abondante développoit rapidement les corps de ces deux jeunes gens, et une éducation douce peignoit dans leur physionomie la pureté et le contentement de leur ame. Virginie n'avoit que douze ans; déjà sa taille étoit plus qu'à demi formée : de grands cheveux blonds ombrageoient sa tête; ses yeux

bleus et ses lèvres de corail brilloient du plus tendre éclat sur la fraîcheur de son visage. Ils sourioient toujours de concert quand elle parloit; mais, quand elle gardoit le silence, leur obliquité naturelle vers le ciel leur donnoit une expression d'une sensibilité extrême, et même celle d'une légère mélancolie. Pour Paul, on voyoit déjà se développer en lui le caractère d'un homme au milieu des grâces de l'adolescence. Sa taille étoit plus élevée que celle de Virginie, son teint plus rembruni, son nez plus aquilin, et ses yeux, qui étoient noirs, auroient eu un peu de fierté, si les longs cils qui rayonnoient autour comme des pinceaux ne leur avoient donné la plus grande douceur. Quoiqu'il fût toujours en mouvement, dès que sa sœur paroissoit il devenoit tranquille et alloit s'asseoir auprès d'elle. Souvent leur repas se passoit sans qu'ils se dissent un mot. A leur silence, à la naïveté de leurs attitudes, à la beauté de leurs pieds nus, on eût cru voir un groupe antique de marbre blanc représentant quelques-uns des enfans de Niobé; mais, à leurs regards qui cherchoient à se rencontrer, à

leurs sourires rendus par de plus doux sourires, on les eût pris pour ces enfans du ciel, pour ces esprits bienheureux dont la nature est de s'aimer, et qui n'ont pas besoin de rendre le sentiment par des pensées et l'amitié par des paroles.

Cependant Mme de la Tour, voyant sa fille se développer avec tant de charmes, sentoit augmenter son inquiétude avec sa tendresse. Elle me disoit quelquefois :

« Si je venois à mourir, que deviendroit Virginie sans fortune ? »

Elle avoit en France une tante, fille de qualité, riche, vieille et dévote, qui lui avoit refusé si durement des secours, lorsqu'elle se fut mariée à M. de la Tour, qu'elle s'étoit bien promis de n'avoir jamais recours à elle, à quelque extrémité qu'elle fût réduite. Mais, devenue mère, elle ne craignit plus la honte des refus. Elle manda à sa tante la mort inattendue de son mari, la naissance de sa fille, et l'embarras où elle se trouvoit, loin de son pays, dénuée de support et chargée d'un enfant. Elle n'en reçut point de réponse. Elle, qui étoit d'un caractère élevé, ne crai-

gnit plus de s'humilier et de s'exposer aux reproches de sa parente, qui ne lui avoit jamais pardonné d'avoir épousé un homme sans naissance, quoique vertueux. Elle lui écrivoit donc par toutes les occasions, afin d'exciter sa sensibilité en faveur de Virginie. Mais bien des années s'étoient écoulées sans recevoir d'elle aucune marque de souvenir.

Enfin en 1738, trois ans après l'arrivée de M. de la Bourdonnais dans cette île, Mme de la Tour apprit que ce gouverneur avoit à lui remettre une lettre de la part de sa tante. Elle courut au Port-Louis, sans se soucier, cette fois, d'y paroître mal vêtue, la joie maternelle la mettant au dessus du respect humain. M. de la Bourdonnais lui donna en effet une lettre de sa tante. Celle-ci mandoit à sa nièce qu'elle avoit mérité son sort pour avoir épousé un aventurier, un libertin; que les passions portoient avec elles leur punition; que la mort prématurée de son mari étoit un juste châtiment de Dieu; qu'elle avoit bien fait de passer aux îles plutôt que de déshonorer sa famille en France; qu'elle étoit, après

tout, dans un bon pays, où tout le monde faisoit fortune, excepté les paresseux. Après l'avoir ainsi blâmée, elle finissoit par se louer elle-même. Pour éviter, disoit-elle, les suites presque toujours funestes du mariage, elle avoit toujours refusé de se marier. La vérité est qu'étant ambitieuse, elle n'avoit voulu épouser qu'un homme de grande qualité; mais, quoiqu'elle fût très-riche, et qu'à la cour on soit indifférent à tout excepté à la fortune, il ne s'étoit trouvé personne qui eût voulu s'allier à une fille aussi laide et à un cœur aussi dur.

Elle ajoutoit par post-scriptum que, toute considération faite, elle l'avoit fortement recommandée à M. de la Bourdonnais. Elle l'avoit en effet recommandée, mais suivant un usage bien commun aujourd'hui, qui rend un protecteur plus à craindre qu'un ennemi déclaré : afin de justifier auprès du gouverneur sa dureté pour sa nièce, en feignant de la plaindre, elle l'avoit calomniée.

Mme de la Tour, que tout homme indifférent n'eût pu voir sans intérêt et sans

respect, fut reçue avec beaucoup de froideur par M. de la Bourdonnais, prévenu contre elle. Il ne répondit à l'exposé qu'elle lui fit de sa situation et de celle de sa fille que par de durs monosyllabes.

« Je verrai;... nous verrons;... avec le temps... Il y a bien des malheureux... Pourquoi indisposer une tante respectable ?... C'est vous qui avez tort. »

Mme de la Tour retourna à l'habitation. le cœur navré de douleur et plein d'amertume. En arrivant, elle s'assit, jeta sur la table la lettre de sa tante, et dit à son amie :

« Voilà le fruit de onze ans de patience. »

Mais, comme il n'y avoit que Mme de la Tour qui sût lire dans la société, elle reprit la lettre, et en fit la lecture devant toute la famille rassemblée. A peine étoit-elle achevée, que Marguerite lui dit avec vivacité :

« Qu'avons-nous besoin de tes parens? Dieu nous a-t-il abandonnées? C'est lui seul qui est notre père. N'avons-nous pas vécu heureuses jusqu'à ce jour? Pourquoi donc te chagriner? Tu n'as point de courage. »

Et voyant Mme de la Tour pleurer, elle se jeta à son cou, et, la serrant dans ses bras :

« Chère amie, s'écria-t-elle, chère amie ! »

Mais ses propres sanglots étouffèrent sa voix. A ce spectacle, Virginie, fondant en larmes, pressoit alternativement les mains de sa mère et celles de Marguerite contre sa bouche et contre son cœur, et Paul, les yeux enflammés de colère, crioit, serroit les poings, frappoit du pied, ne sachant à qui s'en prendre. A ce bruit, Marie et Domingue accoururent, et l'on n'entendit plus dans la case que ces cris de douleur :

« Ah ! Madame !... ma bonne maîtresse !... ma mère !... ne pleurez pas. »

De si tendres marques d'amitié dissipèrent le chagrin de Mme de la Tour. Elle prit Paul et Virginie dans ses bras, et leur dit d'un air content :

« Mes enfans, vous êtes cause de ma peine, mais vous faites toute ma joie. Oh ! mes chers enfans, le malheur ne m'est venu que de loin ; le bonheur est autour de moi. »

Paul et Virginie ne la comprirent pas ; mais, quand ils la virent tranquille, ils sou-

rirent et se mirent à la caresser. Ainsi ils continuèrent tous à être heureux, et ce ne fut qu'un orage au milieu d'une belle saison.

Le bon naturel de ces enfans se développoit de jour en jour. Un dimanche, au lever de l'aurore, leurs mères étant allées à la première messe de l'église des Pamplemousses, une négresse maronne se présenta sous les bananiers qui entouroient leur habitation. Elle étoit décharnée comme un squelette, et n'avoit pour vêtement qu'un lambeau de serpillière autour des reins. Elle se jeta aux pieds de Virginie, qui préparoit le déjeûné de la famille, et lui dit :

« Ma jeune demoiselle, ayez pitié d'une pauvre esclave fugitive; il y a un mois que j'erre dans ces montagnes, demi-morte de faim, souvent poursuivie par les chasseurs et par leurs chiens. Je fuis mon maître, qui est un riche habitant de la Rivière-Noire : il m'a traitée comme vous le voyez. »

En même temps, elle lui montra son corps sillonné de cicatrices profondes par les coups de fouet qu'elle en avoit reçus. Elle ajouta :

« Je voulois aller me noyer; mais, sachant que vous demeuriez ici, j'ai dit : Puisqu'il y a encore de bons blancs dans ce pays, il ne faut pas encore mourir. »

Virginie, toute émue, lui répondit :

« Rassurez-vous, infortunée créature! Mangez, mangez. »

Et elle lui donna le déjeûné de la maison, qu'elle avoit apprêté. L'esclave en peu de momens le dévora tout entier. Virginie, la voyant rassasiée, lui dit :

« Pauvre misérable! j'ai envie d'aller demander votre grace à votre maître; en vous voyant, il sera touché de pitié. Voulez-vous me conduire chez lui?

— Ange de Dieu, repartit la négresse, je vous suivrai partout où vous voudrez. »

Virginie appela son frère et le pria de l'accompagner. L'esclave maronne les conduisit par des sentiers, au milieu des bois, à travers de hautes montagnes qu'ils grimpèrent avec bien de la peine, et de larges rivières qu'ils passèrent à gué. Enfin, vers le milieu du jour, ils arrivèrent au bas d'un morne, sur les bords de la Rivière-Noire. Ils apperçurent là une maison bien

bâtie, des plantations considérables, et un grand nombre d'esclaves occupés à toutes sortes de travaux. Leur maître se promenôit au milieu d'eux, une pipe à la bouche et un rotin à la main. C'étoit un grand homme sec, olivâtre, aux yeux enfoncés et aux sourcils noirs et joints. Virginie, toute émue, tenant Paul par le bras, s'approcha de l'habitant, et le pria, pour l'amour de Dieu, de pardonner à son esclave, qui étoit à quelques pas de là derrière eux. D'abord l'habitant ne fit pas grand compte de ces deux enfans pauvrement vêtus; mais, quand il eut remarqué la taille élégante de Virginie, sa belle tête blonde sous une capote bleue, et qu'il eut entendu le doux son de sa voix qui trembloit, ainsi que tout son corps, en lui demandant grace, il ôta sa pipe de sa bouche, et, levant son rotin vers le ciel, il jura par un affreux serment qu'il pardonnoit à son esclave, non pas pour l'amour de Dieu, mais pour l'amour d'elle. Virginie aussitôt fit signe à l'esclave de s'avancer vers son maître; puis elle s'enfuit, et Paul courut après elle.

Ils remontèrent ensemble le revers du

morne par où ils étoient descendus, et, parvenus à son sommet, ils s'assirent sous un arbre, accablés de lassitude; de faim et de soif. Ils avoient fait à jeun plus de cinq lieues depuis le lever du soleil. Paul dit à Virginie :

« Ma sœur, il est plus de midi, tu as faim et soif; nous ne trouverons point ici à dîner; redescendons le morne, et allons demander à manger au maître de l'esclave.

— Oh non, mon ami, reprit Virginie, il m'a fait trop de peur. Souviens-toi de ce que dit quelquefois maman : Le pain du méchant remplit la bouche de gravier.

— Comment ferons-nous donc? dit Paul. Ces arbres ne produisent que de mauvais fruits. Il n'y a pas seulement ici un tamarin ou un citron pour te rafraîchir.

— Dieu aura pitié de nous, repartit Virginie; il exauce la voix des petits oiseaux qui lui demandent de la nourriture. »

A peine avoit-elle dit ces mots qu'ils entendirent le bruit d'une source qui tomboit d'un rocher voisin. Ils y coururent, et, après s'être désaltérés avec ses eaux plus claires que le cristal, ils cueillirent et man-

gèrent un peu de cresson qui croissoit sur ses bords. Comme ils regardoient de côté et d'autre s'ils ne trouveroient pas quelque nourriture plus solide, Virginie apperçut, parmi les arbres de la forêt, un jeune palmiste. Le chou que la cime de cet arbre renferme au milieu de ses feuilles est un fort bon manger; mais, quoique sa tige ne fût pas plus grosse que la jambe, elle avoit plus de soixante pieds de hauteur. A la vérité, le bois de cet arbre n'est formé que d'un paquet de filamens; mais son aubier est si dur qu'il fait rebrousser les meilleures haches, et Paul n'avoit pas même un couteau. L'idée lui vint de mettre le feu au pied de ce palmiste; autre embarras : il n'avoit point de briquet, et d'ailleurs, dans cette île si couverte de rochers, je ne crois pas qu'on puisse trouver une seule pierre à fusil. La nécessité donne de l'industrie, et souvent les inventions les plus utiles ont été dues aux hommes les plus misérables. Paul résolut d'allumer du feu à la manière des noirs. Avec l'angle d'une pierre, il fit un petit trou sur une branche d'arbre bien sèche, qu'il assujettit sous ses

pieds; puis, avec le tranchant de cette pierre, il fit une pointe à un autre morceau de branche également sèche, mais d'une espèce de bois différent. Il posa ensuite ce morceau de bois pointu dans le petit trou de la branche qui étoit sous ses pieds, et, le faisant rouler rapidement entre ses mains, comme on roule un moulinet dont on veut faire mousser du chocolat, en peu de momens il vit sortir du point de contact de la fumée et des étincelles. Il ramassa des herbes sèches et d'autres branches d'arbres, et mit le feu au pied du palmiste, qui, bientôt après, tomba avec un grand fracas. Le feu lui servit encore à dépouiller le chou de l'enveloppe de ses longues feuilles ligneuses et piquantes. Virginie et lui mangèrent une partie de ce chou crue, et l'autre cuite sous la cendre, et ils les trouvèrent également savoureuses. Ils firent ce repas frugal remplis de joie par le souvenir de la bonne action qu'ils avoient faite le matin; mais cette joie étoit troublée par l'inquiétude où ils se doutoient bien que leur longue absence de la maison jetteroit leurs mères. Virginie revenoit sou-

vent sur cet objet; cependant Paul, qui sentoit ses forces rétablies, l'assura qu'ils ne tarderoient pas à tranquilliser leurs parens.

Après dîné ils se trouvèrent bien embarrassés, car ils n'avoient plus de guide pour les reconduire chez eux. Paul, qui ne s'étonnoit de rien, dit à Virginie :

« Notre case est vers le soleil du milieu du jour; il faut que nous passions, comme ce matin, par dessus cette montagne que tu vois là-bas avec ses trois pitons. Allons, marchons, mon amie. »

Cette montagne étoit celle des Trois-Mamelles[1], ainsi nommée parce que ses trois pitons en ont la forme. Ils descendirent donc le morne de la Rivière-Noire du côté du nord, et arrivèrent, après une heure de

1. Il y a beaucoup de montagnes dont les sommets sont arrondis en forme de mamelles, et qui en portent le nom dans toutes les langues. Ce sont en effet de véritables mamelles, car ce sont d'elles que découlent beaucoup de rivières et de ruisseaux, qui répandent l'abondance sur la terre. Elles sont les sources des principaux fleuves qui l'arrosent, et elles fournissent constamment à leurs eaux, en attirant sans cesse les nuages autour du piton du rocher qui les surmonte à leur centre comme un mamelon. Nous avons indiqué ces prévoyances admirables de la nature dans nos études précédentes.

marche, sur les bords d'une large rivière qui barroit leur chemin. Cette grande partie de l'île, toute couverte de forêts, est si peu connue, même aujourd'hui, que plusieurs de ses rivières et de ses montagnes n'y ont pas encore de nom. La rivière sur le bord de laquelle ils étoient coule en bouillonnant sur un lit de roches. Le bruit de ses eaux effraya Virginie; elle n'osa y mettre les pieds pour la passer à gué. Paul alors prit Virginie sur son dos, et passa, ainsi chargé, sur les roches glissantes de la rivière, malgré le tumulte de ses eaux.

« N'aie pas peur, lui disoit-il; je me sens bien fort avec toi. Si l'habitant de la Rivière-Noire t'avoit refusé la grace de son esclave, je me serois battu avec lui.

— Comment, dit Virginie, avec cet homme si grand et si méchant? A quoi t'ai-je exposé! Mon Dieu! qu'il est difficile de faire le bien! Il n'y a que le mal de facile à faire. »

Quand Paul fut sur le rivage, il voulut continuer sa route chargé de sa sœur, et il se flattoit de monter ainsi la montagne des Trois-Mamelles, qu'il voyoit devant lui à

une demi-lieue de là; mais bientôt les forces lui manquèrent, et il fut obligé de la mettre à terre et de se reposer auprès d'elle. Virginie lui dit alors :

« Mon frère, le jour baisse; tu as encore des forces, et les miennes me manquent : laisse-moi ici, et retourne seul à notre case pour tranquilliser nos mères.

— Oh! non, dit Paul, je ne te quitterai pas. Si la nuit nous surprend dans ces bois, j'allumerai du feu, j'abattrai des palmistes, tu en mangeras le chou, et je ferai avec ses feuilles un ajoupa pour te mettre à l'abri. »

Cependant Virginie, s'étant un peu reposée, cueillit sur le tronc d'un vieux arbre penché sur le bord de la rivière de longues feuilles de scolopendre qui pendoient de son tronc. Elle en fit des espèces de brodequins dont elle s'entoura les pieds, que les pierres des chemins avoient mis en sang, car, dans l'empressement d'être utile, elle avoit oublié de se chausser. Se sentant soulagée par la fraîcheur de ces feuilles, elle rompit une branche de bambou, et se mit en marche, en s'appuyant d'une main sur ce roseau, et de l'autre sur son frère.

Ils cheminoient ainsi doucement à travers les bois; mais la hauteur des arbres et l'épaisseur de leurs feuillages leur firent bientôt perdre de vue la montagne des Trois-Mamelles, sur laquelle ils se dirigeoient, et même le soleil, qui étoit déjà près de se coucher. Au bout de quelque temps, ils quittèrent, sans s'en appercevoir, le sentier frayé dans lequel ils avoient marché jusqu'alors, et ils se trouvèrent dans un labyrinthe d'arbres, de lianes et de roches qui n'avoit plus d'issue. Paul fit asseoir Virginie, et se mit à courir çà et là, tout hors de lui, pour chercher un chemin hors de ce fourré épais; mais il se fatigua en vain. Il monta au haut d'un grand arbre, pour découvrir au moins la montagne des Trois-Mamelles; mais il n'apperçut autour de lui que les cimes des arbres, dont quelques-unes étoient éclairées par les derniers rayons du soleil couchant. Cependant l'ombre des montagnes couvroit déjà les forêts dans les vallées; le vent se calmoit, comme il arrive au coucher du soleil; un profond silence régnoit dans ces solitudes, et on n'y entendoit d'autre bruit que le

bramement des cerfs qui venoient chercher leur gîte dans ces lieux écartés. Paul, dans l'espoir que quelque chasseur pourroit l'entendre, cria alors de toute sa force :

« Venez, venez au secours de Virginie! »

Mais les seuls échos de la forêt répondirent à sa voix, et répétèrent à plusieurs reprises : « Virginie... Virginie. »

Paul descendit alors de l'arbre, accablé de fatigue et de chagrin : il chercha les moyens de passer la nuit dans ce lieu; mais il n'y avoit ni fontaine, ni palmiste, ni même de branches de bois sec propre à allumer du feu. Il sentit alors, par son expérience, toute la foiblesse de ses ressources, et il se mit à pleurer. Virginie lui dit :

« Ne pleure point, mon ami, si tu ne veux m'accabler de chagrin. C'est moi qui suis la cause de toutes tes peines et de celles qu'éprouvent maintenant nos mères. Il ne faut rien faire, pas même le bien, sans consulter ses parens. Oh! j'ai été bien imprudente! »

Et elle se prit à verser des larmes. Cependant elle dit à Paul :

« Prions Dieu, mon frère, et il aura pitié de nous. »

A peine avoient-ils achevé leur prière qu'ils entendirent un chien aboyer.

« C'est, dit Paul, le chien de quelque chasseur qui vient le soir tuer des cerfs à l'affût. »

Peu après, les aboiemens du chien redoublèrent.

« Il me semble, dit Virginie, que c'est Fidèle, le chien de notre case. Oui, je reconnois sa voix : serions-nous si près d'arriver, et au pied de notre montagne? »

En effet, un moment après, Fidèle étoit à leurs pieds, aboyant, hurlant, gémissant et les accablant de caresses. Comme ils ne pouvoient revenir de leur surprise, ils apperçurent Domingue qui accouroit à eux. A l'arrivée de ce bon noir, qui pleuroit de joie, ils se mirent aussi à pleurer, sans pouvoir lui dire un mot. Quand Domingue eut repris ses sens :

« O mes jeunes maîtres, leur dit-il, que vos mères ont d'inquiétudes! comme elles ont été étonnées quand elles ne vous ont plus trouvés au retour de la messe où je

les accompagnois! Marie, qui travailloit dans un coin de l'habitation, n'a su nous dire où vous étiez allés. J'allois, je venois autour de l'habitation, ne sachant moi-même de quel côté vous chercher. Enfin j'ai pris vos vieux habits à l'un et à l'autre[1], je les ai fait flairer à Fidèle, et sur-le-champ, comme si ce pauvre animal m'eût entendu, il s'est mis à quêter sur vos pas. Il m'a conduit, toujours en remuant la queue, jusqu'à la Rivière-Noire. C'est là où j'ai appris d'un habitant que vous lui aviez ramené une négresse maronne, et qu'il vous avoit accordé sa grace. Mais quelle grace! Il me l'a montrée attachée, avec une chaîne au pied, à un billot de bois, et avec un collier de fer à trois crochets autour du cou. De là, Fidèle, toujours quêtant, m'a mené sur le morne de la Rivière-Noire, où il s'est arrêté encore, en aboyant de toute sa force. C'étoit sur le bord d'une source, auprès d'un palmiste abattu, et près d'un

1. Ce trait de sagacité du noir Domingue et de son chien Fidèle ressemble beaucoup à celui du sauvage Téwénissa et de son chien Omah, rapporté par M. de Crévecœur dans son ouvrage plein d'humanité intitulé : *Lettres d'un Cultivateur américain.*

feu qui fumoit encore. Enfin il m'a conduit ici. Nous sommes au pied de la montagne des Trois-Mamelles, et il y a encore quatre bonnes lieues jusque chez nous. Allons, mangez et prenez des forces. »

Il leur présenta aussitôt un gâteau, des fruits, et une grande calebasse remplie d'une liqueur composée d'eau, de vin, de jus de citron, de sucre et de muscade. que leurs mères avoient préparée pour les fortifier et les rafraîchir. Virginie soupira au souvenir de la pauvre esclave et des inquiétudes de leurs mères. Elle répéta plusieurs fois : « Oh ! qu'il est difficile de faire le bien ! » Pendant que Paul et elle se rafraîchissoient, Domingue alluma du feu, et, ayant cherché dans les rochers un bois tortu qu'on appelle bois de ronde et qui brûle tout verd en jetant une grande flamme, il en fit un flambeau qu'il alluma, car il étoit déjà nuit. Mais il éprouva un embarras bien plus grand quand il fallut se mettre en route : Paul et Virginie ne pouvoient plus marcher ; leurs pieds étoient enflés et tout rouges. Domingue ne savoit s'il devoit aller bien loin de là leur chercher du secours,

ou passer dans ce lieu la nuit avec eux.

« Où est le temps, leur disoit-il, où je vous portois tous deux à-la-fois dans mes bras? Mais maintenant vous êtes grands, et je suis vieux. »

Comme il étoit dans cette perplexité, une troupe de noirs marons se fit voir à vingt pas de là. Le chef de cette troupe, s'approchant de Paul et de Virginie, leur dit :

« Bons petits blancs, n'ayez pas peur. Nous vous avons vus passer ce matin avec une négresse de la Rivière-Noire; vous alliez demander sa grace à son mauvais maître. En reconnoissance, nous vous reporterons chez vous sur nos épaules. »

Alors il fit un signe, et quatre noirs marons des plus robustes firent aussitôt un brancard avec des branches d'arbres et des lianes, y placèrent Paul et Virginie, les mirent sur leurs épaules, et, Domingue marchant devant eux avec son flambeau, ils se mirent en route, aux cris de joie de toute la troupe, qui les combloit de bénédictions. Virginie attendrie disoit à Paul :

« O mon ami! jamais Dieu ne laisse un bienfait sans récompense. »

Ils arrivèrent vers le milieu de la nuit au pied de leur montagne, dont les croupes étoient éclairées de plusieurs feux. A peine ils la montoient, qu'ils entendirent des voix qui crioient :

« Est-ce vous, mes enfans ? »

Ils répondirent avec les noirs :

« Oui, c'est nous ! »

Et bientôt ils apperçurent leurs mères et Marie qui venoient au devant d'eux avec des tisons flambans.

« Malheureux enfans, dit Mme de la Tour, d'où venez-vous ? Dans quelles angoisses vous nous avez jetées !

— Nous venons, dit Virginie, de la Rivière-Noire, demander la grace d'une pauvre esclave maronne, à qui j'ai donné ce matin le déjeûné de la maison parce qu'elle mouroit de faim ; et voilà que les noirs marons nous ont ramenés. »

Mme de la Tour embrassa sa fille, sans pouvoir parler ; et Virginie, qui sentit son visage mouillé des larmes de sa mère, lui dit :

« Vous me payez de tout le mal que j'ai souffert ! »

Marguerite, ravie de joie, serroit Paul dans ses bras, et lui disoit :

« Et toi aussi, mon fils, tu as fait une bonne action. »

Quand elles furent arrivées dans leur case avec leurs enfans, elles donnèrent bien à manger aux noirs marons, qui s'en retournèrent dans leurs bois en leur souhaitant toute sorte de prospérités.

Chaque jour étoit pour ces familles un jour de bonheur et de paix. Ni l'envie ni l'ambition ne les tourmentoient. Elles ne désiroient point au dehors une vaine réputation que donne l'intrigue et qu'ôte la calomnie. Il leur suffisoit d'être à elles-mêmes leurs témoins et leurs juges. Dans cette île, où, comme dans toutes les colonies européennes, on n'est curieux que d'anecdotes malignes, leurs vertus et même leurs noms étoient ignorés. Seulement, quand un passant demandoit, sur le chemin des Pamplemousses, à quelques habitans de la plaine : « Qui est-ce qui demeure là-haut dans ces petites cases ? » ceux-ci répondoient, sans les connoître : « Ce sont de bonnes gens. » Ainsi des violettes, sous des buissons épi-

neux, exhalent au loin leurs doux parfums, quoiqu'on ne les voie pas.

Elles avoient banni de leurs conversations la médisance, qui, sous une apparence de justice, dispose nécessairement le cœur à la haine ou à la fausseté : car il est impossible de ne pas haïr les hommes si on les croit méchans, et de vivre avec les méchans si on ne leur cache sa haine sous de fausses apparences de bienveillance. Ainsi la médisance nous oblige d'être mal avec les autres ou avec nous-mêmes. Mais, sans juger les hommes en particulier, elles ne s'entretenoient que des moyens de faire du bien à tous en général, et, quoiqu'elles n'en eussent pas le pouvoir, elles en avoient une volonté perpétuelle qui les remplissoit d'une bienveillance toujours prête à s'étendre au dehors. En vivant donc dans la solitude, loin d'être sauvages, elles étoient devenues plus humaines. Si l'histoire scandaleuse de la société ne fournissoit point de matière à leurs conversations, celle de la nature les remplissoit de ravissement et de joie. Elles admiroient avec transport le pouvoir d'une Providence qui, par leurs

mains, avoit répandu au milieu de ces arides rochers l'abondance, les graces, les plaisirs purs, simples et toujours renaissans.

Paul, à l'âge de douze ans, plus robuste et plus intelligent que les Européens à quinze, avoit embelli ce que le noir Domingue ne faisoit que cultiver. Il alloit avec lui dans les bois voisins déraciner de jeunes plants de citronniers, d'orangers, de tamarins, dont la tête ronde est d'un si beau vert, et d'attiers, dont le fruit est plein d'une crême sucrée qui a le parfum de la fleur d'orange. Il plantoit ces arbres, déjà grands, autour de cette enceinte. Il y avoit semé des graines d'arbres qui dès la seconde année portent des fleurs ou des fruits, tels que l'agathis, où pendent tout autour, comme les cristaux d'un lustre, de longues grappes de fleurs blanches; le lilas de Perse, qui élève droit en l'air ses girandoles gris de lin; le papayer, dont le tronc sans branches, formé en colonne hérissée de melons verts, porte un chapiteau de larges feuilles semblables à celles du figuier.

Il y avoit planté encore des pepins, et des noyaux de badamiers, de manguiers, d'a-

vocats, de goyaviers, de jacqs et de jamroses. La plupart de ces arbres donnoient déjà à leur jeune maître de l'ombrage et des fruits. Sa main laborieuse avoit répandu la fécondité jusque dans les lieux les plus stériles de cet enclos. Diverses espèces d'aloès, la raquette chargée de fleurs jaunes fouettées de rouge, les cierges épineux, s'élevoient sur les têtes noires des roches, et sembloient vouloir atteindre aux longues lianes, chargées de fleurs bleues ou écarlates, qui pendoient çà et là, le long des escarpemens de la montagne.

Il avoit disposé ces végétaux de manière qu'on pouvoit jouir de leur vue d'un seul coup-d'œil. Il avoit planté au milieu de ce bassin les herbes qui s'élèvent peu, ensuite les arbrisseaux, puis les arbres moyens, et enfin les grands arbres, qui en bordoient la circonférence; de sorte que ce vaste enclos paroissoit de son centre comme un amphithéâtre de verdure, de fruits et de fleurs, renfermant des plantes potagères, des lisières de prairies et des champs de riz et de blé. Mais, en assujettissant ces végétaux à son plan, il ne s'étoit pas écarté de

celui de la nature. Guidé par ses indications, il avoit mis dans les lieux élevés ceux dont les semences sont volatiles, et sur le bord des eaux ceux dont les graines sont faites pour flotter. Ainsi, chaque végétal croissoit dans son site propre, et chaque site recevoit de son végétal sa parure naturelle. Les eaux qui descendent du sommet de ces rochers formoient, au fond du vallon, ici des fontaines, là de larges miroirs, qui répétoient au milieu de la verdure les arbres en fleurs, les rochers et l'azur des cieux.

Malgré la grande irrégularité de ce terrain, toutes ces plantations étoient pour la plupart aussi accessibles au toucher qu'à la vue. A la vérité, nous l'aidions tous de nos conseils et de nos secours pour en venir à bout. Il avoit pratiqué un sentier qui tournoit autour de ce bassin, et dont plusieurs rameaux venoient se rendre de la circonférence au centre. Il avoit tiré parti des lieux les plus raboteux, et accordé, par la plus heureuse harmonie, la facilité de la promenade avec l'aspérité du sol, et les arbres domestiques avec les sauvages. De cette

énorme quantité de pierres roulantes qui embarrasse maintenant ces chemins, ainsi que la plupart du terrain de cette ile, il avoit formé çà et là des pyramides, dans les assises desquelles il avoit mêlé de la terre et des racines de rosiers, de poincillades et d'autres arbrisseaux qui se plaisent dans les roches. En peu de temps ces pyramides sombres et brutes furent couvertes de verdure, ou de l'éclat des plus belles fleurs. Les ravins bordés de vieux arbres inclinés sur leurs bords formoient des souterrains voûtés, inaccessibles à la chaleur, où on alloit prendre le frais pendant le jour. Un sentier conduisoit dans un bosquet d'arbres sauvages, au centre duquel croissoit. à l'abri des vents, un arbre domestique chargé de fruits. Là étoit une moisson, ici un verger. Par cette avenue, on appercevoit les maisons; par cette autre, les sommets inaccessibles de la montagne. Sous un bocage touffu de tatamaques entrelassés de lianes, on ne distinguoit en plein midi aucun objet; sur la pointe de ce grand rocher voisin, qui sort de la montagne, on découvroit tous ceux de cet en-

clos, avec la mer au loin, où apparoissoit quelquefois un vaisseau qui venoit de l'Europe, ou qui y retournoit. C'étoit sur ce rocher que ces familles se rassembloient le soir, et jouissoient en silence de la fraîcheur de l'air, du parfum des fleurs, du murmure des fontaines, et des dernières harmonies de la lumière et des ombres.

Rien n'étoit plus agréable que les noms donnés à la plupart des retraites charmantes de ce labyrinthe. Ce rocher dont je viens de vous parler, d'où l'on me voyoit venir de bien loin, s'appeloit la Découverte de l'amitié. Paul et Virginie, dans leurs jeux, y avoient planté un bambou, au haut duquel ils élevoient un petit mouchoir blanc pour signaler mon arrivée dès qu'ils m'appercevoient, ainsi qu'on élève un pavillon sur la montagne voisine à la vue d'un vaisseau en mer. L'idée me vint de graver une inscription sur la tige de ce roseau. Quelque plaisir que j'aie eu dans mes voyages à voir une statue ou un monument de l'antiquité, j'en ai encore davantage à lire une inscription bien faite. Il me semble alors qu'une voix humaine sorte de la pierre, se

fasse entendre à travers les siècles, et, s'adressant à l'homme au milieu des déserts, lui dise qu'il n'est pas seul, et que d'autres hommes, dans ces mêmes lieux, ont senti, pensé et souffert comme lui. Que si cette inscription est de quelque nation ancienne qui ne subsiste plus, elle étend notre ame dans les champs de l'infini et lui donne le sentiment de son immortalité, en lui montrant qu'une pensée a survécu à la ruine même d'un empire.

J'écrivis donc sur le petit mât de pavillon de Paul et de Virginie ces vers d'Horace :

.... Fratres Helenæ, lucida sidera,
Ventorumque regat pater,
Obstrictis aliis, præter lapyga.

« Que les frères d'Hélène, astres char-
« mans comme vous, et que le père des
« vents, vous dirigent, et ne fassent souf-
« fler que le zéphyre. »

Je gravai ce vers de Virgile sur l'écorce d'un tatamaque à l'ombre duquel Paul s'asseyoit quelquefois pour regarder au loin la mer agitée :

Fortunatus et ille deos qui novit agrestes!

« Heureux, mon fils, de ne connoître que « les divinités champêtres ! »

Et cet autre au dessus de la porte de la cabane de Mme de la Tour, qui étoit leur lieu d'assemblée :

At secura quies, et nescia fallere vita.

« Ici est une bonne conscience, et une « vie qui ne sait pas tromper. »

Mais Virginie n'approuvoit point mon latin : elle disoit que ce que j'avois mis au pied de sa girouette étoit trop long et trop savant.

« J'eusse mieux aimé, ajoutoit-elle : TOUJOURS AGITÉE, MAIS CONSTANTE.

— Cette devise, lui répondis-je, conviendroit encore mieux à la vertu. »

Ma réflexion la fit rougir.

Ces familles heureuses étendoient leurs ames sensibles à tout ce qui les environnoit. Elles avoient donné les noms les plus tendres aux objets en apparence les plus indifférens. Un cercle d'orangers, de bananiers et de jam-roses plantés autour d'une

pelouse au milieu de laquelle Virginie et Paul alloient quelquefois danser, se nommoit la CONCORDE. Un vieux arbre à l'ombre duquel Mme de la Tour et Marguerite s'étoient raconté leurs malheurs s'appeloit les PLEURS ESSUYÉS. Elles faisoient porter les noms de BRETAGNE et de NORMANDIE à de petites portions de terre où elles avoient semé du blé, des fraises et des pois. Domingue et Marie, désirant, à l'imitation de leurs maîtresses, se rappeler les lieux de leur naissance en Afrique, appeloient ANGOLA et FOULLEPOINTE deux endroits où croissoit l'herbe dont ils faisoient des paniers, et où ils avoient planté un calebassier. Ainsi, par ces productions de leurs climats, ces familles expatriées entretenoient les douces illusions de leur pays et en calmoient les regrets dans une terre étrangère. Hélas! j'ai vu s'animer de mille appellations charmantes les arbres, les fontaines, les rochers de ce lieu maintenant si bouleversé, et qui, semblable à un champ de la Grèce, n'offre plus que des ruines et des noms touchans.

Mais, de tout ce que renfermoit cette en-

ceinte, rien n'étoit plus agréable que ce qu'on appeloit le Repos de Virginie. Au pied du rocher la Découverte de l'amitié, est un enfoncement d'où sort une fontaine qui forme, dès sa source, une petite flaque d'eau au milieu d'un pré d'une herbe fine. Lorsque Marguerite eut mis Paul au monde, je lui fis présent d'un coco des Indes qu'on m'avoit donné. Elle planta ce fruit sur le bord de cette flaque d'eau, afin que l'arbre qu'il produiroit servît un jour d'époque à la naissance de son fils. Mme de la Tour, à son exemple, y en planta un autre, dans une semblable intention, dès qu'elle eut accouché de Virginie. Il naquit de ces deux fruits deux cocotiers qui formoient toutes les archives de ces deux familles; l'un se nommoit l'arbre de Paul, et l'autre l'arbre de Virginie. Ils crûrent tous deux, dans la même proportion que leurs jeunes maîtres, d'une hauteur un peu inégale, mais qui surpassoit au bout de douze ans celle de leurs cabanes. Déjà ils entrelaçoient leurs palmes, et laissoient pendre leurs jeunes grappes de cocos au dessus du bassin de la fontaine. Excepté cette plantation, on avoit

laissé cet enfoncement du rocher tel que la nature l'avoit orné. Sur ses flancs bruns et humides rayonnoient en étoiles vertes et noires de larges capillaires, et flottoient au gré des vents des touffes de scolopendre, suspendues comme de longs rubans d'un vert pourpré. Près de là croissoient des lisières de pervenche, dont les fleurs sont presque semblables à celles de la giroflée rouge, et des pimens, dont les gousses, couleur de sang, sont plus éclatantes que le corail. Aux environs, l'herbe de baume, dont les feuilles sont en cœur, et les basilics à odeur de girofle, exhaloient les plus doux parfums. Du haut de l'escarpement de la montagne pendoient des lianes semblables à des draperies flottantes, qui formoient sur les flancs des rochers de grandes courtines de verdure. Les oiseaux de mer, attirés par ces retraites paisibles, y venoient passer la nuit. Au coucher du soleil, on y voyoit voler le long des rivages de la mer le corbigeau et l'alouette marine ; et au haut des airs, la noire frégate, avec l'oiseau blanc du tropique, qui abandonnoient, ainsi que l'astre du jour, les solitudes de l'océan In-

dien. Virginie aimoit à se reposer sur les bords de cette fontaine, décorée d'une pompe à-la-fois magnifique et sauvage. Souvent elle y venoit laver le linge de la famille, à l'ombre des deux cocotiers. Quelquefois elle y menoit paître ses chèvres. Pendant qu'elle préparoit des fromages avec leur lait, elle se plaisoit à les voir brouter les capillaires sur les flancs escarpés de la roche, et se tenir en l'air sur une de ces corniches, comme un piédestal. Paul, voyant que ce lieu étoit aimé de Virginie, y apporta de la forêt voisine des nids de toute sorte d'oiseaux. Les pères et mères de ces oiseaux suivirent leurs petits, et vinrent s'établir dans cette nouvelle colonie. Virginie leur distribuoit de temps en temps des grains de riz, de maïs et de millet. Dès qu'elle paroissoit, les merles siffleurs, les bengalis, dont le ramage est si doux, les cardinaux, dont le plumage est couleur de feu, quittoient leurs buissons; des perruches vertes comme des émeraudes descendoient des lataniers voisins; des perdrix accouroient sous l'herbe : tous s'avançoient pêle-mêle jusqu'à ses pieds, comme des

poules. Paul et elle s'amusoient avec transport de leurs jeux, de leurs appétits et de leurs amours.

Aimables enfans, vous passiez ainsi dans l'innocence vos premiers jours en vous exerçant aux bienfaits! Combien de fois dans ce lieu vos mères, vous serrant dans leurs bras, bénissoient le Ciel de la consolation que vous prépariez à leur vieillesse, et de vous voir entrer dans la vie sous de si heureux auspices! Combien de fois, à l'ombre de ces rochers, ai-je partagé avec elles vos repas champêtres, qui n'avoient coûté la vie à aucun animal! Des calebasses pleines de lait, des œufs frais, des gâteaux de riz sur des feuilles de bananier, des corbeilles chargées de patates, de mangues, d'oranges, de grenades, de bananes, d'attes, d'ananas, offroient à-la-fois les mets les plus sains, les couleurs les plus gaies et les sucs les plus agréables.

La conversation étoit aussi douce et aussi innocente que ces festins. Paul y parloit souvent des travaux du jour et de ceux du lendemain. Il méditoit toujours quelque chose d'utile pour la société. Ici, les sentiers

n'étoient pas commodes; là, on étoit mal assis; ces jeunes berceaux ne donnoient pas assez d'ombrages; Virginie seroit mieux là.

Dans la saison pluvieuse, ils passoient le jour tous ensemble dans la case, maîtres et serviteurs, occupés à faire des nattes d'herbe et des paniers de bambou. On voyoit rangés dans le plus grand ordre, aux parois de la muraille, des rateaux, des haches, des bêches, et, auprès de ces instrumens de l'agriculture, les productions qui en étoient les fruits, des sacs de riz, des gerbes de blé et des régimes de bananes. La délicatesse s'y joignoit toujours à l'abondance. Virginie, instruite par Marguerite et par sa mère, y préparoit des sorbets et des cordiaux avec le jus des cannes à sucre, des citrons et des cédras.

La nuit venue, ils soupoient à la lueur d'une lampe; ensuite, Mme de la Tour ou Marguerite racontoient quelques histoires de voyageurs égarés la nuit dans les bois de l'Europe infestés de voleurs, ou le naufrage de quelque vaisseau jeté par la tempête sur les rochers d'une île déserte. A ces récits, les ames sensibles de leurs enfans

s'enflammoient. Ils prioient le Ciel de leur faire la grace d'exercer quelque jour l'hospitalité envers de semblables malheureux.

Cependant les deux familles se séparoient pour aller prendre du repos, dans l'impatience de se revoir le lendemain. Quelquefois elles s'endormoient au bruit de la pluie qui tomboit par torrens sur la couverture de leurs cases, ou à celui des vents, qui leur apportoient le murmure lointain des flots qui se brisoient sur le rivage. Elles bénissoient Dieu de leur sécurité personnelle, dont le sentiment redoubloit par celui du danger éloigné.

De temps en temps, Mme de la Tour lisoit publiquement quelque histoire touchante de l'ancien ou du nouveau Testament. Ils raisonnoient peu sur ces livres sacrés, car leur théologie étoit toute en sentiment, comme celle de la nature, et leur morale toute en action, comme celle de l'Évangile. Ils n'avoient point de jours destinés aux plaisirs et d'autres à la tristesse. Chaque jour étoit pour eux un jour de fête, et tout ce qui les environnoit un temple divin, où ils admiroient sans cesse

une intelligence infinie, toute-puissante et amie des hommes. Ce sentiment de confiance dans le pouvoir suprême les remplissoit de consolation pour le passé, de courage pour le présent, et d'espérance pour l'avenir. Voilà comme ces femmes, forcées par le malheur de rentrer dans la nature, avoient développé en elles-mêmes et dans leurs enfans ces sentimens que donne la nature pour nous empêcher de tomber dans le malheur.

Mais, comme il s'élève quelquefois dans l'ame la mieux réglée des nuages qui la troublent, quand quelque membre de leur société paroissoit triste, tous les autres se réunissoient autour de lui, et l'enlevoient aux pensées amères, plus par des sentimens que par des réflexions. Chacun y employoit son caractère particulier : Marguerite, une gaieté vive; Mme de la Tour, une théologie douce; Virginie, des caresses tendres; Paul, de la franchise et de la cordialité. Marie et Domingue même venoient à son secours. Ils s'affligeoient s'ils le voyoient affligé, et ils pleuroient s'ils le voyoient pleurer. Ainsi des plantes foibles s'entrelacent ensemble pour résister aux ouragans.

Dans la belle saison, ils alloient tous les dimanches à la messe à l'église des Pamplemousses, dont vous voyez le clocher là-bas dans la plaine. Il y venoit des habitans riches, en palanquin, qui s'empressèrent plusieurs fois de faire la connoissance de ces familles si unies et de les inviter à des parties de plaisir. Mais elles repoussèrent toujours leurs offres avec honnêteté et respect, persuadées que les gens puissans ne recherchent les foibles que pour avoir des complaisans, et qu'on ne peut être complaisant qu'en flattant les passions d'autrui, bonnes et mauvaises. D'un autre côté, elles n'évitoient pas avec moins de soin l'accointance des petits habitans, pour l'ordinaire jaloux, médisans et grossiers. Elles passèrent d'abord auprès des uns pour timides, et auprès des autres pour fières; mais leur conduite réservée étoit accompagnée de marques de politesse si obligeantes, surtout envers les misérables, qu'elles acquirent insensiblement le respect des riches et la confiance des pauvres.

Après la messe, on venoit souvent les requérir de quelque bon office. C'étoit une

personne affligée qui leur demandoit des conseils, ou un enfant qui les prioit de passer chez sa mère malade, dans un des quartiers voisins. Elles portoient toujours avec elles quelques recettes utiles aux maladies ordinaires aux habitans, et elles y joignoient la bonne grace, qui donne tant de prix aux petits services. Elles réussissoient sur-tout à bannir les peines de l'esprit, si intolérables dans la solitude et dans un corps infirme. Mme de la Tour parloit avec tant de confiance de la Divinité, que le malade, en l'écoutant, la croyoit présente. Virginie revenoit bien souvent de là les yeux humides de larmes, mais le cœur rempli de joie, car elle avoit eu l'occasion de faire du bien. C'étoit elle qui préparoit d'avance les remèdes nécessaires aux malades, et qui les leur présentoit avec une grace ineffable.

Après ces visites d'humanité, elles prolongeoient quelquefois leur chemin par la vallée de la Montagne-Longue, jusque chez moi, où je les attendois à dîner, sur les bords de la petite rivière qui coule dans mon voisinage. Je me procurois, pour ces

occasions, quelques bouteilles de vin vieux, afin d'augmenter la gaieté de nos repas indiens par ces douces et cordiales productions de l'Europe. D'autres fois, nous nous donnions rendez-vous sur les bords de la mer, à l'embouchure de quelques autres petites rivières, qui ne sont guère ici que de grands ruisseaux. Nous y apportions, de l'habitation, des provisions végétales que nous joignions à celles que la mer nous fournissoit en abondance. Nous pêchions sur ses rivages des cabots, des polypes, des rougets, des langoustes, des chevrettes, des crabes, des oursins, des huitres et des coquillages de toute espèce. Les sites les plus terribles nous procuroient souvent les plaisirs les plus tranquilles. Quelquefois, assis sur un rocher, à l'ombre d'un veloutier, nous voyions les flots du large venir se briser à nos pieds avec un horrible fracas. Paul, qui nageoit d'ailleurs comme un poisson, s'avançoit quelquefois sur les récifs, au devant des lames, puis à leur approche il fuyoit sur le rivage, devant leurs grandes volutes écumeuses et mugissantes qui le poursuivoient bien avant sur la grève.

Mais Virginie, à cette vue, jetoit des cris perçans, et disoit que ces jeux-là lui faisoient grand'peur.

Nos repas étoient suivis des chants et des danses de ces deux jeunes gens. Virginie chantoit le bonheur de la vie champêtre, et les malheurs des gens de mer, que l'avarice porte à naviguer sur un élément furieux plutôt que de cultiver la terre, qui donne paisiblement tant de biens. Quelquefois, à la manière des noirs, elle exécutoit avec Paul une pantomime. La pantomime est le premier langage de l'homme ; elle est connue de toutes les nations ; elle est si naturelle et si expressive que les enfans des blancs ne tardent pas à l'apprendre dès qu'ils ont vu ceux des noirs s'y exercer. Virginie, se rappelant, dans les lectures que lui faisoit sa mère, les histoires qui l'avoient le plus touchée, en rendoit les principaux événemens avec beaucoup de naïveté. Tantôt, au son du tamtam de Domingue, elle se présentoit sur la pelouse, portant une cruche sur sa tête ; elle s'avançoit avec timidité à la source d'une fontaine voisine pour y puiser de l'eau. Domingue et

Marie, représentant les bergers de Madian, lui en défendoient l'approche et feignoient de la repousser. Paul accouroit à son secours, battoit les bergers, remplissoit la cruche de Virginie, et, en la lui posant sur la tête, il lui mettoit en même temps une couronne de fleurs rouges de pervenche, qui relevoit la blancheur de son teint. Alors, me prêtant à leurs jeux, je me chargeois du personnage de Raguel, et j'accordois à Paul ma fille Séphora en mariage.

Une autre fois, elle représentoit l'infortunée Ruth, qui retourne veuve et pauvre dans son pays, où elle se trouve étrangère après une longue absence. Domingue et Marie contrefaisoient les moissonneurs. Virginie feignoit de glaner çà et là, sur leurs pas, quelques épis de blé. Paul, imitant la gravité d'un patriarche, l'interrogeoit; elle répondoit en tremblant à ses questions. Bientôt, ému de pitié, il accordoit un asyle à l'innocence, et l'hospitalité à l'infortune. Il remplissoit le tablier de Virginie de toutes sortes de provisions, et l'amenoit devant nous comme devant les anciens de la ville, en déclarant qu'il la pre-

noit en mariage, malgré son indigence. Mme de la Tour, à cette scène, venant à se rappeler l'abandon où l'avoient laissée ses propres parens, son veuvage, la bonne réception que lui avoit faite Marguerite, suivie maintenant de l'espoir d'un mariage heureux entre leurs enfans, ne pouvoit s'empêcher de pleurer; et ce souvenir confus de maux et de biens nous faisoit verser à tous des larmes de douleur et de joie.

Ces drames étoient rendus avec tant de vérité qu'on se croyoit transporté dans les champs de la Syrie ou de la Palestine. Nous ne manquions point de décorations, d'illuminations et d'orchestre convenables à ce spectacle. Le lieu de la scène étoit, pour l'ordinaire, au carrefour d'une forêt, dont les percés formoient autour de nous plusieurs arcades de feuillage. Nous étions, à leur centre, abrités de la chaleur pendant toute la journée; mais, quand le soleil étoit descendu à l'horizon, ses rayons, brisés par les troncs des arbres, divergeoient dans les ombres de la forêt en longues gerbes lumineuses qui produisoient le plus majestueux effet. Quelquefois son disque tout

entier paroissoit à l'extrémité d'une avenue, et la rendoit toute étincelante de lumière. Le feuillage des arbres, éclairé en dessous de ses rayons safranés, brilloit des feux de la topaze et de l'émeraude. Leurs troncs mousseux et bruns paroissoient changés en colonnes de bronze antique, et les oiseaux, déjà retirés en silence sous la sombre feuillée pour y passer la nuit, surpris de revoir une seconde aurore, saluoient tous à-la-fois l'astre du jour par mille et mille chansons.

La nuit nous surprenoit bien souvent dans ces fêtes champêtres; mais la pureté de l'air et la douceur du climat nous permettoient de dormir sous un ajoupa, au milieu des bois, sans craindre d'ailleurs les voleurs, ni de près ni de loin. Chacun, le lendemain, retournoit dans sa case, et la retrouvoit dans l'état où il l'avoit laissée. Il y avoit alors tant de bonne-foi et de simplicité, dans cette île sans commerce, que les portes de beaucoup de maisons ne fermoient point à la clef, et qu'une serrure étoit un objet de curiosité pour plusieurs créoles.

Mais il y avoit dans l'année des jours qui étoient, pour Paul et Virginie, des jours de plus grande réjouissance : c'étoient les fêtes de leurs mères. Virginie ne manquoit pas, la veille, de pétrir et de cuire des gâteaux de farine de froment, qu'elle envoyoit à de pauvres familles de blancs, nées dans l'île, qui n'avoient jamais mangé de pain d'Europe, et qui, sans aucun secours de noirs, réduites à vivre de manioc au milieu des bois, n'avoient, pour supporter la pauvreté, ni la stupidité qui accompagne l'esclavage, ni le courage qui vient de l'éducation. Ces gâteaux étoient les seuls présens que Virginie pût faire de l'aisance de l'habitation; mais elle y joignoit une bonne grace qui leur donnoit un grand prix. D'abord, c'étoit Paul qui étoit chargé de les porter lui-même à ces familles, et elles s'engageoient, en les recevant, de venir le lendemain passer la journée chez Mme de la Tour et Marguerite.

On voyoit alors arriver une mère de famille avec deux ou trois misérables filles, jaunes, maigres, et si timides qu'elles n'osoient lever les yeux. Virginie les met-

toit bientôt à leur aise; elle leur servoit des rafraîchissemens dont elle relevoit la bonté par quelque circonstance particulière qui en augmentoit selon elle l'agrément : cette liqueur avoit été préparée par Marguerite, cette autre par sa mère; son frère avoit cueilli lui-même ce fruit au haut d'un arbre. Elle engageoit Paul à les faire danser. Elle ne les quittoit point qu'elle ne les vît contentes et satisfaites. Elle vouloit qu'elles fussent joyeuses de la joie de sa famille. « On ne fait son bonheur, disoit-elle, qu'en s'occupant de celui des autres. » Quand elles s'en retournoient, elle les engageoit d'emporter ce qui paroissoit leur avoir fait plaisir, couvrant la nécessité d'agréer ses présens du prétexte de leur nouveauté ou de leur singularité. Si elle remarquoit trop de délabrement dans leurs habits, elle choisissoit, avec l'agrément de sa mère, quelques-uns des siens, et elle chargeoit Paul d'aller secrètement les déposer à la porte de leurs cases. Ainsi elle faisoit le bien, à l'exemple de la Divinité, cachant la bienfaitrice et montrant le bienfait.

Vous autres Européens, dont l'esprit se remplit dès l'enfance de tant de préjugés contraires au bonheur, vous ne pouvez concevoir que la nature puisse donner tant de lumières et de plaisirs. Votre ame, circonscrite dans une petite sphère de connoissances humaines, atteint bientôt le terme de ses jouissances artificielles; mais la nature et le cœur sont inépuisables. Paul et Virginie n'avoient ni horloges, ni almanachs, ni livres de chronologie, d'histoire et de philosophie. Les périodes de leur vie se régloient sur celles de la nature. Ils connoissoient les heures du jour par l'ombre des arbres, les saisons par les temps où ils donnent leurs fleurs ou leurs fruits, et les années par le nombre de leurs récoltes. Ces douces images répandoient les plus grands charmes dans leurs conversations.

« Il est temps de dîner, disoit Virginie à la famille, les ombres des bananiers sont à leurs pieds. »

Ou bien :

« La nuit s'approche, les tamarins ferment leurs feuilles.

— Quand viendrez-vous nous voir? lui disoient quelques amies du voisinage.

— Aux cannes de sucre, répondoit Virginie.

— Votre visite nous sera encore plus douce et plus agréable, » reprenoient ces jeunes filles.

Quand on l'interrogeoit sur son âge et sur celui de Paul :

« Mon frère, disoit-elle, est de l'âge du grand cocotier de la fontaine, et moi de celui du plus petit. Les manguiers ont donné douze fois leurs fruits, et les orangers vingt-quatre fois les fleurs, depuis que je suis au monde. »

Leur vie sembloit attachée à celle des arbres, comme celle des faunes et des dryades. Ils ne connoissoient d'autres époques historiques que celles de la vie de leurs mères, d'autre chronologie que celle de leurs vergers, et d'autre philosophie que de faire du bien à tout le monde et de se résigner à la volonté de Dieu.

Après tout, qu'avoient besoin ces jeunes gens d'être riches et savans à notre manière? Leurs besoins et leur ignorance

ajoutoient encore à leur félicité. Il n'y avoit point de jours qu'ils ne se communiquassent quelques secours ou quelques lumières : oui, des lumières; et quand il s'y seroit mêlé quelques erreurs, l'homme pur n'en a point de dangereuses à craindre. Ainsi croissoient ces deux enfans de la nature. Aucun souci n'avoit ridé leur front, aucune intempérance n'avoit corrompu leur sang, aucune passion malheureuse n'avoit dépravé leur cœur : l'amour, l'innocence, la piété, développoient chaque jour la beauté de leur ame en graces ineffables dans leurs traits, leurs attitudes et leurs mouvemens. Au matin de la vie, ils en avoient toute la fraîcheur. Tels dans le jardin d'Éden parurent nos premiers parens, lorsque, sortant des mains de Dieu, ils se virent, s'approchèrent, et conversèrent d'abord comme frère et comme sœur : Virginie, douce, modeste, confiante, comme Ève ; et Paul, semblable à Adam, ayant la taille d'un homme avec la simplicité d'un enfant.

Quelquefois seul avec elle (il me l'a mille fois raconté), il lui disoit au retour de ses travaux :

« Lorsque je suis fatigué, ta vue me délasse. Quand du haut de la montagne je t'apperçois au fond de ce vallon, tu me parois, au milieu de nos vergers, comme un bouton de rose. Si tu marches vers la maison de nos mères, la perdrix qui court vers ses petits a un corsage moins beau et une démarche moins légère. Quoique je et perde de vue à travers les arbres, je n'ai pas besoin de te voir pour te retrouver : quelque chose de toi que je ne puis dire reste pour moi dans l'air où tu passes, sur l'herbe où tu t'assieds. Lorsque je t'approche, tu ravis tous mes sens. L'azur du ciel est moins beau que le bleu de tes yeux, le chant des bengalis moins doux que le son de ta voix. Si je te touche seulement du bout du doigt, tout mon corps frémit de plaisir. Souviens-toi du jour où nous passâmes à travers les cailloux roulans de la rivière des Trois-Mamelles. En arrivant sur ses bords j'étois déjà bien fatigué ; mais, quand je t'eus prise sur mon dos, il me sembloit que j'avois des ailes comme un oiseau. Dis-moi par quel charme tu as pu m'enchanter ? Est-ce par ton esprit ? mais

nos mères en ont plus que nous deux. Est-ce par tes caresses? mais elles m'embrassent plus souvent que toi. Je crois que c'est par ta bonté. Je n'oublierai jamais que tu as marché nu-pieds jusqu'à la Rivière-Noire pour demander la grace d'une pauvre esclave fugitive. Tiens, ma bien-aimée, prends cette branche fleurie de citronnier que j'ai cueillie dans la forêt. Tu la mettras la nuit près de ton lit. Mange ce rayon de miel; je l'ai pris pour toi au haut d'un rocher. Mais auparavant repose-toi sur mon sein, et je serai délassé. »

Virginie lui répondoit :

« O mon frère! les rayons du soleil au matin, au haut de ces rochers, me donnent moins de joie que ta présence. J'aime bien ma mère, j'aime bien la tienne; mais, quand elles t'appellent mon fils, je les aime encore davantage. Les caresses qu'elles te font me sont plus sensibles que celles que j'en reçois. Tu me demandes pourquoi tu m'aimes. Mais tout ce qui a été élevé ensemble s'aime. Vois nos oiseaux élevés dans les mêmes nids, ils s'aiment comme nous; ils sont toujours ensemble comme

nous. Écoute comme ils s'appellent et se répondent d'un arbre à l'autre. De même, quand l'écho me fait entendre les airs que tu joues sur ta flûte, au haut de la montagne, j'en répète les paroles au fond de ce vallon. Tu m'es cher surtout depuis le jour où tu voulois te battre pour moi contre le maître de l'esclave. Depuis ce temps-là je me suis dit bien des fois : « Ah ! « mon frère a un bon cœur; sans lui je « serois morte d'effroi. » Je prie Dieu tous les jours pour ma mère, pour la tienne, pour toi, pour nos pauvres serviteurs; mais, quand je prononce ton nom, il me semble que ma dévotion augmente. Je demande si instamment à Dieu qu'il ne t'arrive aucun mal ! Pourquoi vas-tu si loin et si haut me chercher des fruits et des fleurs ? N'en avons-nous pas assez dans le jardin ? Comme te voilà fatigué ! tu es tout en nage. »

Et avec son petit mouchoir blanc elle lui essuyoit le front et les joues, et elle lui donnoit plusieurs baisers.

Le Bain de Virginie.

EPENDANT, depuis quelque temps, Virginie se sentoit agitée d'un mal inconnu. Ses beaux yeux bleus se marbroient de noir; son teint jaunissoit: une langueur universelle abattoit son corps. La sérénité n'étoit plus sur son front, ni le sourire sur ses lèvres. On la voyoit tout-à-coup gaie sans joie et triste sans chagrin. Elle fuyoit ses jeux innocens, ses doux travaux et la société de sa famille bien-aimée. Elle erroit çà et là dans les lieux les plus solitaires de l'habitation, cherchant par-tout du repos, et ne le trouvant nulle part. Quelquefois,

à la vue de Paul, elle alloit vers lui en folâtrant; puis tout-à-coup, près de l'aborder, un embarras subit la saisissoit; un rouge vif coloroit ses joues pâles, et ses yeux n'osoient plus s'arrêter sur les siens. Paul lui disoit : « La verdure couvre ces rochers, nos oiseaux chantent quand ils te voient; tout est gai autour de toi, toi seule es triste. » Et il cherchoit à la ranimer en l'embrassant; mais elle détournoit la tête, et fuyoit tremblante vers sa mère. L'infortunée se sentoit troublée par les caresses de son frère. Paul ne comprenoit rien à des caprices si nouveaux et si étranges. Un mal n'arrive guère seul.

Un de ces étés qui désolent de temps à autre les terres situées entre les tropiques vint étendre ici ses ravages. C'étoit vers la fin de décembre, lorsque le soleil au capricorne échauffe pendant trois semaines l'île de France de ses feux verticaux. Le vent du sud-est, qui y règne presque toute l'année, n'y souffloit plus. De longs tourbillons de poussière s'élevoient sur les chemins, et restoient suspendus en l'air. La terre se fendoit de toutes parts; l'herbe étoit brûlée,

des exhalaisons chaudes sortoient du flanc des montagnes, et la plupart de leurs ruisseaux étoient desséchés. Aucun nuage ne venoit du côté de la mer. Seulement, pendant le jour, des vapeurs rousses s'élevoient de dessus ses plaines et paroissoient, au coucher du soleil, comme les flammes d'un incendie. La nuit même n'apportoit aucun rafraîchissement à l'atmosphère embrasée. L'orbe de la lune, tout rouge, se levoit dans un horizon embrumé d'une grandeur démesurée. Les troupeaux, abattus sur les flancs des collines, le cou tendu vers le ciel, aspirant l'air, faisoient retentir les vallons de tristes mugissemens. Le Cafre même qui les conduisoit se couchoit sur la terre, pour y trouver de la fraîcheur; mais partout le sol étoit brûlant, et l'air étouffant retentissoit du bourdonnement des insectes, qui cherchoient à se désaltérer dans le sang des hommes et des animaux.

Dans une de ces nuits ardentes, Virginie sentit redoubler tous les symptômes de son mal. Elle se levoit, elle s'asseyoit, elle se recouchoit, et ne trouvoit dans aucune attitude ni le sommeil, ni le repos. Elle

s'achemine, à la clarté de la lune, vers sa fontaine ; elle en apperçoit la source, qui, malgré la sécheresse, couloit encore en filets d'argent sur les flancs bruns du rocher. Elle se plonge dans son bassin. D'abord la fraîcheur ranime ses sens, et mille souvenirs agréables se présentent à son esprit. Elle se rappelle que dans son enfance sa mère et Marguerite s'amusoient à la baigner avec Paul dans ce même lieu, que Paul ensuite, réservant ce bain pour elle seule, en avoit creusé le lit, couvert le fond de sable, et semé sur ses bords des herbes aromatiques. Elle entrevoit dans l'eau, sur ses bras nus et sur son sein, les reflets des deux palmiers plantés à la naissance de son frère et à la sienne, qui entrelaçoient au-dessus de sa tête leurs rameaux verts et leurs jeunes cocos. Elle pense à l'amitié de Paul, plus douce que les parfums, plus pure que l'eau des fontaines, plus forte que les palmiers unis; et elle soupire. Elle songe à la nuit, à la solitude, et un feu dévorant la saisit. Aussitôt elle sort, effrayée, de ces dangereux ombrages et de ces eaux plus brûlantes que les soleils de la zone torride. Elle court au-

près de sa mère chercher un appui contre elle-même. Plusieurs fois, voulant lui raconter ses peines. elle lui pressa les mains dans les siennes; plusieurs fois elle fut près de prononcer le nom de Paul, mais son cœur oppressé laissa sa langue sans expression, et, posant sa tête sur le sein maternel, elle ne put que l'inonder de ses larmes.

Mme de la Tour pénétroit bien la cause du mal de sa fille, mais elle n'osoit elle-même lui en parler.

« Mon enfant, lui disoit-elle, adresse-toi à Dieu, qui dispose à son gré de la santé et de la vie. Il t'éprouve aujourd'hui pour te récompenser demain. Songe que nous ne sommes sur la terre que pour exercer la vertu. »

Cependant ces chaleurs excessives élevèrent de l'Océan des vapeurs qui couvrirent l'île comme un vaste parasol. Les sommets des montagnes les rassembloient autour d'eux, et de longs sillons de feu sortoient de temps en temps de leurs pitons embrumés. Bientôt des tonnerres affreux firent retentir de leurs éclats les bois, les plaines et les vallons; des pluies épouvantables, semblables à des cataractes, tombè-

rent du ciel. Des torrens écumeux se précipitoient le long des flancs de cette montagne : le fond de ce bassin étoit devenu une mer; le plateau où sont assises les cabanes, une petite île; et l'entrée de ce vallon, une écluse par où sortoient pêle-mêle, avec les eaux mugissantes, les terres, les arbres et les rochers.

Toute la famille, tremblante, prioit Dieu dans la case de Mme de la Tour, dont le toit craquoit horriblement par l'effort des vents. Quoique la porte et les contrevents en fussent bien fermés, tous les objets s'y distinguoient à travers les jointures de la charpente, tant les éclairs étoient vifs et fréquens. L'intrépide Paul, suivi de Domingue, alloit d'une case à l'autre, malgré la fureur de la tempête, assurant ici une paroi avec un arc-boutant, et enfonçant là un pieu; il ne rentroit que pour consoler la famille par l'espoir prochain du retour du beau temps. En effet, sur le soir la pluie cessa; le vent alizé du sud-est reprit son cours ordinaire, les nuages orageux furent jetés vers le nord-est, et le soleil couchant parut à l'horizon.

Le premier désir de Virginie fut de revoir le lieu de son repos. Paul s'approcha d'elle d'un air timide, et lui présenta son bras pour l'aider à marcher. Elle l'accepta en souriant, et ils sortirent ensemble de la case. L'air étoit frais et sonore. Des fumées blanches s'élevoient sur les croupes de la montagne, sillonnée çà et là de l'écume des torrens, qui tarissoient de tous côtés. Pour le jardin, il étoit tout bouleversé par d'affreux ravins; la plupart des arbres fruitiers avoient leurs racines en haut; de grands amas de sable couvroient les lisières des prairies, et avoient comblé le bain de Virginie. Cependant, les deux cocotiers étoient debout et bien verdoyans; mais il n'y avoit plus aux environs ni gazons, ni berceaux, ni oiseaux, excepté quelques bengalis, qui, sur la pointe des rochers voisins, déploroient par des chants plaintifs la perte de leurs petits.

A la vue de cette désolation, Virginie dit à Paul :

« Vous aviez apporté ici des oiseaux, l'ouragan les a tués. Vous aviez planté ce jardin. il est détruit. Tout périt sur la terre; il

n'y a que le ciel qui ne change point. »

Paul lui répondit :

« Que ne puis-je vous donner quelque chose du ciel! Mais je ne possède rien, même sur la terre. »

Virginie reprit en rougissant :

« Vous avez à vous le portrait de saint Paul. »

A peine eut-elle parlé, qu'il courut le chercher dans la case de sa mère. Ce portrait étoit une petite miniature représentant l'hermite Paul ; Marguerite y avoit une grande dévotion : elle l'avoit porté longtemps suspendu à son cou, étant fille ; ensuite, devenue mère, elle l'avoit mis à celui de son enfant. Il étoit même arrivé qu'étant enceinte de lui, et délaissée de tout le monde, afin de contempler l'image de ce bienheureux solitaire, son fruit en avoit contracté quelque ressemblance, ce qui l'avoit décidée à lui en faire porter le nom, et à lui donner pour patron un saint qui avoit passé sa vie loin des hommes, qui l'avoient abusée, puis abandonnée. Virginie, en recevant ce petit portrait des mains de Paul, lui dit d'un ton ému :

« Mon frère, il ne me sera jamais enlevé tant que je vivrai, et je n'oublierai jamais que tu m'as donné la seule chose que tu possèdes au monde. »

A ce ton d'amitié, à ce retour inespéré de familiarité et de tendresse, Paul voulut l'embrasser; mais, aussi légère qu'un oiseau, elle lui échappa, et le laissa hors de lui, ne concevant rien à une conduite si extraordinaire.

La Séparation.

EPENDANT Marguerite disoit à Mme de la Tour : « Pourquoi ne marions-nous pas nos enfans ? Ils ont l'un pour l'autre une passion extrême, dont mon fils né s'apperçoit pas encore. Lorsque la nature lui aura parlé, en vain nous veillons sur eux. tout est à craindre. »

Mme de la Tour lui répondit : « Ils sont trop jeunes et trop pauvres. Quel chagrin pour nous si Virginie mettoit au monde des enfans malheureux, qu'elle n'auroit pas la force d'élever ! Ton noir Domingue est bien cassé, Marie est infirme. Moi-même,

chère amie, depuis quinze ans je me sens fort affoiblie. On vieillit promptement dans les pays chauds, et encore plus vîte dans le chagrin. Paul est notre unique espérance. Attendons que l'âge ait formé son tempérament, et qu'il puisse nous soutenir par son travail. A présent, tu le sais, nous n'avons guère que le nécessaire de chaque jour. Mais, en faisant passer Paul dans l'Inde pour un peu de temps, le commerce lui fournira de quoi acheter quelque esclave; et, à son retour ici, nous le marierons à Virginie, car je crois que personne ne peut rendre ma chère fille aussi heureuse que ton fils Paul. Nous en parlerons à notre voisin. »

En effet, ces dames me consultèrent, et je fus de leur avis.

« Les mers de l'Inde sont belles, leur dis-je. En prenant une saison favorable pour passer d'ici aux Indes, c'est un voyage de six semaines au plus, et d'autant de temps pour en revenir. Nous ferons dans notre quartier une pacotille à Paul : car j'ai des voisins qui l'aiment beaucoup. Quand nous ne lui donnerions que du co-

ton brut, dont nous ne faisons aucun usage, faute de moulins pour l'éplucher; du bois d'ébène, si commun ici qu'il sert au chauffage, et quelques résines qui se perdent dans nos bois! Tout cela se vend assez bien aux Indes, et nous est fort inutile ici. »

Je me chargeai de demander à M. de la Bourdonnais une permission d'embarquement pour ce voyage, et avant tout je voulus en prévenir Paul; mais quel fut mon étonnement lorsque ce jeune homme me dit, avec un bon sens fort au-dessus de son âge :

« Pourquoi voulez-vous que je quitte ma famille pour je ne sais quel projet de fortune? Y a-t-il un commerce au monde plus avantageux que la culture d'un champ, qui rend quelquefois cinquante et cent pour un? Si nous voulons faire le commerce, ne pouvons-nous pas le faire en portant notre superflu d'ici à la ville, sans que j'aille courir aux Indes? Nos mères me disent que Domingue est vieux et cassé; mais moi je suis jeune, et je me renforce chaque jour. Il n'a qu'à leur arriver pendant mon absence quelque accident, sur-tout à Virginie, qui

est déjà souffrante. Oh non, non! je ne saurois me résoudre à les quitter. »

Sa réponse me jeta dans un grand embarras, car Mme de la Tour ne m'avoit pas caché l'état de Virginie, et le désir qu'elle avoit de gagner quelques années sur l'âge de ces jeunes gens en les éloignant l'un de l'autre. C'étoient des motifs que je n'osois même faire soupçonner à Paul.

Sur ces entrefaites, un vaisseau arrivé de France apporta à Mme de la Tour une lettre de sa tante. La crainte de la mort, sans laquelle les cœurs durs ne seroient jamais sensibles, l'avoit frappée. Elle sortoit d'une grande maladie dégénérée en langueur, et que l'âge rendoit incurable. Elle mandoit à sa nièce de repasser en France, ou, si sa santé ne lui permettoit pas de faire un si long voyage, elle lui enjoignoit d'y envoyer Virginie, à laquelle elle destinoit une bonne éducation, un parti à la cour, et la donation de tous ses biens. Elle attachoit, disoit-elle, le retour de ses bontés à l'exécution de ses ordres.

A peine cette lettre fut lue dans la famille, qu'elle y répandit la consternation.

Domingue et Marie se mirent à pleurer. Paul, immobile d'étonnement, paroissoit prêt à se mettre en colère. Virginie, les yeux fixés sur sa mère, n'osoit proférer un mot.

« Pourriez-vous nous quitter maintenant? dit Marguerite à Mme de la Tour.

— Non, mon amie; non, mes enfans, reprit Mme de la Tour: je ne vous quitterai point. J'ai vécu avec vous, et c'est avec vous que je veux mourir. Je n'ai connu le bonheur que dans votre amitié. Si ma santé est dérangée, d'anciens chagrins en sont cause. J'ai été blessée au cœur par la dureté de mes parens et par la perte de mon cher époux. Mais depuis j'ai goûté plus de consolation et de félicité avec vous, sous ces pauvres cabanes, que jamais les richesses de ma famille ne m'en ont fait même espérer dans ma patrie. »

A ce discours, des larmes de joie coulèrent de tous les yeux. Paul, serrant Mme de la Tour dans ses bras, lui dit :

« Je ne vous quitterai pas non plus; je n'irai point aux Indes. Nous travaillerons tous pour vous, chère maman; rien ne vous manquera jamais avec nous. » Mais,

de toute la société, la personne qui témoigna le moins de joie, et qui y fut la plus sensible, fut Virginie. Elle fut le reste du jour d'une gaieté douce, et le retour de sa tranquillité mit le comble à la satisfaction générale.

Le lendemain, au lever du soleil, comme ils venoient de faire tous ensemble, suivant leur coutume, la prière du matin qui précédoit le déjeûné, Domingue les avertit qu'un monsieur à cheval, suivi de deux esclaves, s'avançoit vers l'habitation. C'étoit M. de la Bourdonnais. Il entra dans la case, où toute la famille étoit à table. Virginie venoit de servir, suivant l'usage du pays, du café et du riz cuit à l'eau. Elle y avoit joint des patates chaudes et des bananes fraîches. Il y avoit pour toute vaisselle des moitiés de calebasses, et pour linge des feuilles de bananier. Le gouverneur témoigna d'abord quelque étonnement de la pauvreté de cette demeure. Ensuite, s'adressant à Mme de la Tour, il lui dit que les affaires générales l'empêchoient quelquefois de songer aux particulières, mais qu'elle avoit bien des droits sur lui.

« Vous avez, ajouta-t-il, Madame, une tante de qualité et fort riche à Paris, qui vous réserve sa fortune et vous attend auprès d'elle. »

Mme de la Tour répondit au gouverneur que sa santé altérée ne lui permettoit pas d'entreprendre un si long voyage.

« Au moins, reprit M. de la Bourdonnais, pour mademoiselle votre fille, si jeune et si aimable, vous ne sauriez, sans injustice, la priver d'une si grande succession. Je ne vous cache pas que votre tante a employé l'autorité pour la faire venir auprès d'elle. Les bureaux m'ont écrit à ce sujet d'user, s'il le falloit, de mon pouvoir; mais, ne l'exerçant que pour rendre heureux les habitans de cette colonie, j'attends de votre volonté seule un sacrifice de quelques années, d'où dépend l'établissement de votre fille et le bien-être de toute votre vie. Pourquoi vient-on aux îles? n'est-ce pas pour y faire fortune? N'est-il pas bien plus agréable de l'aller retrouver dans sa patrie? »

En disant ces mots, il posa sur la table un gros sac de piastres que portoit un de ses noirs.

« Voilà, ajouta-t-il, ce qui est destiné aux préparatifs de voyage de mademoiselle votre fille, de la part de votre tante. »

Ensuite il finit par reprocher avec bonté à Mme de la Tour de ne s'être pas adressée à lui dans ses besoins, en la louant cependant de son noble courage. Paul aussitôt prit la parole, et dit au gouverneur :

« Monsieur, ma mère s'est adressée à vous, et vous l'avez mal reçue.

— Avez-vous un autre enfant, Madame? dit M. de la Bourdonnais à Mme de la Tour.

— Non, Monsieur, reprit-elle; celui-ci est le fils de mon amie; mais lui et Virginie nous sont communs et également chers.

— Jeune homme, dit le gouverneur à Paul, quand vous aurez acquis l'expérience du monde, vous connoîtrez le malheur des gens en place; vous saurez combien il est facile de les prévenir, combien aisément ils donnent au vice intrigant ce qui appartient au mérite qui se cache. »

M. de la Bourdonnais, invité par Mme de la Tour, s'assit à table auprès d'elle. Il déjeûna, à la manière des créoles, avec du

café mêlé avec du riz cuit à l'eau. Il fut charmé de l'ordre et de la propreté de la petite case, de l'union de ces deux familles charmantes, et du zèle même de leurs vieux domestiques.

« Il n'y a, dit-il, ici, que des meubles de bois; mais on y trouve des visages sereins et des cœurs d'or. »

Paul, charmé de la popularité du gouverneur, lui dit :

« Je désire être votre ami, car vous êtes un honnête homme. »

M. de la Bourdonnais reçut avec plaisir cette marque de cordialité insulaire. Il embrassa Paul en lui serrant la main, et l'assura qu'il pouvoit compter sur son amitié.

Après déjeûné, il prit Mme de la Tour en particulier, et lui dit qu'il se présentoit une occasion prochaine d'envoyer sa fille en France sur un vaisseau prêt à partir; qu'il la recommanderoit à une dame de ses parentes qui y étoit passagère; qu'il falloit bien se garder d'abandonner une fortune immense pour une satisfaction de quelques années.

« Votre tante, ajouta-t-il en s'en allant,

Universitas BIBLIOTHECA

ne peut pas traîner plus de deux ans. Ses amis me l'ont mandé. Songez-y bien. La fortune ne vient pas tous les jours. Consultez-vous. Tous les gens de bon sens seront de mon avis. »

Elle lui répondit que, ne désirant désormais d'autre bonheur dans le monde que celui de sa fille, elle laisseroit son départ pour la France entièrement à sa disposition.

Mme de la Tour n'étoit pas fâchée de trouver une occasion de séparer pour quelque temps Virginie et Paul, en procurant un jour leur bonheur mutuel. Elle prit donc sa fille à part et lui dit :

« Mon enfant, nos domestiques sont vieux ; Paul est bien jeune, Marguerite vient sur l'âge ; je suis déjà infirme : si j'allois mourir, que deviendriez-vous, sans fortune, au milieu de ces déserts ? Vous resteriez donc seule, n'ayant personne qui puisse vous être d'un grand secours, et obligée, pour vivre, de travailler sans cesse à la terre comme une mercenaire. Cette idée me pénètre de douleur. »

Virginie lui répondit :

« Dieu nous a condamnés au travail. Vous m'avez appris à travailler, et à le bénir chaque jour. Jusqu'à présent il ne nous a point abandonnés, il ne nous abandonnera point encore. Sa providence veille particulièrement sur les malheureux. Vous me l'avez dit tant de fois, ma mère! Je ne saurois me résoudre à vous quitter. »

Mme de la Tour, émue, reprit :

« Je n'ai d'autre projet que de te rendre heureuse, et de te marier un jour avec Paul, qui n'est point ton frère. Songe maintenant que sa fortune dépend de toi. »

Une jeune fille qui aime croit que tout le monde l'ignore. Elle met sur ses yeux le voile qu'elle a sur son cœur; mais, quand il est soulevé par une main amie, alors les peines secrètes de son amour s'échappent comme par une barrière ouverte, et les doux épanchemens de la confiance succèdent aux réserves et aux mystères dont elle s'environnoit... Virginie, sensible aux nouveaux témoignages de bonté de sa mère, lui raconta quels avoient été ses combats, qui n'avoient eu d'autres témoins que Dieu seul; qu'elle voyoit le secours de sa provi-

dence dans celui d'une mère tendre qui approuvoit son inclination, et qui la dirigeroit par ses conseils; que maintenant, appuyée de son support, tout l'engageoit à rester auprès d'elle, sans inquiétude pour le présent, et sans crainte pour l'avenir.

Mme de la Tour, voyant que sa confidence avoit produit un effet contraire à celui qu'elle en attendoit, lui dit:

« Mon enfant, je ne veux point te contraindre; délibère à ton aise, mais cache ton amour à Paul. Quand le cœur d'une fille est pris, son amant n'a plus rien à lui demander. »

Vers le soir, comme elle étoit seule avec Virginie, il entra chez elle un grand homme vêtu d'une soutane bleue. C'étoit un ecclésiastique missionnaire de l'île, et confesseur de Mme de la Tour et de Virginie. Il étoit envoyé par le gouverneur.

« Mes enfans, dit-il en entrant, Dieu soit loué! Vous voilà riches. Vous pourrez écouter votre bon cœur, faire du bien aux pauvres. Je sais ce que vous a dit M. de la Bourdonnais, et ce que vous lui avez répondu. Bonne maman, votre santé vous

oblige de rester ici ; mais vous, jeune demoiselle, vous n'avez point d'excuse. Il faut obéir à la Providence, à nos vieux parens, même injustes. C'est un sacrifice, mais c'est l'ordre de Dieu. Il s'est dévoué pour nous ; il faut, à son exemple, se dévouer pour le bien de sa famille. Votre voyage en France aura une fin heureuse. Ne voulez-vous pas bien y aller, ma chère demoiselle ? »

Virginie, les yeux baissés, lui répondit en tremblant :

« Si c'est l'ordre de Dieu, je ne m'oppose à rien. Que la volonté de Dieu soit faite, » dit-elle en pleurant.

Le missionnaire sortit, et fut rendre compte au gouverneur du succès de sa commission. Cependant Mme de la Tour m'envoya prier par Domingue de passer chez elle, pour me consulter sur le départ de Virginie. Je ne fus point du tout d'avis qu'on la laissât partir. Je tiens pour principes certains du bonheur qu'il faut préférer les avantages de la nature à tous ceux de la fortune, et que nous ne devons point aller chercher hors de nous ce que nous

pouvons trouver chez nous. J'étends ces maximes à tout, sans exception. Mais que pouvoient mes conseils de modération contre les illusions d'une grande fortune, et mes raisons naturelles contre les préjugés du monde et une autorité sacrée pour Mme de la Tour? Cette dame ne me consulta donc que par bienséance, et elle ne délibéra plus depuis la décision de son confesseur. Marguerite même, qui, malgré les avantages qu'elle espéroit pour son fils de la fortune de Virginie, s'étoit opposée fortement à son départ, ne fit plus d'objections. Pour Paul, qui ignoroit le parti auquel on se détermineroit, étonné des conversations secrètes de Mme de la Tour et de sa fille, il s'abandonnoit à une tristesse sombre.

« On trame quelque chose contre moi, dit-il, puisqu'on se cache de moi. »

Cependant, le bruit s'étant répandu dans l'île que la fortune avoit visité ces rochers, on y vit grimper des marchands de toute espèce. Ils déployèrent au milieu de ces pauvres cabanes les plus riches étoffes de l'Inde : de superbes basins de Goudelour,

des mouchoirs de Paliacate et de Mazulipatan, des mousselines de Daca, unies, rayées, brodées, transparentes comme le jour, des baftas de Surate d'un si beau blanc, des chittes de toutes couleurs et des plus rares, à fond sablé et à rameaux verts. Ils déroulèrent de magnifiques étoffes de soie de la Chine, des lampas découpés à jour, des damas d'un blanc satiné, d'autres d'un vert de prairie, d'autres d'un rouge à éblouir; des taffetas roses, des satins à pleine main, des pékins moëlleux comme le drap, des nankins blancs et jaunes, et jusqu'à des pagnes de Madagascar.

Mme de la Tour voulut que sa fille achetât tout ce qui lui feroit plaisir; elle veilla seulement sur les prix et les qualités des marchandises, de peur que les marchands ne la trompassent. Virginie choisit tout ce qu'elle crut être agréable à sa mère, à Marguerite et à son fils. « Ceci, disoit-elle, étoit bon pour des meubles, cela pour l'usage de Marie et de Domingue. » Enfin le sac de piastres étoit employé, qu'elle n'avoit pas encore songé à ses besoins. Il fallut lui faire son partage sur les pré-

sens qu'elle avoit distribués à la société.

Paul, pénétré de douleur à la vue de ces dons de la fortune, qui lui présageoient le départ de Virginie, s'en vint quelques jours après chez moi. Il me dit d'un air accablé :

« Ma sœur s'en va ; elle fait déjà les apprêts de son voyage. Passez chez nous, je vous prie. Employez votre crédit sur l'esprit de sa mère et de la mienne pour la retenir. »

Je me rendis aux instances de Paul, quoique bien persuadé que mes représentations seroient sans effet.

Si Virginie m'avoit paru charmante en toile bleue du Bengale, avec un mouchoir rouge autour de sa tête, ce fut encore toute autre chose quand je la vis parée à la manière des dames de ce pays. Elle étoit vêtue de mousseline blanche doublée de taffetas rose. Sa taille légère et élevée se dessinoit parfaitement sous son corset, et ses cheveux blonds, tressés à double tresse, accompagnoient admirablement sa tête virginale. Ses beaux yeux bleus étoient remplis de mélancolie ; et son cœur, agité par

une passion combattue, donnoit à son teint une couleur animée et à sa voix des sons pleins d'émotion. Le contraste même de sa parure élégante, qu'elle sembloit porter malgré elle, rendoit sa langueur encore plus touchante. Personne ne pouvoit la voir ni l'entendre sans se sentir ému. La tristesse de Paul en augmenta. Marguerite, affligée de la situation de son fils, lui dit en particulier :

« Pourquoi, mon fils, te nourrir de fausses espérances, qui rendent les privations encore plus amères? Il est temps que je te découvre le secret de ta vie et de la mienne. Mlle de la Tour appartient, par sa mère, à une parente riche et de grande condition; pour toi, tu n'es que le fils d'une pauvre paysanne, et, qui pis est, tu es bâtard. »

Ce mot de bâtard étonna beaucoup Paul; il ne l'avoit jamais ouï prononcer; il en demanda la signification à sa mère, qui lui répondit :

« Tu n'as point eu de père légitime. Lorsque j'étois fille, l'amour me fit commettre une foiblesse dont tu as été le fruit.

Ma faute t'a privé de ta famille paternelle, et mon repentir, de ta famille maternelle. Infortuné, tu n'as d'autres parens que moi seule dans le monde ! »

Et elle se mit à répandre des larmes. Paul, la serrant dans ses bras, lui dit :

« Oh ma mère ! puisque je n'ai d'autres parens que vous dans le monde, je vous en aimerai davantage. Mais quel secret venez-vous de me révéler ! Je vois maintenant la raison qui éloigne de moi Mlle de la Tour depuis deux mois, et qui la décide aujourd'hui à partir. Ah ! sans doute elle me méprise ! »

Cependant, l'heure de souper étant venue, on se mit à table, où chacun des convives, agité de passions différentes, mangea peu et ne parla point. Virginie en sortit la première, et fut s'asseoir au lieu où nous sommes. Paul la suivit bientôt après, et vint se mettre auprès d'elle. L'un et l'autre gardèrent quelque temps un profond silence. Il faisoit une de ces nuits délicieuses, si communes entre les tropiques, et dont le plus habile pinceau ne rendroit pas la beauté. La lune paroissoit au milieu du

firmament, entourée d'un rideau de nuages que ses rayons dissipoient par degrés. Sa lumière se répandoit insensiblement sur les montagnes de l'île et sur leurs pitons, qui brilloient d'un vert argenté. Les vents retenoient leurs haleines. On entendoit dans les bois, au fond des vallées, au haut des rochers, de petits cris, de doux murmures d'oiseaux, qui se caressoient dans leurs nids, réjouis par la clarté de la nuit et la tranquillité de l'air. Tous, jusqu'aux insectes, bruissoient sous l'herbe; les étoiles étinceloient au ciel et se réfléchissoient au sein de la mer, qui répétoit leurs images tremblantes. Virginie parcouroit avec des regards distraits son vaste et sombre horizon, distingué du rivage de l'île par les feux rouges des pêcheurs. Elle apperçut à l'entrée du port une lumière et une ombre : c'étoit le fanal et le corps du vaisseau où elle devoit s'embarquer pour l'Europe, et qui, prêt à mettre à la voile, attendoit à l'ancre la fin du calme. A cette vue elle se troubla, et détourna la tête, pour que Paul ne la vît pas pleurer.

Mme de la Tour, Marguerite et moi, nous

étions assis à quelques pas de là, sous des bananiers; et, dans le silence de la nuit, nous entendîmes distinctement leur conversation, que je n'ai pas oubliée.

Paul lui dit :

« Mademoiselle, vous partez, dit-on, dans trois jours. Vous ne craignez pas de vous exposer aux dangers de la mer... de la mer dont vous êtes si effrayée !

— Il faut, répondit Virginie, que j'obéisse à mes parens, à mon devoir.

— Vous nous quittez, reprit Paul, pour une parente éloignée, que vous n'avez jamais vue !

— Hélas ! dit Virginie, je voulois rester ici toute ma vie ; ma mère ne l'a pas voulu. Mon confesseur m'a dit que la volonté de Dieu étoit que je partisse; que la vie étoit une épreuve.... Oh ! c'est une épreuve bien dure !

— Quoi ! repartit Paul, tant de raisons vous ont décidée, et aucune ne vous a retenue ! Ah ! il en est encore que vous ne me dites pas. La richesse a de grands attraits. Vous trouverez bientôt, dans un nouveau monde, à qui donner le nom de frère que

vous ne me donnez plus. Vous le choisirez, ce frère, parmi des gens dignes de vous par une naissance et une fortune que je ne peux vous offrir. Mais, pour être plus heureuse, où voulez-vous aller? Dans quelle terre aborderez-vous qui vous soit plus chère que celle où vous êtes née? Où formerez-vous une société plus aimable que celle qui vous aime? Comment vivrez-vous sans les caresses de votre mère, auxquelles vous êtes si accoutumée? Que deviendra-t-elle elle-même, déjà sur l'âge, lorsqu'elle ne vous verra plus à ses côtés, à la table, dans la maison, à la promenade, où elle s'appuyoit sur vous! Que deviendra la mienne, qui vous chérit autant qu'elle? Que leur dirai-je à l'une et à l'autre quand je les verrai pleurer de votre absence? Cruelle! je ne vous parle point de moi; mais que deviendrai-je moi-même quand le matin je ne vous verrai plus avec nous, et que la nuit viendra sans nous réunir; quand j'appercevrai ces deux palmiers plantés à notre naissance, et si long-temps témoins de notre amitié mutuelle? Ah! puisqu'un nouveau sort te touche, que tu

cherches d'autre pays que ton pays natal, d'autres biens que ceux de mes travaux, laisse-moi t'accompagner sur le vaisseau où tu pars. Je te rassurerai dans les tempêtes, qui te donnent tant d'effroi sur la terre. Je reposerai ta tête sur mon sein, je réchaufferai ton cœur contre mon cœur; et en France, où tu vas chercher de la fortune et de la grandeur, je te servirai comme ton esclave. Heureux de ton seul bonheur, dans ces hôtels où je te verrai servie et adorée, je serai encore assez riche et assez noble pour te faire le plus grand des sacrifices en mourant à tes pieds. »

Les sanglots étouffèrent sa voix, et nous entendîmes aussitôt celle de Virginie, qui lui disoit ces mots entrecoupés de soupirs...

« C'est pour toi que je pars..., pour toi que j'ai vu chaque jour courbé par le travail pour nourrir deux familles infirmes. Si je me suis prêtée à l'occasion de devenir riche, c'est pour te rendre mille fois le bien que tu nous as fait. Est-il une fortune digne de ton amitié? Que me dis-tu de ta naissance? Ah! s'il m'étoit encore possible de me donner un frère, en choisirois-je un

autre que toi? O Paul! ô Paul! tu m'es beaucoup plus cher qu'un frère! Combien m'en a-t-il coûté pour te repousser loin de moi! Je voulois que tu m'aidasses à me séparer de moi-même, jusqu'à ce que le Ciel pût bénir notre union. Maintenant, je reste, je pars, je vis, je meurs: fais de moi ce que tu veux. Fille sans vertu! j'ai pu résister à tes caresses, et je ne peux soutenir ta douleur! »

A ces mots, Paul la saisit dans ses bras, et, la tenant étroitement serrée, il s'écria d'une voix terrible :

« Je pars avec elle; rien ne pourra m'en détacher. »

Nous courûmes tous à lui. Mme de la Tour lui dit :

« Mon fils, si vous nous quittez, qu'allons-nous devenir? »

Il répéta en tremblant ces mots :

« Mon fils.... mon fils.... Vous ma mère, lui dit-il, vous qui séparez le frère d'avec la sœur! Tous deux nous avons sucé votre lait; tous deux élevés sur vos genoux, nous avons appris de vous à nous aimer; tous deux, nous nous le sommes dit mille

fois. Et maintenant vous l'éloignez de moi! Vous l'envoyez en Europe, dans ce pays barbare qui vous a refusé un asyle, et chez des parens cruels qui vous ont vous-même abandonnée. Vous me direz : « Vous n'avez plus de droits sur elle, elle « n'est pas votre sœur. » Elle est tout pour moi, ma richesse, ma famille, ma naissance, tout mon bien. Je n'en connois plus d'autre. Nous n'avons eu qu'un toit, qu'un berceau; nous n'aurons qu'un tombeau. Si elle part, il faut que je la suive. Le gouverneur m'en empêchera? M'empêchera-t-il de me jeter à la mer? Je la suivrai à la nage. La mer ne sauroit m'être plus funeste que la terre. Ne pouvant vivre ici près d'elle, au moins je mourrai sous ses yeux, loin de vous. Mère barbare! femme sans pitié! puisse cet océan où vous l'exposez ne jamais vous la rendre! puissent ces flots vous rapporter mon corps, et, le roulant avec le sien parmi les cailloux de ces rivages, vous donner, par la perte de vos deux enfans, un sujet éternel de douleur! »

A ces mots, je le saisis dans mes bras.

car le désespoir lui ôtoit la raison. Ses yeux étinceloient; la sueur couloit à grosses gouttes sur son visage en feu; ses genoux trembloient, et je sentois dans sa poitrine brûlante son cœur battre à coups redoublés.

Virginie, effrayée, lui dit :

« O mon ami! j'atteste les plaisirs de notre premier âge, tes maux, les miens, et tout ce qui doit lier à jamais deux infortunés, si je reste, de ne vivre que pour toi; si je pars, de revenir un jour pour être à toi. Je vous prends à témoins, vous tous qui avez élevé mon enfance, qui disposez de ma vie et qui voyez mes larmes. Je le jure par ce Ciel qui m'entend, par cette mer que je dois traverser, par l'air que je respire, et que je n'ai jamais souillé du mensonge. »

Comme le soleil fond et précipite un rocher de glace du sommet des Apennins, ainsi tomba la colère impétueuse de ce jeune homme à la voix de l'objet aimé. Sa tête altière étoit baissée, et un torrent de pleurs couloit de ses yeux. Sa mère, mêlant ses larmes aux siennes, le tenoit em-

brassé sans pouvoir parler. Mme de la Tour, hors d'elle, me dit :

« Je n'y puis tenir ; mon ame est déchirée. Ce malheureux voyage n'aura pas lieu. Mon voisin, tâchez d'emmener mon fils. Il y a huit jours que personne ici n'a dormi. »

Je dis à Paul :

« Mon ami, votre sœur restera. Demain nous en parlerons au gouverneur : laissez reposer votre famille, et venez passer cette nuit chez moi. Il est tard ; il est minuit. La croix du sud est droite sur l'horizon. »

Il se laissa emmener sans rien dire, et, après une nuit fort agitée, il se leva au point du jour, et s'en retourna à son habitation.

Mais qu'est-il besoin de vous continuer plus longtemps le récit de cette histoire ? Il n'y a jamais qu'un côté agréable à connoître dans la vie humaine. Semblable au globe sur lequel nous tournons, notre révolution rapide n'est que d'un jour, et une partie de ce jour ne peut recevoir la lumière que l'autre ne soit livrée aux ténèbres.

— Mon père, lui dis-je, je vous en con-

jure, achevez de me raconter ce que vous avez commencé d'une manière si touchante. Les images du bonheur nous plaisent, mais celles du malheur nous instruisent. Que devint, je vous prie, l'infortuné Paul ?

Paul et le vieillard

Le premier objet que vit Paul en retournant à l'habitation fut la négresse Marie, qui, montée sur un rocher, regardoit vers la pleine mer. Il lui cria du plus loin qu'il l'apperçut : « Où est Virginie ? » Marie tourna la tête vers son jeune maître et se mit à pleurer. Paul, hors de lui, revint sur ses pas et courut au port. Il y apprit que Virginie s'étoit embarquée au point du jour, que son vaisseau avoit mis à la voile aussitôt, et qu'on ne le voyoit plus. Il revint à l'habitation, qu'il traversa sans parler à personne.

Quoique cette enceinte de rochers pa-

roisse derrière nous presque perpendiculaire, ces plateaux verts qui en divisent la hauteur sont autant d'étages par lesquels on parvient, au moyen de quelques sentiers difficiles, jusqu'au pied de ce cône de rochers, incliné et inaccessible, qu'on appelle le Pouce. A la base de ce rocher est une esplanade couverte de grands arbres, mais si élevée et si escarpée qu'elle est comme une grande forêt dans l'air, environnée de précipices effroyables. Les nuages que le sommet du Pouce attire sans cesse autour de lui y entretiennent plusieurs ruisseaux, qui tombent à une si grande profondeur au fond de la vallée située au revers de cette montagne que de cette hauteur on n'entend point le bruit de leur chute. De ce lieu on voit une grande partie de l'île avec ses mornes surmontés de leurs pitons, entre autres Piterboth et les Trois-Mamelles avec leurs vallons remplis de forêts; puis la pleine mer, et l'île Bourbon, qui est à quarante lieues de là vers l'occident. Ce fut de cette élévationque Paul apperçut le vaisseau qui emmenoit Virginie. Il le vit à plus de dix lieues au large, comme un point noir au

milieu de l'Océan. Il resta une partie du jour tout occupé à le considérer : il étoit déjà disparu, qu'il croyoit le voir encore ; et quand il fut perdu dans la vapeur de l'horizon, il s'assit dans ce lieu sauvage, toujours battu des vents qui y agitent sans cesse les sommets des palmistes et des tatamaques. Leur murmure sourd et mugissant ressemble au bruit lointain des orgues et inspire une profonde mélancolie. Ce fut là que je trouvai Paul, la tête appuyée contre le rocher et les yeux fixés vers la terre. Je marchois après lui depuis le lever du soleil : j'eus beaucoup de peine à le déterminer à descendre et à revoir sa famille. Je le remenai cependant à son habitation, et son premier mouvement, en revoyant Mme de la Tour, fut de se plaindre amèrement qu'elle l'avoit trompé. Mme de la Tour nous dit que, le vent s'étant levé vers les trois heures du matin, le vaisseau étant au moment d'appareiller, le gouverneur, suivi d'une partie de son état-major et du missionnaire, étoit venu chercher Virginie en palanquin, et que, malgré ses propres raisons, ses larmes et celles de Marguerite, tout le monde

criant que c'étoit pour leur bien à tous, ils avoient emmené sa fille à demi mourante.

« Au moins, répondit Paul, si je lui avois fait mes adieux, je serois tranquille à présent. Je lui aurois dit : « Virginie, si pen-
« dant le temps que nous avons vécu en-
« semble il m'est échappé quelque parole
« qui vous ait offensée, avant de me quitter
« pour jamais, dites-moi que vous me la
« pardonnez. » Je lui aurois dit : « Puisque
« je ne suis plus destiné à vous revoir,
« adieu, ma chère Virginie! adieu! Vivez
« loin de moi contente et heureuse! »

Et comme il vit que sa mère et Mme de la Tour pleuroient :

« Cherchez maintenant, leur dit-il, quelque autre que moi qui essuie vos larmes! »

Puis il s'éloigna d'elles en gémissant, et se mit à errer çà et là dans l'habitation. Il en parcouroit tous les endroits qui avoient été les plus chers à Virginie. Il disoit à ses chèvres et à leurs petits chevreaux, qui le suivoient en bêlant :

« Que me demandez-vous? vous ne reverrez plus avec moi celle qui vous donnoit à manger dans sa main. »

Il fut au Repos de Virginie, et, à la vue des oiseaux qui voltigeoient autour, il s'écria :

« Pauvres oiseaux ! vous n'irez plus au-devant de celle qui étoit votre bonne nourrice. »

En voyant Fidèle qui flairoit çà et là et marchoit devant lui en quêtant, il soupira et lui dit :

« Oh ! tu ne la retrouveras plus jamais. »

Enfin, il fut s'asseoir sur le rocher où il lui avoit parlé la veille; et, à l'aspect de la mer où il avoit vu disparoître le vaisseau qui l'avoit emmenée, il pleura abondamment.

Cependant nous le suivions pas à pas, craignant quelque suite funeste de l'agitation de son esprit. Sa mère et Mme de la Tour le prioient par les termes les plus tendres de ne pas augmenter leur douleur par son désespoir. Enfin celle-ci parvint à le calmer en lui prodiguant les noms les plus propres à réveiller ses espérances. Elle l'appeloit son fils, son cher fils, son gendre, celui à qui elle destinoit sa fille. Elle l'engagea à rentrer dans la maison et à y prendre quelque peu de nourriture. Il se mit à table avec nous, auprès de la place

où se mettoit la compagne de son enfance; et, comme si elle l'eût encore occupée, il lui adressoit la parole et lui présentoit les mets qu'il savoit lui être les plus agréables; mais, dès qu'il s'appercevoit de son erreur, il se mettoit à pleurer. Les jours suivans, il recueillit tout ce qui avoit été à son usage particulier, les derniers bouquets qu'elle avoit portés, une tasse de coco où elle avoit coutume de boire; et, comme si ces restes de son amie eussent été les choses du monde les plus précieuses, il les baisoit et les mettoit dans son sein. L'ambre ne répand pas un parfum aussi doux que les objets touchés par l'objet que l'on aime. Enfin, voyant que ses regrets augmentoient ceux de sa mère et de Mme de la Tour, et que les besoins de la famille demandoient un travail continuel, il se mit, avec l'aide de Domingue, à réparer le jardin.

Bientôt ce jeune homme, indifférent comme un créole pour tout ce qui se passe dans le monde, me pria de lui apprendre à lire et à écrire, afin qu'il pût entretenir une correspondance avec Vir-

ginie. Il voulut ensuite s'instruire dans la géographie, pour se faire une idée du pays où elle débarqueroit, et dans l'histoire, pour connoître les mœurs de la société où elle alloit vivre. Ainsi il s'étoit perfectionné dans l'agriculture et dans l'art de disposer avec agrément le terrain le plus irrégulier, par le sentiment de l'amour. Sans doute c'est aux jouissances que se propose cette passion ardente et inquiète que les hommes doivent la plupart des sciences et des arts, et c'est de ses privations qu'est née la philosophie, qui apprend à se consoler de tout. Ainsi la nature, ayant fait l'amour le lien de tous les êtres, l'a rendu le premier mobile de nos sociétés et l'instigateur de nos lumières et de nos plaisirs.

Paul ne trouva pas beaucoup de goût dans l'étude de la géographie, qui, au lieu de nous décrire la nature de chaque pays, ne nous en présente que les divisions politiques. L'histoire, et sur-tout l'histoire moderne, ne l'intéressa guère davantage. Il n'y voyait que des malheurs généraux et périodiques, dont il n'appercevoit pas les

causes; des guerres sans sujet et sans objet, des intrigues obscures, des nations sans caractère et des princes sans humanité. Il préféroit à cette lecture celle des romans, qui, s'occupant davantage des sentimens et des intérêts des hommes, lui offroient quelquefois des situations pareilles à la sienne. Aussi aucun livre ne lui fit autant de plaisir que le Télémaque, par ses tableaux de la vie champêtre et des passions naturelles au cœur humain. Il en lisoit à sa mère et à Mme de la Tour les endroits qui l'affectoient davantage : alors, ému par de touchants ressouvenirs, sa voix s'étouffoit et les larmes couloient de ses yeux. Il lui sembloit trouver dans Virginie la dignité et la sagesse d'Antiope, avec les malheurs et la tendresse d'Eucharis. D'un autre côté, il fut tout bouleversé par la lecture de nos romans à la mode, pleins de mœurs et de maximes licencieuses; et quand il sut que ces romans renfermoient une peinture véritable des sociétés de l'Europe, il craignit. non sans quelque apparence de raison, que Virginie ne vînt à s'y corrompre et à l'oublier.

En effet, plus d'un an et demi s'étoit écoulé sans que Mme de la Tour eût des nouvelles de sa tante et de sa fille : seulement elle avoit appris, par une voie étrangère, que celle-ci étoit arrivée heureusement en France. Enfin, elle reçut par un vaisseau qui alloit aux Indes un paquet et une lettre écrite de la propre main de Virginie. Malgré la circonspection de son aimable et indulgente fille, elle jugea qu'elle étoit fort malheureuse. Cette lettre peignoit si bien sa situation et son caractère que je l'ai retenue presque mot pour mot.

« Très-chère et bien-aimée maman,

« Je vous ai déjà écrit plusieurs lettres de mon écriture, et, comme je n'en ai pas eu de réponse, j'ai lieu de craindre qu'elles ne vous soient point parvenues. J'espère mieux de celle-ci, par les précautions que j'ai prises pour vous donner de mes nouvelles et pour recevoir des vôtres.

« J'ai versé bien des larmes depuis notre séparation, moi qui n'avois presque jamais pleuré que sur les maux d'autrui ! Ma

grand' tante fut bien surprise à mon arrivée, lorsque, m'ayant questionnée sur mes talens, je lui dis que je ne savois ni lire ni écrire. Elle me demanda qu'est-ce que j'avois donc appris depuis que j'étais au monde; et, quand je lui eus répondu que c'étoit à avoir soin d'un ménage et à faire votre volonté, elle me dit que j'avois reçu l'éducation d'une servante. Elle me mit, dès le lendemain, en pension dans une grande abbaye auprès de Paris, où j'ai des maîtres de toute espèce : ils m'enseignent, entre autres choses, l'histoire, la géographie, la grammaire, la mathématique, et à monter à cheval; mais j'ai de si foibles dispositions pour toutes ces sciences que je ne profiterai pas beaucoup avec ces messieurs. Je sens que je suis une pauvre créature qui ai peu d'esprit, comme ils le font entendre. Cependant, les bontés de ma tante ne se refroidissent point. Elle me donne des robes nouvelles à chaque saison. Elle a mis près de moi deux femmes-de-chambre, qui sont aussi bien parées que de grandes dames. Elle m'a fait prendre le titre de comtesse : mais elle m'a fait quitter mon nom

de La Tour, qui m'étoit aussi cher qu'à vous-même, par tout ce que vous m'avez raconté des peines que mon père avoit souffertes pour vous épouser. Elle a remplacé votre nom de femme par celui de votre famille, qui m'est encore cher cependant, parce qu'il a été votre nom de fille. Me voyant dans une situation aussi brillante, je l'ai suppliée de vous envoyer quelques secours. Comment vous rendre sa réponse ? Mais vous m'avez recommandé de vous dire toujours la vérité. Elle m'a donc répondu que peu ne vous serviroit à rien, et que, dans la vie simple que vous menez, beaucoup vous embarrasseroit. J'ai cherché d'abord à vous donner de mes nouvelles par une main étrangère, au défaut de la mienne. Mais, n'ayant à mon arrivée ici personne en qui je pusse prendre confiance, je me suis appliquée nuit et jour à apprendre à lire et à écrire. Dieu m'a fait la grâce d'en venir à bout en peu de temps. J'ai chargé de l'envoi de mes premières lettres les dames qui sont autour de moi ; j'ai lieu de croire qu'elles les ont remises à ma grand' tante. Cette fois j'ai eu

recours à une pensionnaire de mes amies : c'est sous son adresse ci-jointe que je vous prie de me faire passer vos réponses. Ma grand' tante m'a interdit toute correspondance au-dehors, qui pourroit, selon elle, mettre obstacle aux grandes vues qu'elle a sur moi. Il n'y a qu'elle qui puisse me voir à la grille, ainsi qu'un vieux seigneur de ses amis, qui a, dit-elle, beaucoup de goût pour ma personne. Pour dire la vérité, je n'en ai point du tout pour lui, quand même j'en pourrois prendre pour quelqu'un.

« Je vis au milieu de l'éclat de la fortune, et je ne peux disposer d'un sou. On dit que, si j'avois de l'argent, cela tireroit à conséquence. Mes robes même appartiennent à mes femmes-de-chambre, qui se les disputent avant que je les aie quittées. Au sein des richesses, je suis bien plus pauvre que je ne l'étois auprès de vous : car je n'ai rien à donner. Lorsque j'ai vu que les grands talens que l'on m'enseignoit ne me procuroient pas la facilité de faire le plus petit bien, j'ai eu recours à mon aiguille, dont heureusement vous

m'avez appris à faire usage. Je vous envoie donc plusieurs paires de bas de ma façon, pour vous et maman Marguerite, un bonnet pour Domingue, et un de mes mouchoirs rouges pour Marie; je joins à ce paquet des pepins et des noyaux des fruits de mes collations, avec des graines de toutes sortes d'arbres, que j'ai recueillies, à mes heures de récréation, dans le parc de l'abbaye. J'y ai ajouté aussi des semences de violettes, de marguerites, de bassinets, de coquelicots, de bluets, de scabieuses, que j'ai ramassées dans les champs. Il y a dans les prairies de ce pays de plus belles fleurs que dans les nôtres; mais personne ne s'en soucie. Je suis sûre que vous et maman Marguerite serez plus contentes de ce sac de graines que du sac de piastres qui a été la cause de notre séparation et de mes larmes. Ce sera une grande joie pour moi si vous avez un jour la satisfaction de voir des pommiers croître auprès de nos bananiers, et des hêtres mêler leur feuillage à celui de nos cocotiers. Vous vous croirez dans la Normandie, que vous aimez tant.

« Vous m'avez enjoint de vous mander mes joies et mes peines. Je n'ai plus de joie loin de vous ; pour mes peines, je les adoucis en pensant que je suis dans un poste où vous m'avez mise par la volonté de Dieu. Mais le plus grand chagrin que j'y éprouve est que personne ne me parle ici de vous, et que je n'en puis parler à personne. Mes femmes-de-chambre, ou plutôt celles de ma grand tante, car elles sont plus à elle qu'à moi, me disent, lorsque je cherche à amener la conversation sur des objets qui me sont si chers : « Mademoi-« selle, souvenez-vous que vous êtes Fran-« çoise, et que vous devez oublier le pays « des sauvages. » Ah ! je m'oublierois plutôt moi-même que d'oublier le lieu où je suis née et où vous vivez ! C'est ce pays-ci qui est pour moi un pays de sauvages : car j'y vis seule, n'ayant personne à qui je puisse faire part de l'amour que vous portera jusqu'au tombeau,

« Très-chère et bien-aimée maman,

Votre obéissante et tendre fille,

VIRGINIE DE LA TOUR. »

« Je recommande à vos bontés Marie et Domingue, qui ont pris tant de soin de mon enfance; caressez pour moi Fidèle, qui m'a retrouvée dans les bois. »

Paul fut bien étonné de ce que Virginie ne parloit pas du tout de lui, elle qui n'avoit pas oublié, dans ses ressouvenirs, le chien de la maison; mais il ne savoit pas que, quelque longue que soit la lettre d'une femme, elle n'y met jamais sa pensée la plus chère qu'à la fin.

Dans un post-scriptum, Virginie recommandoit particulièrement à Paul deux espèces de graines: celles de violettes et de scabieuses. Elle lui donnoit quelques instructions sur les caractères de ces plantes et sur les lieux les plus propres à les semer. « La violette, lui mandoit-elle, produit une petite fleur d'un violet foncé, qui aime à se cacher sous des buissons; mais son charmant parfum l'y fait bientôt découvrir. » Elle lui enjoignoit de la semer sur le bord de la fontaine, au pied de son cocotier. « La scabieuse, ajoutoit-elle, donne une jolie fleur d'un bleu mourant, et à fond noir

piqueté de blanc. On la croiroit en deuil. On l'appelle aussi, pour cette raison, fleur de veuve. Elle se plaît dans les lieux âpres et battus des vents. » Elle le prioit de la semer sur le rocher où elle lui avoit parlé la nuit, la dernière fois, et de donner à ce rocher, pour l'amour d'elle, le nom du Rocher des Adieux.

Elle avoit renfermé ces semences dans une petite bourse dont le tissu étoit fort simple, mais qui parut sans prix à Paul lorsqu'il y aperçut un P et un V entrelacés, et formés de cheveux qu'il reconnut, à leur beauté, pour être ceux de Virginie.

La lettre de cette sensible et vertueuse demoiselle fit verser des larmes à toute la famille. Sa mère lui répondit, au nom de la société, de rester ou de revenir à son gré, l'assurant qu'ils avoient tous perdu la meilleure partie de leur bonheur depuis son départ, et que, pour elle en particulier, elle en étoit inconsolable.

Paul lui écrivit une lettre fort longue, où il l'assuroit qu'il alloit rendre le jardin digne d'elle, et y mêler les plantes de l'Eu-

rope à celles de l'Afrique, ainsi qu'elle avoit entrelacé leurs noms dans son ouvrage. Il lui envoyoit des fruits des cocotiers de sa fontaine, parvenus à une maturité parfaite. Il n'y joignoit, ajoutoit-il, aucune autre semence de l'île, afin que le désir d'en revoir les productions la déterminât à y revenir promptement. Il la supplioit de se rendre au plus tôt aux vœux ardens de leur famille, et aux siens particuliers, puisqu'il ne pouvoit désormais goûter aucune joie loin d'elle.

Paul sema avec le plus grand soin les graines européennes, et sur-tout celles de violettes et de scabieuses, dont les fleurs sembloient avoir quelque analogie avec le caractère et la situation de Virginie, qui les lui avoit si particulièrement recommandées ; mais, soit qu'elles eussent été éventées dans le trajet, soit plutôt que le climat de cette partie de l'Afrique ne leur soit pas favorable, il n'en germa qu'un petit nombre, qui ne put venir à sa perfection.

Cependant, l'envie, qui va même au-devant du bonheur des hommes, surtout dans les colonies françoises, répandit dans

l'île des bruits qui donnoient beaucoup d'inquiétude à Paul. Les gens du vaisseau qui avoient apporté la lettre de Virginie assuroient qu'elle étoit sur le point de se marier : ils nommoient le seigneur de la cour qui devoit l'épouser ; quelques-uns même disoient que la chose étoit faite, et qu'ils en avoient été témoins. D'abord, Paul méprisa des nouvelles apportées par un vaisseau de commerce, qui en répand souvent de fausses sur les lieux de son passage. Mais, comme plusieurs habitans de l'île, par une pitié perfide, s'empressoient de le plaindre de cet événement, il commença à y ajouter quelque croyance. D'ailleurs, dans quelques-uns des romans qu'il avoit lus, il voyoit la trahison traitée de plaisanterie ; et, comme il savoit que ces livres renfermoient des peintures assez fidèles des mœurs de l'Europe, il craignit que la fille de Mme de la Tour ne vînt à s'y corrompre et à oublier ses anciens engagemens. Ses lumières le rendoient déjà malheureux. Ce qui acheva d'augmenter ses craintes, c'est que plusieurs vaisseaux d'Europe arrivèrent ici depuis, dans l'espace de

six mois, sans qu'aucun d'eux apportât des nouvelles de Virginie.

Cet infortuné jeune homme, livré à toutes les agitations de son cœur, venoit me voir souvent, pour confirmer ou pour bannir ses inquiétudes par mon expérience du monde.

Je demeure, comme je vous l'ai dit, à une lieue et demie d'ici, sur les bords d'une petite rivière qui coule le long de la Montagne Longue. C'est là que je passe ma vie seul, sans femme, sans enfans et sans esclaves.

Après le rare bonheur de trouver une compagne qui nous soit bien assortie, l'état le moins malheureux de la vie est sans doute de vivre seul. Tout homme qui a eu beaucoup à se plaindre des hommes cherche la solitude. Il est même très-remarquable que tous les peuples malheureux par leurs opinions, leurs mœurs ou leurs gouvernemens, ont produit des classes nombreuses de citoyens entièrement dévoués à la solitude et au célibat. Tels ont été les Égyptiens dans leur décadence, les Grecs du Bas-Empire; et tels sont de

nos jours les Indiens, les Chinois, les Grecs modernes, les Italiens, et la plupart des peuples orientaux et méridionaux de l'Europe. La solitude ramène en partie l'homme au bonheur naturel, en éloignant de lui le malheur social. Au milieu de nos sociétés, divisées par tant de préjugés, l'ame est dans une agitation continuelle; elle roule sans cesse en elle-même mille opinions turbulentes et contradictoires dont les membres d'une société ambitieuse et misérable cherchent à se subjuguer les uns les autres. Mais dans la solitude elle dépose ces illusions étrangères qui la troublent; elle reprend le sentiment simple d'elle-même, de la nature et de son auteur. Ainsi l'eau bourbeuse d'un torrent qui ravage les campagnes, venant à se répandre dans quelque petit bassin écarté de son cours, dépose ses vases au fond de son lit, reprend sa première limpidité, et, redevenue transparente, réfléchit avec ses propres rivages la verdure de la terre et la lumière des cieux. La solitude rétablit aussi bien les harmonies du corps que celles de l'ame. C'est dans la classe des solitaires que se trouvent

les hommes qui poussent le plus loin la carrière de la vie : tels sont les brames de l'Inde. Enfin je la crois si nécessaire au bonheur dans le monde même qu'il me paroît impossible d'y goûter un plaisir durable de quelque sentiment que ce soit, ou de régler sa conduite sur quelque principe stable, si l'on ne se fait une solitude intérieure, d'où notre opinion sorte bien rarement, et où celle d'autrui n'entre jamais. Je ne veux pas dire toutefois que l'homme doive vivre absolument seul : il est lié avec tout le genre humain par ses besoins, il doit donc ses travaux aux hommes, il se doit aussi au reste de la nature. Mais, comme Dieu a donné à chacun de nous des organes parfaitement assortis aux élémens du globe où nous vivons, des pieds pour le sol, des poumons pour l'air, des yeux pour la lumière, sans que nous puissions intervertir l'usage de ces sens, il s'est réservé pour lui seul, qui est l'auteur de la vie, le cœur, qui en est le principal organe.

Je passe donc mes jours loin des hommes. que j'ai voulu servir, et qui m'ont

persécuté. Après avoir parcouru une grande partie de l'Europe et quelques cantons de l'Amérique et de l'Afrique, je me suis fixé dans cette île peu habitée, séduit par sa douce température et par ses solitudes. Une cabane que j'ai bâtie dans la forêt au pied d'un arbre, un petit champ défriché de mes mains, une rivière qui coule devant ma porte, suffisent à mes besoins et à mes plaisirs. Je joins à ces jouissances celle de quelques bons livres, qui m'apprennent à devenir meilleur. Ils font encore servir à mon bonheur le monde même que j'ai quitté : ils me présentent des tableaux des passions qui en rendent les habitans si misérables, et, par la comparaison que je fais de leur sort au mien, ils me font jouir d'un bonheur négatif. Comme un homme sauvé du naufrage sur un rocher, je contemple de ma solitude les orages qui frémissent dans le reste du monde; mon repos même redouble par le bruit lointain de la tempête. Depuis que les hommes ne sont plus sur mon chemin, et que je ne suis plus sur le leur, je ne les hais plus, je les plains. Si je rencontre quelque infortuné, je tâche de ve-

nir à son secours par mes conseils, comme un passant, sur le bord d'un torrent, tend la main à un malheureux qui s'y noie. Mais je n'ai guère trouvé que l'innocence attentive à ma voix. La nature appelle en vain à elle le reste des hommes ; chacun d'eux se fait d'elle une image qu'il revêt de ses propres passions. Il poursuit toute sa vie ce vain fantôme qui l'égare, et il se plaint ensuite au Ciel de l'erreur qu'il s'est formée lui-même. Parmi un grand nombre d'infortunés que j'ai quelquefois essayé de ramener à la nature, je n'en ai pas trouvé un seul qui ne fût enivré de ses propres misères. Ils m'écoutoient d'abord avec attention, dans l'espérance que je les aiderois à acquérir de la gloire ou de la fortune ; mais, voyant que je ne voulois leur apprendre qu'à s'en passer, ils me trouvoient moi-même misérable de ne pas courir après leur malheureux bonheur : ils blâmoient ma vie solitaire ; ils prétendoient qu'eux seuls étoient utiles aux hommes, et ils s'efforçoient de m'entraîner dans leur tourbillon. Mais, si je me communique à tout le monde, je ne me livre à

personne. Souvent il me suffit de moi pour me servir de leçon à moi-même. Je repasse dans le calme présent les agitations passées de ma propre vie, auxquelles j'ai donné tant de prix ; les protections, la fortune, la réputation, les voluptés, et les opinions qui se combattent par toute la terre. Je compare tant d'hommes que j'ai vus se disputer avec fureur ces chimères, et qui ne sont plus, aux flots de ma rivière, qui se brisent en écumant contre les rochers de son lit, et disparoissent pour ne revenir jamais. Pour moi je me laisse entraîner en paix au fleuve du temps, vers l'océan de l'avenir, qui n'a plus de rivages ; et, par le spectacle des harmonies actuelles de la nature, je m'élève vers son auteur, et j'espère dans un autre monde de plus heureux destins.

Quoiqu'on n'apperçoive pas de mon hermitage, situé au milieu d'une forêt, cette multitude d'objets que nous présente l'élévation du lieu où nous sommes, il s'y trouve des dispositions intéressantes, surtout pour un homme qui, comme moi, aime mieux rentrer en lui-même que

s'étendre au dehors. La rivière qui coule devant ma porte passe en ligne droite à travers les bois, en sorte qu'elle me présente un long canal ombragé d'arbres de toute sorte de feuillages : il y a des tatamaques, des bois d'ébène, et de ceux qu'on appelle ici bois de pomme, bois d'olives et bois de cannelle; des bosquets de palmistes élèvent çà et là leurs colonnes nues, et longues de plus de cent pieds, surmontées à leur sommet d'un bouquet de palmes, et paroissent au-dessus des autres arbres comme une forêt plantée sur une autre forêt. Il s'y joint des lianes de divers feuillages, qui, s'enlaçant d'un arbre à l'autre, forment ici des arcades de fleurs, là de longues courtines de verdure. Des odeurs aromatiques sortent de la plupart de ces arbres, et leurs parfums ont tant d'influence sur les vêtemens mêmes qu'on sent ici un homme qui a traversé une forêt, quelques heures après qu'il en est sorti. Dans la saison où ils donnent leurs fleurs, vous les diriez à demi couverts de neige. A la fin de l'été plusieurs espèces d'oiseaux étrangers viennent, par un instinct incom-

préhensible, de régions inconnues, au-delà des vastes mers, récolter les graines des végétaux de cette île, et opposent l'éclat de leurs couleurs à la verdure des arbres rembrunie par le soleil. Telles sont, entre autres, diverses espèces de perruches, et les pigeons bleus, appelés ici pigeons hollandois. Les singes, habitans domiciliés de ces forêts, se jouent dans leurs sombres rameaux, dont ils se détachent par leur poil gris et verdâtre et leur face toute noire; quelques-uns s'y suspendent par la queue, et se balancent en l'air; d'autres sautent de branche en branche, portant leurs petits dans leurs bras. Jamais le fusil meurtrier n'y a effrayé ces paisibles enfans de la nature. On n'y entend que des cris de joie, des gazouillemens et des ramages inconnus de quelques oiseaux des terres australes, que répètent au loin les échos de ces forêts. La rivière qui coule en bouillonnant sur un lit de roche, à travers les arbres, réfléchit çà et là dans ses eaux limpides leurs masses vénérables de verdure et d'ombre, ainsi que les jeux de leurs heureux habitans. A mille pas de là,

elle se précipite de différents étages de rocher, et forme à sa chute une nappe d'eau unie comme le cristal, qui se brise en tombant en bouillons d'écume. Mille bruits confus sortent de ces eaux tumultueuses, et, dispersés par les vents dans la forêt, tantôt ils fuient au loin, tantôt ils se rapprochent tous à-la-fois, et assourdissent comme les sons des cloches d'une cathédrale. L'air, sans cesse renouvelé par le mouvement des eaux, entretient sur les bords de cette rivière, malgré les ardeurs de l'été, une verdure et une fraîcheur qu'on trouve rarement dans cette île sur le haut même des montagnes.

A quelque distance de là est un rocher assez éloigné de la cascade pour qu'on n'y soit pas étourdi du bruit de ses eaux, et qui en est assez voisin pour y jouir de leur vue, de leur fraîcheur et de leur murmure. Nous allions quelquefois, dans les grandes chaleurs, dîner à l'ombre de ce rocher, Mme de la Tour, Marguerite, Virginie, Paul et moi. Comme Virginie dirigeoit toujours au bien d'autrui ses actions même les plus communes, elle ne mangeoit pas un fruit

à la campagne qu'elle n'en mît en terre les noyaux ou les pepins. « Il en viendra, disoit-elle, des arbres qui donneront leurs fruits à quelque voyageur, ou au moins à un oiseau. » Un jour donc qu'elle avoit mangé une papaye au pied de ce rocher, elle y planta les semences de ce fruit. Bientôt après, il y crût plusieurs papayers, parmi lesquels il y en avoit un femelle, c'est-à-dire qui porte des fruits. Cet arbre n'étoit pas si haut que le genou de Virginie à son départ; mais, comme il croît vîte, deux ans après il avoit vingt pieds de hauteur, et son tronc étoit entouré, dans sa partie supérieure, de plusieurs rangs de fruits mûrs. Paul, s'étant rendu par hasard dans ce lieu, fut rempli de joie en voyant ce grand arbre sorti d'une petite graine qu'il avoit vu planter par son amie; et en même temps il fut saisi d'une tristesse profonde par ce témoignage de sa longue absence. Les objets que nous voyons habituellement ne nous font pas appercevoir de la rapidité de notre vie : ils vieillissent avec nous d'une vieillesse insensible, mais ce sont ceux que nous revoyons tout-à-coup après les avoir

perdus quelques années de vue qui nous avertissent de la vîtesse avec laquelle s'écoule le fleuve de nos jours. Paul fut aussi surpris et aussi troublé à la vue de ce grand papayer chargé de fruits qu'un voyageur l'est, après une longue absence de son pays, de n'y plus retrouver ses contemporains, et d'y voir leurs enfans, qu'il avoit laissés à la mamelle, devenus eux-mêmes pères de famille. Tantôt il vouloit l'abattre, parce qu'il lui rendoit trop sensible la longueur du temps qui s'étoit écoulé depuis le départ de Virginie; tantôt, le considérant comme un monument de sa bienfaisance, il baisoit son tronc, et lui adressoit des paroles pleines d'amour et de regrets. O arbre dont la postérité existe encore dans nos bois, je vous ai vu moi-même avec plus d'intérêt et de vénération que les arcs de triomphe des Romains! Puisse la nature, qui détruit chaque jour les monumens de l'ambition des rois, multiplier dans nos forêts ceux de la bienfaisance d'une jeune et pauvre fille!

C'étoit donc au pied de ce papayer que j'étois sûr de rencontrer Paul quand il venoit dans mon quartier. Un jour, je l'y

trouvai accablé de mélancolie, et j'eus avec lui une conversation que je vais vous rapporter, si je ne vous suis point trop ennuyeux par mes longues digressions, pardonnables à mon âge et à mes dernières amitiés. Je vous la raconterai en forme de dialogue, afin que vous jugiez du bon sens naturel de ce jeune homme; et il vous sera aisé de faire la différence des interlocuteurs par le sens de ses questions et de mes réponses.

Il me dit :

« Je suis bien chagrin. Mlle de la Tour est partie depuis deux ans et deux mois, et depuis huit mois et demi elle ne nous a pas donné de ses nouvelles. Elle est riche, je suis pauvre : elle m'a oublié. J'ai envie de m'embarquer; j'irai en France, j'y servirai le roi; j'y ferai fortune, et la grand' tante de Mlle de la Tour me donnera sa petite-nièce en mariage quand je serai devenu un grand seigneur.

LE VIEILLARD.

Oh mon ami! ne m'avez-vous pas dit que vous n'aviez pas de naissance?

PAUL.

Ma mère me l'a dit, car pour moi je ne sais ce que c'est que la naissance. Je ne me suis jamais aperçu que j'en eusse moins qu'un autre, ni que les autres en eussent plus que moi.

LE VIEILLARD.

Le défaut de naissance vous ferme en France le chemin aux grands emplois. Il y a plus, vous ne pouvez même être admis dans aucun corps distingué.

PAUL.

Vous m'avez dit plusieurs fois qu'une des causes de la grandeur de la France étoit que le moindre sujet pouvoit y parvenir à tout, et vous m'avez cité beaucoup d'hommes célèbres qui, sortis de petits états, avoient fait honneur à leur patrie. Vous vouliez donc tromper mon courage?

LE VIEILLARD.

Mon fils, jamais je ne l'abattrai. Je vous ai dit la vérité sur les temps passés ; mais

les choses sont bien changées à présent : tout est devenu vénal en France ; tout y est aujourd'hui le patrimoine d'un petit nombre de familles, ou le partage des corps. Le roi est un soleil que les grands et les corps environnent comme des nuages ; il est presque impossible qu'un de ses rayons tombe sur vous. Autrefois, dans une administration moins compliquée, on a vu ces phénomènes. Alors les talens et le mérite se sont développés de toutes parts, comme des terres nouvelles, qui, venant à être défrichées, produisent avec tout leur suc. Mais les grands rois qui savent connoître les hommes et les choisir sont rares. Le vulgaire des rois ne se laisse aller qu'aux impulsions des grands et des corps qui les environnent.

PAUL.

Mais je trouverai peut-être un de ces grands qui me protégera.

LE VIEILLARD.

Pour être protégé des grands il faut servir leur ambition ou leurs plaisirs. Vous

n'y réussirez jamais, car vous êtes sans naissance, et vous avez de la probité.

PAUL.

Mais je ferai des actions si courageuses, je serai si fidèle à ma parole, si exact dans mes devoirs, si zélé et si constant dans mon amitié, que je mériterai d'être adopté par quelqu'un d'eux, comme j'ai vu que cela se pratiquoit dans les histoires anciennes que vous m'avez fait lire.

LE VIEILLARD.

Oh mon ami! chez les Grecs et chez les Romains, même dans leur décadence, les grands avoient du respect pour la vertu; mais nous avons eu une foule d'hommes célèbres en tout genre sortis des classes du peuple, et je n'en sache pas un seul qui ait été adopté par une grande maison. La vertu, sans nos rois, seroit condamnée en France à être éternellement plébéienne. Comme je vous l'ai dit, ils la mettent quelquefois en honneur lorsqu'ils l'apperçoivent; mais aujourd'hui les distinctions qui lui étoient

réservées ne s'accordent plus que pour de l'argent.

PAUL.

Au défaut d'un grand, je chercherai à plaire à un corps. J'épouserai entièrement son esprit et ses opinions ; je m'en ferai aimer.

LE VIEILLARD.

Vous ferez donc comme les autres hommes, vous renoncerez à votre conscience pour parvenir à la fortune?

PAUL.

Oh non! je ne chercherai jamais que la vérité.

LE VIEILLARD.

Au lieu de vous faire aimer, vous pourriez bien vous faire haïr. D'ailleurs les corps s'intéressent fort peu à la découverte de la vérité. Toute opinion est indifférente aux ambitieux, pourvu qu'ils gouvernent.

PAUL.

Que je suis infortuné! tout me repousse.

Je suis condamné à passer ma vie dans un travail obscur, loin de Virginie.

Et il soupira profondément.

LE VIEILLARD.

Que Dieu soit votre unique patron, et le genre humain votre corps. Soyez constamment attaché à l'un et à l'autre. Les familles, les corps, les peuples, les rois, ont leurs préjugés et leurs passions; il faut souvent les servir par des vices. Dieu et le genre humain ne nous demandent que des vertus.

Mais pourquoi voulez-vous être distingué du reste des hommes? C'est un sentiment qui n'est pas naturel, puisque, si chacun l'avoit, chacun seroit en état de guerre avec son voisin. Contentez-vous de remplir votre devoir dans l'état où la Providence vous a mis; bénissez votre sort, qui vous permet d'avoir une conscience à vous, et qui ne vous oblige pas, comme les grands, de mettre votre bonheur dans l'opinion des petits, et, comme les petits, de ramper sous les grands pour avoir de quoi vivre. Vous

êtes dans un pays et dans une condition où, pour subsister, vous n'avez besoin ni de tromper, ni de flatter, ni de vous avilir, comme font la plupart de ceux qui cherchent la fortune en Europe; où votre état ne vous interdit aucune vertu; où vous pouvez être impunément bon, vrai, sincère, instruit, patient, tempérant, chaste, indulgent, pieux, sans qu'aucun ridicule vienne flétrir votre sagesse, qui n'est encore qu'en fleur. Le Ciel vous a donné de la liberté, de la santé, une bonne conscience et des amis : les rois, dont vous ambitionnez la faveur, ne sont pas si heureux.

PAUL.

Ah! il me manque Virginie! Sans elle, je n'ai rien; avec elle, j'aurois tout. Elle seule est ma naissance, ma gloire et ma fortune. Mais, puisque enfin sa parente veut lui donner pour mari un homme d'un grand nom, avec l'étude et des livres on devient savant et célèbre; je m'en vais étudier. J'acquerrai de la science; je servirai utilement ma patrie par mes lumières, sans nuire à personne et sans en dépendre; je deviendrai

fameux, et ma gloire n'appartiendra qu'à moi.

LE VIEILLARD.

Mon fils, les talens sont encore plus rares que la naissance et que les richesses; et sans doute ils sont de plus grands biens, puisque rien ne peut les ôter, et que partout ils nous concilient l'estime publique; mais ils coûtent cher. On ne les acquiert que par des privations en tout genre, par une sensibilité exquise qui nous rend malheureux au dedans et au dehors, par les persécutions de nos contemporains. L'homme de robe n'envie point, en France, la gloire du militaire, ni le militaire celle de l'homme de mer; mais tout le monde y traversera votre chemin, parce que tout le monde s'y pique d'avoir de l'esprit. Vous servirez les hommes, dites-vous? Mais celui qui fait produire à un terrain une gerbe de blé de plus leur rend un plus grand service que celui qui leur donne un livre.

PAUL.

Oh! celle qui a planté ce papayer a fait

aux habitans de ces forêts un présent plus utile et plus doux que si elle leur avoit donné une bibliothèque.

Et en même temps il saisit cet arbre dans ses bras et le baisa avec transport.

LE VIEILLARD.

Le meilleur des livres, qui ne prêche que l'égalité, l'amitié, l'humanité et la concorde, l'Évangile, a servi pendant des siècles de prétexte aux fureurs des Européens. Combien de tyrannies publiques et particulières s'exercent encore en son nom sur la terre ! Après cela, qui se flattera d'être utile aux hommes par un livre ? Rappelez-vous quel a été le sort de la plupart des philosophes qui leur ont prêché la sagesse. Homère, qui l'a revêtue de vers si beaux, demandoit l'aumône pendant sa vie. Socrate, qui en donna aux Athéniens de si aimables leçons par ses discours et par ses mœurs, fut empoisonné juridiquement par eux. Son sublime disciple Platon fut livré à l'esclavage par l'ordre du prince même qui le protégeoit ; et avant eux, Pythagore,

qui étendoit l'humanité jusqu'aux animaux, fut brûlé vif par les Crotoniates. Que dis-je? la plupart même de ces noms illustres sont venus à nous défigurés par quelques traits de satire qui les caractérisent, l'ingratitude humaine se plaisant à les reconnoître là; et, si dans la foule la gloire de quelques-uns est venue nette et pure jusqu'à nous, c'est que ceux qui les ont portés ont vécu loin de la société de leurs contemporains, semblables à ces statues qu'on tire entières des champs de la Grèce et de l'Italie, et qui, pour avoir été ensevelies dans le sein de la terre, ont échappé à la fureur des barbares.

Vous voyez donc que, pour acquérir la gloire orageuse des lettres, il faut bien de la vertu, et être prêt à sacrifier sa propre vie. D'ailleurs, croyez-vous que cette gloire intéresse en France les gens riches? Ils se soucient bien des gens de lettres, auxquels la science ne rapporte ni dignité dans la patrie, ni gouvernement, ni entrée à la cour. On persécute peu dans ce siècle indifférent à tout, hors à la fortune et aux voluptés; mais les lumières et la vertu n'y

mènent à rien de distingué, parce que tout est dans l'État le prix de l'argent. Autrefois, elles trouvoient des récompenses assurées dans les différentes places de l'Église, de la magistrature et de l'administration; aujourd'hui, elles ne servent qu'à faire des livres. Mais ce fruit, peu prisé des gens du monde, est toujours digne de son origine céleste. C'est à ces mêmes livres qu'il est réservé particulièrement de donner de l'éclat à la vertu obscure, de consoler les malheureux, d'éclairer les nations, et de dire la vérité même aux rois. C'est, sans contredit, la fonction la plus auguste dont le Ciel puisse honorer un mortel sur la terre. Quel est l'homme qui ne se console de l'injustice ou du mépris de ceux qui disposent de la fortune lorsqu'il pense que son ouvrage ira, de siècle en siècle et de nations en nations, servir de barrière à l'erreur et aux tyrans, et que, du sein de l'obscurité où il a vécu, il jaillira une gloire qui effacera celle de la plupart des rois, dont les monumens périssent dans l'oubli, malgré les flatteurs qui les élèvent et qui les vantent?

PAUL.

Ah! je ne voudrois cette gloire que pour la répandre sur Virginie et la rendre chère à l'univers. Mais vous qui avez tant de connoissances, dites-moi si nous nous marierons. Je voudrois être savant, au moins pour connoître l'avenir.

LE VIEILLARD.

Qui voudroit vivre, mon fils, s'il connoissoit l'avenir? Un seul malheur prévu nous donne tant de vaines inquiétudes! La vue d'un malheur certain empoisonneroit tous les jours qui le précéderoient. Il ne faut pas même trop approfondir ce qui nous environne; et le Ciel, qui nous donna la réflexion pour prévoir nos besoins, nous a donné les besoins pour mettre des bornes à notre réflexion.

PAUL.

Avec de l'argent, dites-vous, on acquiert en Europe des dignités et des honneurs. J'irai m'enrichir au Bengale pour aller

épouser Virginie à Paris. Je vais m'embarquer.

LE VIEILLARD.

Quoi! vous quitteriez sa mère et la vôtre?

PAUL.

Vous m'avez vous-même donné le conseil de passer aux Indes.

LE VIEILLARD.

Virginie étoit alors ici. Mais vous êtes maintenant l'unique soutien de votre mère et de la sienne.

PAUL.

Virginie leur fera du bien par sa riche parente.

LE VIEILLARD.

Les riches n'en font guère qu'à ceux qui leur font honneur dans le monde. Ils ont des parens bien plus à plaindre que Mme de la Tour, qui, faute d'être secourus par eux, sacrifient leur liberté pour avoir du pain,

et passent leur vie renfermés dans des couvens.

PAUL.

Quel pays que l'Europe! Oh! il faut que Virginie revienne ici. Qu'a-t-elle besoin d'avoir une parente riche? Elle étoit si contente sous ces cabanes. si jolie et si bien parée avec un mouchoir rouge ou des fleurs autour de sa tête. Reviens, Virginie! quitte tes hôtels et tes grandeurs. Reviens dans ces rochers, à l'ombre de ces bois et de nos cocotiers. Hélas! tu es peut-être maintenant malheureuse!

Et il se mettoit à pleurer.

Mon père, ne me cachez rien : si vous ne pouvez me dire si j'épouserai Virginie, au moins apprenez-moi si elle m'aime encore, au milieu de ces grands seigneurs qui parlent au roi et qui la vont voir?

LE VIEILLARD.

Oh! mon ami, je suis sûr qu'elle vous

aime, par plusieurs raisons, mais sur-tout parce qu'elle a de la vertu.

A ces mots, il me sauta au cou, transporté de joie.

PAUL.

Mais croyez-vous les femmes d'Europe fausses comme on les représente dans les comédies et dans les livres que vous m'avez prêtés?

LE VIEILLARD.

Les femmes sont fausses dans les pays où les hommes sont tyrans. Par-tout la violence produit la ruse.

PAUL.

Comment peut-on être tyrans des femmes?

LE VIEILLARD.

En les mariant, sans les consulter, une jeune fille avec un vieillard, une femme sensible avec un homme indifférent.

PAUL.

Pourquoi ne pas marier ensemble ceux

qui se conviennent, les jeunes avec les jeunes, les amans avec les amantes?

LE VIEILLARD.

C'est que la plupart des jeunes gens, en France, n'ont pas assez de fortune pour se marier, et qu'ils n'en acquièrent qu'en devenant vieux. Jeunes, ils corrompent les femmes de leurs voisins; vieux, ils ne peuvent fixer l'affection de leurs épouses. Ils ont trompé étant jeunes, on les trompe à leur tour étant vieux. C'est une des réactions de la justice universelle qui gouverne le monde. Un excès y balance toujours un autre excès. Ainsi la plupart des Européens passent leur vie dans ce double désordre, et ce désordre augmente dans une société à mesure que les richesses s'y accumulent sur un moindre nombre de têtes. L'État est semblable à un jardin où les petits arbres ne peuvent venir s'il y en a de trop grands qui les ombragent; mais il y a cette différence, que la beauté d'un jardin peut résulter d'un petit nombre de grands arbres, et que la prospérité d'un État dépend toujours de la multitude et de l'égalité des

sujets, et non pas d'un petit nombre de riches.

PAUL.

Mais qu'est-il besoin d'être riche pour se marier?

LE VIEILLARD.

Afin de passer ses jours dans l'abondance, sans rien faire.

PAUL.

Et pourquoi ne pas travailler? Je travaille bien, moi.

LE VIEILLARD.

C'est qu'en Europe le travail des mains déshonore. On l'appelle travail mécanique. Celui même de labourer la terre y est le plus méprisé de tous. Un artisan y est bien plus estimé qu'un paysan.

PAUL.

Quoi! l'art qui nourrit les hommes est méprisé en Europe! Je ne vous comprends pas.

LE VIEILLARD.

Oh! il n'est pas possible à un homme élevé dans la nature de comprendre les dépravations de la société. On se fait une idée précise de l'ordre, mais non pas du désordre. La beauté, la vertu, le bonheur, ont des proportions; la laideur, le vice et le malheur n'en ont point.

PAUL.

Les gens riches sont donc bienheureux! Ils ne trouvent d'obstacle à rien; ils peuvent combler de plaisirs les objets qu'ils aiment.

LE VIEILLARD.

Ils sont la plupart usés sur tous les plaisirs, par cela même qu'ils ne leur coûtent aucunes peines. N'avez-vous pas éprouvé que le plaisir du repos s'achète par la fatigue; celui de manger, par la faim; celui de boire, par la soif? Hé bien, celui d'aimer et d'être aimé ne s'acquiert que par une multitude de privations et de sacrifices. Les richesses ôtent aux riches tous ces

plaisirs-là en prévenant leurs besoins. Joignez à l'ennui qui suit leur satiété l'orgueil qui naît de leur opulence, et que la moindre privation blesse, lors même que les plus grandes jouissances ne le flattent plus. Le parfum de mille roses ne plaît qu'un instant; mais la douleur que cause une seule de leurs épines dure long-temps après sa piqûre. Un mal au milieu des plaisirs est pour les riches une épine au milieu des fleurs. Pour les pauvres, au contraire, un plaisir au milieu des maux est une fleur au milieu des épines; ils en goûtent vivement la jouissance. Tout effet augmente par son contraste. La nature a tout balancé. Quel état, à tout prendre, croyez-vous préférable, de n'avoir presque rien à espérer et tout à craindre, ou presque rien à craindre et tout à espérer? Le premier état est celui des riches, et le second celui des pauvres. Mais ces extrêmes sont également difficiles à supporter aux hommes, dont le bonheur consiste dans la médiocrité et la vertu.

PAUL.

Qu'entendez-vous par la vertu?

LE VIEILLARD.

Mon fils! vous qui soutenez vos parens par vos travaux, vous n'avez pas besoin qu'on vous la définisse. La vertu est un effort fait sur nous-mêmes pour le bien d'autrui, dans l'intention de plaire à Dieu seul.

PAUL.

Oh! que Virginie est vertueuse! C'est par vertu qu'elle a voulu être riche, afin d'être bienfaisante. C'est par vertu qu'elle est partie de cette île : la vertu l'y ramènera.

L'idée de son retour prochain allumant l'imagination de ce jeune homme, toutes ses inquiétudes s'évanouissoient : Virginie n'avoit point écrit parce qu'elle alloit arriver; il falloit si peu de temps pour venir d'Europe avec un bon vent! Il faisoit l'énumération des vaisseaux qui avoient fait ce trajet de quatre mille cinq cents lieues en moins de trois mois. Le vaisseau où elle s'étoit embarquée n'en mettroit pas plus de deux. Les constructeurs étoient aujourd'hui si savans et les marins si habiles! Il parloit

des arrangemens qu'il alloit faire pour la recevoir, du nouveau logement qu'il alloit bâtir, des plaisirs et des surprises qu'il lui ménageroit chaque jour, quand elle seroit sa femme : sa femme!... Cette idée le ravissoit. « Au moins, mon père, me disoit-il, vous ne ferez plus rien que pour votre plaisir. Virginie étant riche, nous aurons beaucoup de noirs qui travailleront pour vous. Vous serez toujours avec nous, n'ayant d'autre souci que celui de vous amuser et de vous réjouir. » Et il alloit, hors de lui, porter à sa famille la joie dont il étoit enivré.

En peu de temps les grandes craintes succèdent aux grandes espérances. Les passions violentes jettent toujours l'ame dans les extrémités opposées. Souvent, dès le lendemain, Paul revenoit me voir, accablé de tristesse. Il me disoit :

« Virginie ne m'écrit point. Si elle étoit partie d'Europe, elle m'auroit mandé son départ. Ah ! les bruits qui ont couru d'elle ne sont que trop fondés. Sa tante l'a mariée à un grand seigneur. L'amour des richesses l'a perdue comme tant d'autres.

Dans ces livres qui peignent si bien les femmes, la vertu n'est qu'un sujet de roman. Si Virginie avoit eu de la vertu, elle n'auroit pas quitté sa propre mère et moi. Pendant que je passe ma vie à penser à elle, elle m'oublie. Je m'afflige, et elle se divertit. Ah! cette pensée me désespère. Tout travail me déplaît; toute société m'ennuie. Plût à Dieu que la guerre fût déclarée dans l'Inde, j'irois y mourir!

— Mon fils, lui répondis-je, le courage qui nous jette dans la mort n'est que le courage d'un instant. Il est souvent excité par les vains applaudissemens des hommes. Il en est un plus rare et plus nécessaire, qui nous fait supporter chaque jour, sans témoin et sans éloge, les traverses de la vie: c'est la patience. Elle s'appuie non sur l'opinion d'autrui ou sur l'impulsion de nos passions, mais sur la volonté de Dieu. La patience est le courage de la vertu.

— Ah! s'écria-t-il, je n'ai donc point de vertu! Tout m'accable et me désespère.

— La vertu, repris-je, toujours égale, constante, invariable, n'est pas le partage de l'homme. Au milieu de tant de passions

qui nous agitent, notre raison se trouble et s'obscurcit; mais il est des phares où nous pouvons en rallumer le flambeau, ce sont les lettres.

« Les lettres, mon fils, sont un secours du Ciel. Ce sont des rayons de cette sagesse qui gouverne l'univers, que l'homme, inspiré par un art céleste, a appris à fixer sur la terre. Semblables aux rayons du soleil, elles éclairent, elles réjouissent, elles échauffent; c'est un feu divin. Comme le feu, elles approprient toute la nature à notre usage. Par elles, nous réunissons autour de nous les choses, les lieux, les hommes et les temps. Ce sont elles qui nous rappellent aux règles de la vie humaine. Elles calment les passions; elles répriment les vices; elles excitent les vertus par les exemples augustes des gens de bien qu'elles célèbrent, et dont elles nous présentent les images toujours honorées. Ce sont des filles du Ciel qui descendent sur la terre pour charmer les maux du genre humain. Les grands écrivains qu'elles inspirent ont toujours paru dans les temps les plus difficiles à supporter à

toute société, les temps de barbarie et ceux de dépravation. Mon fils, les lettres ont consolé une infinité d'hommes plus malheureux que vous : Xénophon, exilé de sa patrie après y avoir ramené dix mille Grecs ; Scipion l'Africain, lassé des calomnies des Romains ; Lucullus, de leurs brigues ; Catinat, de l'ingratitude de sa cour. Les Grecs, si ingénieux, avoient réparti à chacune des Muses qui président aux lettres une partie de notre entendement pour le gouverner : nous devons donc leur donner nos passions à régir, afin qu'elles leur imposent un joug et un frein. Elles doivent remplir, par rapport aux puissances de notre ame, les mêmes fonctions que les Heures qui atteloient et conduisoient les chevaux du soleil.

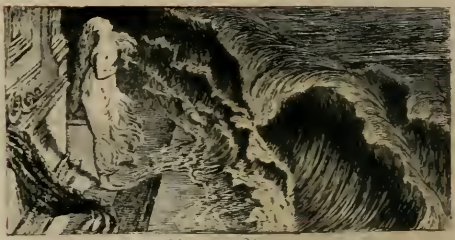
« Lisez donc, mon fils. Les sages qui ont écrit avant nous sont des voyageurs qui nous ont précédés dans les sentiers de l'infortune, qui nous tendent la main et nous invitent à nous joindre à leur compagnie lorsque tout nous abandonne. Un bon livre est un bon ami.

— Ah ! s'écrioit Paul, je n'avois pas be-

soin de savoir lire quand Virginie étoit ici. Elle n'avoit pas plus étudié que moi; mais, quand elle me regardoit en m'appelant son ami, il m'étoit impossible d'avoir du chagrin.

— Sans doute, lui disois-je, il n'y a point d'ami aussi agréable qu'une maîtresse qui nous aime. Il y a de plus, dans la femme, une gaieté légère qui dissipe la tristesse de l'homme. Ses graces font évanouir les noirs fantômes de la réflexion. Sur son visage sont les doux attraits et la confiance. Quelle joie n'est rendue plus vive par sa joie? Quel front ne se déride à son sourire? Quelle colère résiste à ses larmes? Virginie reviendra avec plus de philosophie que vous n'en avez. Elle sera bien surprise de ne pas retrouver le jardin tout-à-fait rétabli, elle qui ne songe qu'à l'embellir, malgré les persécutions de sa parente, loin de sa mère et de vous. »

L'idée du retour prochain de Virginie renouveloit le courage de Paul, et le ramenoit à ses occupations champêtres. Heureux, au milieu de ses peines, de proposer à son travail une fin qui plaisoit à sa passion!



Mort de Virginie

Un matin, au point du jour (c'étoit le 24 décembre 1744), Paul, en se levant, aperçut un pavillon blanc arboré sur la montagne de la Découverte. Ce pavillon étoit le signalement d'un vaisseau qu'on voyoit en mer. Paul courut à la ville pour savoir s'il n'apportoit pas des nouvelles de Virginie. Il y resta jusqu'au retour du pilote du port, qui s'étoit embarqué pour aller le reconnoître, suivant l'usage. Cet homme ne revint que le soir. Il rapporta au gouverneur que le vaisseau signalé étoit le *Saint-Géran*, du port de 700 tonneaux,

commandé par un capitaine appelé M. Aubin; qu'il étoit à quatre lieues au large, et qu'il ne mouilleroit au Port-Louis que le lendemain dans l'après-midi, si le vent étoit favorable. Il n'en faisoit point du tout alors. Le pilote remit au gouverneur les lettres que ce vaisseau apportoit de France. Il y en avoit une pour Mme de la Tour, de l'écriture de Virginie. Paul s'en saisit aussitôt, la baisa avec transport, la mit dans son sein et courut à l'habitation. Du plus loin qu'il aperçut la famille, qui attendoit son retour sur le rocher des Adieux, il éleva la lettre en l'air sans pouvoir parler; et aussitôt tout le monde se rassembla chez Mme de la Tour pour en entendre la lecture. Virginie mandoit à sa mère qu'elle avoit éprouvé beaucoup de mauvais procédés de la part de sa grand' tante, qui l'avoit voulu marier malgré elle, ensuite déshéritée, et enfin renvoyée dans un temps qui ne lui permettoit d'arriver à l'île de France que dans la saison des ouragans; qu'elle avoit essayé en vain de la fléchir, en lui représentant ce qu'elle devoit à sa mère et aux habitudes du premier

âge; qu'elle en avoit été traitée de fille insensée, dont la tête étoit gâtée par les romans; qu'elle n'étoit maintenant sensible qu'au bonheur de revoir et d'embrasser sa chère famille, et qu'elle eût satisfait cet ardent désir dès le jour même si le capitaine lui eût permis de s'embarquer dans la chaloupe du pilote; mais qu'il s'étoit opposé à son départ, à cause de l'éloignement de la terre, et d'une grosse mer qui régnoit au large, malgré le calme des vents.

A peine cette lettre fut lue que toute la famille, transportée de joie, s'écria:

« Virginie est arrivée! »

Maîtresse et serviteurs, tous s'embrassèrent. Mme de la Tour dit à Paul:

« Mon fils, allez prévenir notre voisin de l'arrivée de Virginie. »

Aussitôt Domingue alluma un flambeau de bois de ronde, et Paul et lui s'acheminèrent vers mon habitation.

Il pouvoit être dix heures du soir. Je venois d'éteindre ma lampe et de me coucher, lorsque j'apperçus à travers les palissades de ma cabane une lumière dans les bois. Bientôt après, j'entendis la voix de

Paul qui m'appeloit. Je me lève; et à peine j'étois habillé, que Paul, hors de lui et tout essoufflé, me saute au cou en me disant :

« Allons, allons, Virginie est arrivée! Allons au port, le vaisseau y mouillera au point du jour. »

Sur-le-champ nous nous mettons en route. Comme nous traversions les bois de la Montagne-Longue, et que nous étions déjà sur le chemin qui mène des Pamplemousses au port, j'entendis quelqu'un marcher derrière nous. C'étoit un noir qui s'avançoit à grands pas. Dès qu'il nous eut atteints, je lui demandai d'où il venoit et où il alloit en si grande hâte. Il me répondit :

« Je viens du quartier de l'île appelé la Poudre-d'or : on m'envoie au port avertir le gouverneur qu'un vaisseau de France est mouillé sous l'île d'Ambre. Il tire du canon pour demander du secours, car la mer est bien mauvaise. »

Cet homme, ayant ainsi parlé, continua sa route sans s'arrêter davantage.

Je dis alors à Paul :

« Allons vers le quartier de la Poudre-d'or, au-devant de Virginie; il n'y a que trois lieues d'ici. »

Nous nous mîmes donc en route vers le nord de l'île. Il faisoit une chaleur étouffante. La lune étoit levée; on voyoit autour d'elle trois grands cercles noirs. Le ciel étoit d'une obscurité affreuse. On distinguoit, à la lueur fréquente des éclairs, de longues files de nuages épais, sombres, peu élevés, qui s'entassoient vers le milieu de l'île, et venoient de la mer avec une grande vitesse, quoiqu'on ne sentît pas le moindre vent à terre. Chemin faisant, nous crûmes entendre rouler le tonnerre; mais, ayant prêté l'oreille attentivement, nous reconnûmes que c'étoient des coups de canon répétés par les échos. Ces coups de canon lointains, joints à l'aspect d'un ciel orageux, me firent frémir. Je ne pouvois douter qu'ils ne fussent les signaux de détresse d'un vaisseau en perdition. Une demi-heure après, nous n'entendîmes plus tirer du tout; et ce silence me parut encore plus effrayant que le bruit lugubre qui l'avoit précédé.

Nous nous hâtions d'avancer, sans dire un mot, et sans oser nous communiquer nos inquiétudes. Vers minuit, nous arrivâmes tout en nage sur le bord de la mer, au quartier de la Poudre-d'or. Les flots s'y brisoient avec un bruit épouvantable; ils en couvroient les rochers et les grèves d'écume d'un blanc éblouissant et d'étincelles de feu. Malgré les ténèbres, nous distinguâmes, à ces lueurs phosphoriques, les pirogues des pêcheurs, qu'on avoit tirées bien avant sur le sable.

A quelque distance de là, nous vîmes, à l'entrée du bois, un feu autour duquel plusieurs habitans s'étoient rassemblés. Nous fûmes nous y reposer en attendant le jour. Pendant que nous étions assis auprès de ce feu, un des habitans nous raconta que dans l'après-midi il avoit vu un vaisseau en pleine mer porté sur l'île par les courans; que la nuit l'avoit dérobé à sa vue; que, deux heures après le coucher du soleil, il l'avoit entendu tirer du canon pour appeler du secours, mais que la mer étoit si mauvaise qu'on n'avoit pu mettre aucun bateau dehors pour aller à lui; que, bien-

tôt après, il avoit cru appercevoir ses fanaux allumés, et que, dans ce cas, il craignoit que le vaisseau, venu si près du rivage, n'eût passé entre la terre et la petite île d'Ambre, prenant celle-ci pour le Coin-de-Mire, près duquel passent les vaisseaux qui arrivent au Port-Louis; que, si cela étoit, ce qu'il ne pouvoit toutefois affirmer, ce vaisseau étoit dans le plus grand péril. Un autre habitant prit la parole, et nous dit qu'il avoit traversé plusieurs fois le canal qui sépare l'île d'Ambre de la côte; qu'il l'avoit sondé; que la tenure et le mouillage en étoient très-bons, et que le vaisseau y étoit en parfaite sûreté comme dans le meilleur port. « J'y mettrois toute ma fortune, ajouta-t-il, et j'y dormirois aussi tranquillement qu'à terre. » Un troisième habitant dit qu'il étoit impossible que ce vaisseau pût entrer dans ce canal, où à peine les chaloupes pouvoient naviguer. Il assura qu'il l'avoit vu mouiller au delà de l'île d'Ambre, en sorte que, si le vent venoit à s'élever au matin, il seroit le maître de pousser au large ou de gagner le port. D'autres habitans ouvrirent d'autres opi-

nions. Pendant qu'ils contestoient entre eux, suivant la coutume des créoles oisifs, Paul et moi nous gardions un profond silence. Nous restâmes là jusqu'au petit point du jour; mais il faisoit trop peu de clarté au ciel pour qu'on pût distinguer aucun objet sur la mer, qui, d'ailleurs, étoit couverte de brume: nous n'entrevîmes au large qu'un nuage sombre qu'on nous dit être l'île d'Ambre, située à un quart de lieue de la côte. On n'appercevoit dans ce jour ténébreux que la pointe du rivage où nous étions, et quelques pitons des montagnes de l'intérieur de l'île, qui apparoissoient de temps en temps au milieu des nuages qui circuloient autour.

Vers les sept heures du matin, nous entendîmes dans les bois un bruit de tambours : c'étoit le gouverneur, M. de la Bourdonnais, qui arrivoit à cheval, suivi d'un détachement de soldats armés de fusils, et d'un grand nombre d'habitans et de noirs. Il plaça ses soldats sur le rivage, et leur ordonna de faire feu de leurs armes tous à-la-fois. A peine leur décharge futfaite que nous apperçûmes sur la mer une lueur,

suivie presque aussitôt d'un coup de canon. Nous jugeâmes que le vaisseau étoit à peu de distance de nous, et nous courûmes tous du côté où nous avions vu son signal. Nous apperçûmes alors à travers le brouillard le corps et les vergues d'un grand vaisseau. Nous en étions si près que, malgré le bruit des flots, nous entendîmes le sifflet du maître qui commandoit la manœuvre, et les cris des matelots, qui crièrent trois fois VIVE LE ROI! car c'est le cri des François dans les dangers extrêmes ainsi que dans les grandes joies : comme si, dans les dangers, ils appeloient leur prince à leur secours, ou comme s'ils vouloient témoigner alors qu'ils sont prêts à périr pour lui.

Depuis le moment où le *Saint-Géran* apperçut que nous étions à portée de le secourir, il ne cessa de tirer du canon de trois minutes en trois minutes. M. de la Bourdonnais fit allumer de grands feux de distance en distance sur la grève, et envoya chez tous les habitans du voisinage chercher des vivres, des planches, des cables et des tonneaux vides. On en vit arriver bientôt une foule, ac-

compagnés de leurs noirs chargés de provisions et d'agrès, qui venoient des habitations de la Poudre-d'or, du quartier de Flacque et de la rivière du Rempart. Un des plus anciens de ces habitans s'approcha du gouverneur, et lui dit :

« Monsieur, on a entendu toute la nuit des bruits sourds dans la montagne ; dans les bois, les feuilles des arbres remuent sans qu'il fasse de vent ; les oiseaux de marine se réfugient à terre : certainement tous ces signes annoncent un ouragan.

— Eh bien, mes amis, répondit le gouverneur, nous y sommes préparés, et sûrement le vaisseau l'est aussi. »

En effet, tout présageoit l'arrivée prochaine d'un ouragan. Les nuages qu'on distinguoit au zénith étoient à leur centre d'un noir affreux, et cuivrés sur leurs bords. L'air retentissoit des cris des paillencus, des frégates, des coupeurs d'eau, et d'une multitude d'oiseaux de marine, qui, malgré l'obscurité de l'atmosphère, venoient de tous les points de l'horizon chercher des retraites dans l'île.

Vers les neuf heures du matin, on en-

tendit du côté de la mer des bruits épouvantables, comme si des torrens d'eau mêlés à des tonnerres eussent roulé du haut des montagnes. Tout le monde s'écria: « Voilà l'ouragan! » et dans l'instant un tourbillon affreux de vent enleva la brume qui couvroit l'île d'Ambre et son canal. Le *Saint-Géran* parut alors à découvert, avec son pont chargé de monde, ses vergues et ses mâts de hune amenés sur le tillac, son pavillon en berne, quatre cables sur son avant, et un de retenue sur son arrière. Il étoit mouillé entre l'île d'Ambre et la terre, en-deçà de la ceinture de récifs qui entoure l'île de France, et qu'il avoit franchie par un endroit où jamais vaisseau n'avoit passé avant lui. Il présentoit son avant aux flots qui venoient de la pleine mer, et, à chaque lame d'eau qui s'engageoit dans le canal, sa proue se soulevoit toute entière, de sorte qu'on en voyoit la carêne en l'air; mais dans ce mouvement sa poupe, venant à plonger, disparoissoit à la vue jusqu'au couronnement, comme si elle eût été submergée. Dans cette position, où le vent et la mer le jetoient à terre, il lui étoit égale-

ment impossible de s'en aller par où il étoit venu, ou, en coupant ses cables, d'échouer sur le rivage, dont il étoit séparé par de hauts fonds semés de récifs. Chaque lame qui venoit briser sur la côte s'avançoit en mugissant jusqu'au fond des anses, et y jetoit des galets à plus de cinquante pieds dans les terres; puis, venant à se retirer, elle découvroit une grande partie du lit du rivage, dont elle rouloit les cailloux avec un bruit rauque et affreux. La mer, soulevée par le vent, grossissoit à chaque instant, et tout le canal compris entre cette île et l'île d'Ambre n'étoit qu'une vaste nappe d'écumes blanches, creusée de vagues noires et profondes. Ces écumes s'amassoient dans le fond des anses à plus de six pieds de hauteur, et le vent qui en baloyoit la surface les portoit par-dessus l'escarpement du rivage à plus d'une demi-lieue dans les terres. A leurs flocons blancs et innombrables, qui étoient chassés horizontalement jusqu'au pied des montagnes, on eût dit d'une neige qui sortoit de la mer. L'horizon offroit tous les signes d'une longue tempête; la mer y paroissoit confondue

avec le ciel. Il s'en détachoit sans cesse des nuages d'une forme horrible, qui traversoient le zénith avec la vitesse des oiseaux, tandis que d'autres y paroissoient immobiles comme de grands rochers. On n'appercevoit aucune partie azurée du firmament : une lueur olivâtre et blafarde éclairoit seule tous les objets de la terre, de la mer et des cieux.

Dans les balancemens du vaisseau, ce qu'on craignoit arriva. Les cables de son avant rompirent; et, comme il n'étoit plus retenu que par une seule ansière, il fut jeté sur les rochers à une demi-encablure du rivage. Ce ne fut qu'un cri de douleur parmi nous. Paul alloit s'élancer à la mer, lorsque je le saisis par le bras.

« Mon fils, lui dis-je, voulez-vous périr ?

— Que j'aille à son secours, s'écria-t-il, ou que je meure ! »

Comme le désespoir lui ôtoit la raison, pour prévenir sa perte, Domingue et moi lui attachâmes à la ceinture une longue corde dont nous saisîmes l'une des extrémités. Paul alors s'avança vers le *Saint-Géran*, tantôt nageant, tantôt marchant

sur les récifs. Quelquefois il avoit l'espoir de l'aborder, car la mer, dans ses mouvemens irréguliers, laissoit le vaisseau presque à sec, de manière qu'on en eût pu faire le tour à pied; mais bientôt après, revenant sur ses pas avec une nouvelle furie, elle le couvroit d'énormes voûtes d'eau qui soulevoient tout l'avant de sa carêne, et rejetoient bien loin sur le rivage le malheureux Paul, les jambes en sang, la poitrine meurtrie, et à demi noyé. A peine ce jeune homme avoit-il repris l'usage de ses sens qu'il se relevoit, et retournoit avec une nouvelle ardeur vers le vaisseau, que la mer cependant entr'ouvroit par d'horribles secousses. Tout l'équipage, désespérant alors de son salut, se précipitoit en foule à la mer, sur des vergues, des planches, des cages à poules, des tables et des tonneaux. On vit alors un objet digne d'une éternelle pitié : une jeune demoiselle parut dans la galerie de la poupe du *Saint-Géran,* tendant les bras vers celui qui faisoit tant d'efforts pour la joindre. C'étoit Virginie. Elle avoit reconnu son amant à son intrépidité. La vue de cette aimable per-

sonne exposée à un si terrible danger nous remplit de douleur et de désespoir. Pour Virginie, d'un port noble et assuré, elle nous faisoit signe de la main, comme nous disant un éternel adieu. Tous les matelots s'étoient jetés à la mer. Il n'en restoit plus qu'un sur le pont, qui étoit tout nu et nerveux comme Hercule. Il s'approcha de Virginie avec respect : nous le vîmes se jeter à ses genoux, et s'efforcer même de lui ôter ses habits ; mais elle, le repoussant avec dignité, détourna de lui sa vue. On entendit aussitôt ces cris redoublés des spectateurs.

« Sauvez-la, sauvez-la ; ne la quittez pas ! »

Mais dans ce moment une montagne d'eau d'une effroyable grandeur s'engouffra entre l'île d'Ambre et la côte, et s'avança en rugissant vers le vaisseau, qu'elle menaçoit de ses flancs noirs et de ses sommets écumans. A cette terrible vue, le matelot s'élança seul à la mer ; et Virginie, voyant la mort inévitable, posa une main sur ses habits, l'autre sur son cœur, et, levant en haut des yeux sereins, parut un ange qui prend son vol vers les cieux.

O jour affreux! hélas! tout fut englouti. La lame jeta bien avant dans les terres une partie des spectateurs, qu'un mouvement d'humanité avoit portés à s'avancer vers Virginie, ainsi que le matelot qui l'avoit voulu sauver à la nage. Cet homme, échappé à une mort presque certaine, s'agenouilla sur le sable, en disant:

« O mon Dieu! vous m'avez sauvé la vie; mais je l'aurois donnée de bon cœur pour cette digne demoiselle, qui n'a jamais voulu se déshabiller comme moi. »

Domingue et moi nous retirâmes des flots le malheureux Paul sans connoissance, rendant le sang par la bouche et par les oreilles. Le gouverneur le fit mettre entre les mains des chirurgiens, et nous cherchâmes de notre côté, le long du rivage, si la mer n'y apporteroit point le corps de Virginie; mais, le vent ayant tourné subitement, comme il arrive dans les ouragans, nous eûmes le chagrin de penser que nous ne pourrions pas même rendre à cette fille infortunée les devoirs de la sépulture. Nous nous éloignâmes de ce lieu, accablés de consternation, tous

l'esprit frappé d'une seule perte, dans un naufrage où un grand nombre de personnes avoient péri, la plupart doutant, par une fin aussi funeste d'une fille si vertueuse, qu'il existât une Providence : car il y a des maux si terribles et si peu mérités que l'espérance même du sage en est ébranlé.

Cependant on avoit mis Paul, qui commençoit à reprendre ses sens, dans une maison voisine, jusqu'à ce qu'il fût en état d'être transporté à son habitation. Pour moi, je m'en revins avec Domingue, afin de préparer la mère de Virginie et son amie à ce désastreux événement. Quand nous fûmes à l'entrée du vallon de la rivière des Lataniers, des noirs nous dirent que la mer jetoit beaucoup de débris du vaisseau dans la baie vis-à-vis. Nous y descendîmes, et un des premiers objets que j'apperçus sur le rivage fut le corps de Virginie. Elle étoit à moitié couverte de sable, dans l'attitude où nous l'avions vue périr. Ses traits n'étoient point sensiblement altérés. Ses yeux étoient fermés ; mais la sérénité étoit encore sur son front : seulement

les pâles violettes de la mort se confondoient sur ses joues avec les roses de la pudeur. Une de ses mains étoit sur ses habits, et l'autre, qu'elle appuyoit sur son cœur, étoit fortement fermée et roidie. J'en dégageai avec peine une petite boîte ; mais quelle fut ma surprise lorsque je vis que c'étoit le portrait de Paul, qu'elle lui avoit promis de ne jamais abandonner tant qu'elle vivroit ! A cette dernière marque de la constance et de l'amour de cette fille infortunée, je pleurai amèrement. Pour Domingue, il se frappoit la poitrine et perçoit l'air de ses cris douloureux. Nous portâmes le corps de Virginie dans une cabane de pêcheurs, où nous le donnâmes à garder à de pauvres femmes malabares, qui prirent soin de le laver.

Pendant qu'elles s'occupoient de ce triste office, nous montâmes en tremblant à l'habitation. Nous y trouvâmes Mme de la Tour et Marguerite en prières, en attendant des nouvelles du vaisseau. Dès que Mme de la Tour m'apperçut, elle s'écria :

« Où est ma fille, ma chère fille, mon enfant ? »

Ne pouvant douter de son malheur à mon silence et à mes larmes, elle fut saisie tout-à-coup d'étouffemens et d'angoisses douloureuses; sa voix ne faisoit plus entendre que des soupirs et des sanglots. Pour Marguerite, elle s'écria :

« Où est mon fils? je ne vois point mon fils. »

Et elle s'évanouit. Nous courûmes à elle, et, l'ayant fait revenir, je l'assurai que Paul étoit vivant et que le gouverneur en faisoit prendre soin. Elle ne reprit ses sens que pour s'occuper de son amie, qui tomboit de temps en temps dans de longs évanouissemens. Mme de la Tour passa toute la nuit dans ces cruelles souffrances, et par leurs longues périodes j'ai jugé qu'aucune douleur n'étoit égale à la douleur maternelle. Quand elle recouvroit la connoissance, elle tournoit des regards fixes et mornes vers le ciel. En vain son amie et moi nous lui pressions les mains dans les nôtres, en vain nous l'appelions par les noms les plus tendres; elle paroissoit insensible à ces témoignages de notre ancienne affection, et il ne sortoit de sa

poitrine oppressée que de sourds gémissemens.

Dès le matin on apporta Paul couché dans un palanquin. Il avoit repris l'usage de ses sens, mais il ne pouvoit proférer une parole. Son entrevue avec sa mère et Mme de la Tour, que j'avois d'abord redoutée, produisit un meilleur effet que tous les soins que j'avois pris jusqu'alors. Un rayon de consolation parut sur le visage de ces deux malheureuses mères. Elles se mirent l'une et l'autre auprès de lui, le saisirent dans leurs bras, le baisèrent, et leurs larmes, qui avoient été suspendues jusqu'alors par l'excès de leur chagrin, commencèrent à couler. Paul y mêla bientôt les siennes. La nature s'étant ainsi soulagée dans ces trois infortunés, un long assoupissement succéda à l'état convulsif de leur douleur, et leur procura un repos léthargique, semblable, à la vérité, à celui de la mort.

M. de la Bourdonnais m'envoya avertir secrètement que le corps de Virginie avoit été apporté à la ville par son ordre, et que de là on alloit le transférer à l'église des Pam-

plemousses. Je descendis aussitôt au Port-Louis, où je trouvai des habitans de tous les quartiers rassemblés pour assister à ses funérailles, comme si l'île eût perdu en elle ce qu'elle avoit de plus cher. Dans le port, les vaisseaux avoient leurs vergues croisées, leurs pavillons en berne, et tiroient du canon par longs intervalles. Des grenadiers ouvroient la marche du convoi : ils portoient leurs fusils baissés. Leurs tambours, couverts de longs crêpes, ne faisoient entendre que des sons lugubres, et on voyoit l'abattement peint dans les traits de ces guerriers qui avoient tant de fois affronté la mort dans les combats sans changer de visage. Huit jeunes demoiselles des plus considérables de l'île, vêtues de blanc et tenant des palmes à la main, portoient le corps de leur vertueuse compagne, couvert de fleurs. Un chœur de petits enfans le suivoit en chantant des hymnes ; après eux venoit tout ce que l'île avoit de plus distingué dans ses habitans et dans son état-major, à la suite duquel marchoit le gouverneur, suivi de la foule du peuple.

Voilà ce que l'administration avoit or-

donné, pour rendre quelques honneurs à la vertu de Virginie. Mais, quand son corps fut arrivé au pied de cette montagne, à la vue de ces mêmes cabanes dont elle avoit fait si long-temps le bonheur, et que sa mort remplissoit maintenant de désespoir, toute la pompe funèbre fut dérangée : les hymnes et les chants cessèrent, on n'entendit plus dans la plaine que des soupirs et des sanglots. On vit accourir alors des troupes de jeunes filles des habitations voisines, pour faire toucher au cercueil de Virginie des mouchoirs, des chapelets et des couronnes de fleurs, en l'invoquant comme une sainte. Les mères demandoient à Dieu une fille comme elle ; les garçons, des amantes aussi constantes ; les pauvres, une amie aussi tendre ; les esclaves, une maîtresse aussi bonne.

Lorsqu'elle fut arrivée au lieu de sa sépulture, des négresses de Madagascar et des Caffres de Mosambique déposèrent autour d'elle des paniers de fruits, et suspendirent des pièces d'étoffes aux arbres voisins, suivant l'usage de leur pays. Des Indiennes du Bengale et de la côte Malabare appor-

tèrent des cages pleines d'oiseaux, auxquels elles donnèrent la liberté sur son corps : tant la perte d'un objet aimable intéresse toutes les nations, et tant est grand le pouvoir de la vertu malheureuse, puisqu'elle réunit toutes les religions autour de son tombeau.

Il fallut mettre des gardes auprès de sa fosse, et en écarter quelques filles de pauvres habitans, qui vouloient s'y jeter à toute force, disant qu'elles n'avoient plus de consolation à espérer dans le monde, et qu'il ne leur restoit qu'à mourir avec celle qui étoit leur unique bienfaitrice.

On l'enterra près de l'église des Pamplemousses, sur son côté occidental, au pied d'une touffe de bambous où, en venant à la messe avec sa mère et Marguerite, elle aimoit à se reposer, assise à côté de celui qu'elle appeloit alors son frère.

Au retour de cette pompe funèbre, M. de la Bourdonnais monta ici, suivi d'une partie de son nombreux cortége. Il offrit à Mme de la Tour et à son amie tous les secours qui dépendoient de lui. Il s'exprima en peu de mots, mais avec indigna-

tion, contre sa tante dénaturée ; et, s'approchant de Paul, il lui dit tout ce qu'il crut propre à le consoler.

« Je désirois, lui dit-il, votre bonheur et celui de votre famille : Dieu m'en est témoin. Mon ami, il faut aller en France ; je vous y ferai avoir du service. Dans votre absence, j'aurai soin de votre mère comme de la mienne. »

En même temps il lui présenta la main ; mais Paul retira la sienne, et détourna la tête pour ne pas le voir.

Pour moi, je restai dans l'habitation de mes amies infortunées, pour leur donner, ainsi qu'à Paul, tous les secours dont j'étois capable. Au bout de trois semaines, Paul fut en état de marcher ; mais son chagrin paroissoit augmenter à mesure que son corps reprenoit des forces. Il étoit insensible à tout, ses regards étoient éteints, et il ne répondoit rien à toutes les questions qu'on pouvoit lui faire. Mme de la Tour, qui étoit mourante, lui disoit souvent :

« Mon fils, tant que je vous verrai, je croirai voir ma chère Virginie. »

A ce nom de Virginie, il tressailloit et s'éloignoit d'elle, malgré les invitations de sa mère, qui le rappeloit auprès de son amie. Il alloit seul se retirer dans le jardin, et s'asseyoit au pied du cocotier de Virginie, les yeux fixés sur sa fontaine. Le chirurgien du gouverneur, qui avoit pris le plus grand soin de lui et de ces dames, nous dit que, pour le tirer de sa noire mélancolie, il falloit lui laisser faire tout ce qu'il lui plairoit, sans le contrarier en rien ; qu'il n'y avoit que ce seul moyen de vaincre le silence auquel il s'obstinoit.

Je résolus de suivre son conseil. Dès que Paul sentit ses forces un peu rétablies, le premier usage qu'il en fit fut de s'éloigner de l'habitation. Comme je ne le perdois pas de vue, je me mis en marche après lui, et je dis à Domingue de prendre des vivres et de nous accompagner. A mesure que ce jeune homme descendoit cette montagne, sa joie et ses forces sembloient renaître. Il prit d'abord le chemin des Pamplemousses ; et quand il fut auprès de l'église, dans l'allée des bambous, il s'en fut droit au lieu où il vit de la terre fraîchement

remuée : là, il s'agenouilla, et, levant les yeux au ciel, il fit une longue prière. Sa démarche me parut de bon augure pour le retour de sa raison, puisque cette marque de confiance envers l'Être suprême faisoit voir que son ame commençoit à reprendre ses fonctions naturelles. Domingue et moi nous nous mîmes à genoux à son exemple, et nous priâmes avec lui. Ensuite il se leva, et prit sa route vers le nord de l'île, sans faire beaucoup d'attention à nous. Comme je savois qu'il ignoroit non-seulement où on avoit déposé le corps de Virginie, mais même s'il avoit été retiré de la mer, je lui demandai pourquoi il avoit été prier Dieu au pied de ces bambous ; il me répondit :

« Nous y avons été si souvent ! »

Il continua sa route jusqu'à l'entrée de la forêt, où la nuit nous surprit. Là, je l'engageai par mon exemple à prendre quelque nourriture ; ensuite nous dormîmes sur l'herbe, au pied d'un arbre. Le lendemain, je crus qu'il se détermineroit à revenir sur ses pas. En effet, il regarda quelque temps dans la plaine l'église des

Pamplemousses avec ses longues avenues de bambous, et il fit quelques mouvemens comme pour y retourner; mais il s'enfonça brusquement dans la forêt, en dirigeant toujours sa route vers le nord. Je pénétrai son intention, et je m'efforçai en vain de l'en distraire. Nous arrivâmes sur le milieu du jour au quartier de la Poudre-d'or; il descendit précipitamment au bord de la mer, vis-à-vis du lieu où avoit péri le *Saint-Géran*. A la vue de l'île d'Ambre et de son canal uni comme un miroir, il s'écria :

« Virginie! ô ma chère Virginie! »

Et aussitôt il tomba en défaillance. Domingue et moi nous le portâmes dans l'intérieur de la forêt, où nous le fîmes revenir avec bien de la peine. Dès qu'il eut repris ses sens, il voulut retourner sur les bords de la mer; mais, l'ayant supplié de ne pas renouveler sa douleur et la nôtre par de si cruels ressouvenirs, il prit une autre direction. Enfin pendant huit jours il se rendit dans tous les lieux où il s'étoit trouvé avec la compagne de son enfance. Il parcourut le sentier par où elle avoit

été demander la grace de l'esclave de la Rivière-Noire ; il revit ensuite les bords de la rivière des Trois-Mamelles, où elle s'assit ne pouvant plus marcher, et la partie du bois où elle s'étoit égarée. Tous les lieux qui lui rappeloient les inquiétudes, les jeux, les repas, la bienfaisance de sa bien-aimée ; la rivière de la Montagne-Longue, ma petite maison, la cascade voisine, le papayer qu'elle avoit planté, les pelouses où elle aimoit à courir, les carrefours de la forêt où elle se plaisoit à chanter, firent tour-à-tour couler ses larmes ; et les mêmes échos qui avoient retenti tant de fois de leurs cris de joie communs ne répétoient plus maintenant que ces mots douloureux :

« Virginie ! ô ma chère Virginie ! »

Dans cette vie sauvage et vagabonde, ses yeux se cavèrent, son teint jaunit et sa santé s'altéra de plus en plus. Persuadé que le sentiment de nos maux redouble par le souvenir de nos plaisirs, et que les passions s'accroissent dans la solitude, je résolus d'éloigner mon infortuné ami des lieux qui lui rappeloient le souvenir de sa perte,

et de le transférer dans quelque endroit de l'île où il y eût beaucoup de dissipation. Pour cet effet, je le conduisis sur les hauteurs habitées du quartier de Williams, où il n'avoit jamais été. L'agriculture et le commerce répandoient dans cette partie de l'île beaucoup de mouvement et de variété. Il y avoit des troupes de charpentiers qui écarrissoient des bois, et d'autres qui les scioient en planches; des voitures alloient et venoient le long de ses chemins; de grands troupeaux de bœufs et de chevaux y paissoient dans de vastes pâturages, et la campagne y étoit parsemée d'habitations. L'élévation du sol y permettoit en plusieurs lieux la culture de diverses espèces de végétaux de l'Europe. On y voyoit çà et là des moissons de blé dans la plaine, des tapis de fraisiers dans les éclaircies des bois, et des haies de rosiers le long des routes. La fraîcheur de l'air, en donnant de la tension aux nerfs, y étoit même favorable à la santé des blancs. De ces hauteurs, situées vers le milieu de l'île et entourées de grands bois, on n'appercevoit ni la mer, ni le Port-Louis, ni l'église des Pample-

mousses, ni rien qui pût rappeler à Paul le souvenir de Virginie. Les montagnes mêmes, qui présentent différentes branches du côté du Port-Louis, n'offrent plus du côté des plaines de Williams qu'un long promontoire en ligne droite et perpendiculaire, d'où s'élèvent plusieurs longues pyramides de rochers où se rassemblent les nuages.

Ce fut donc dans ces plaines où je conduisis Paul. Je le tenois sans cesse en action, marchant avec lui au soleil et à la pluie, de jour et de nuit, l'égarant exprès dans les bois, les défrichés, les champs, afin de distraire son esprit par la fatigue de son corps, et de donner le change à ses réflexions par l'ignorance du lieu où nous étions et du chemin que nous avions perdu. Mais l'ame d'un amant retrouve par-tout les traces de l'objet aimé. La nuit et le jour, le calme des solitudes et le bruit des habitations, le temps même, qui emporte tant de souvenirs, rien ne peut l'en écarter. Comme l'aiguille touchée de l'aimant, elle a beau être agitée, dès qu'elle entre dans son repos, elle se tourne vers

le pôle qui l'attire. Quand je demandois à Paul, égaré au milieu des plaines de Williams : « Où irons-nous maintenant ? » il se tournoit vers le nord, et me disoit : Voilà nos montagnes, retournons-y. »

Je vis bien que tous les moyens que je tentois pour le distraire étoient inutiles, et qu'il ne me restoit d'autre ressource que d'attaquer sa passion en elle-même, en y employant toutes les forces de ma foible raison. Je lui répondis donc :

« Oui, voilà les montagnes où demeuroit votre chère Virginie, et voilà le portrait que vous lui aviez donné, et qu'en mourant elle portoit sur son cœur, dont les derniers mouvemens ont encore été pour vous. »

Je présentai alors à Paul le petit portrait qu'il avoit donné à Virginie au bord de la fontaine des cocotiers. A cette vue, une joie funeste parut dans ses regards. Il saisit avidement ce portrait de ses foibles mains, et le porta sur sa bouche. Alors sa poitrine s'oppressa, et dans ses yeux à demi sanglans des larmes s'arrêtèrent sans pouvoir couler.

Je lui dis :

« Mon fils, écoutez-moi, qui suis votre ami, qui ai été celui de Virginie, et qui, au milieu de vos espérances, ai souvent tâché de fortifier votre raison contre les accidens imprévus de la vie. Que déplorez-vous avec tant d'amertume? est-ce votre malheur? est-ce celui de Virginie?

« Votre malheur? Oui, sans doute il est grand. Vous avez perdu la plus aimable des filles, qui auroit été la plus digne des femmes. Elle avoit sacrifié ses intérêts aux vôtres, et vous avoit préféré à la fortune, comme la seule récompense digne de sa vertu. Mais que savez-vous si l'objet de qui vous deviez attendre un bonheur si pur n'eût pas été pour vous la source d'une infinité de peines? Elle étoit sans bien et déshéritée; vous n'aviez désormais à partager avec elle que votre seul travail. Revenue plus délicate par son éducation et plus courageuse par son malheur même, vous l'auriez vue chaque jour succomber en s'efforçant de partager vos fatigues. Quand elle vous auroit donné des enfans, ses peines et les vôtres auroient augmenté,

par la difficulté de soutenir seule avec vous de vieux parens et une famille naissante.

« Vous me direz : « Le gouverneur « nous auroit aidés. » Que savez-vous si, dans une colonie qui change si souvent d'administrateurs, vous aurez souvent des la Bourdonnais, s'il ne viendra pas ici des chefs sans mœurs et sans morale, si, pour obtenir quelque misérable secours, votre épouse n'eût pas été obligée de leur faire sa cour ? Ou elle eût été foible, et vous eussiez été à plaindre ; ou elle eût été sage, et vous fussiez resté pauvre : heureux si, à cause de sa beauté et de sa vertu, vous n'eussiez pas été persécuté par ceux mêmes de qui vous espériez de la protection.

« Il me fût resté, me direz-vous, le « bonheur, indépendant de la fortune, de « protéger l'objet aimé, qui s'attache à « nous à proportion de sa foiblesse même ; « de le consoler par mes propres inquié- « tudes, de le réjouir de ma tristesse, et « d'accroître notre amour de nos peines « mutuelles. » Sans doute la vertu et l'amour jouissent de ces plaisirs amers,

Mais elle n'est plus, et il vous reste ce qu'après vous elle a le plus aimé, sa mère et la vôtre, que votre douleur inconsolable conduira au tombeau. Mettez votre bonheur à les aider, comme elle l'y avoit mis elle-même. Mon fils, la bienfaisance est le bonheur de la vertu ; il n'y en a point de plus assuré et de plus grand sur la terre. Les projets de plaisir, de repos, de délices, d'abondance, de gloire, ne sont point faits pour l'homme foible, voyageur et passager. Voyez comme un pas vers la fortune nous a précipités tous d'abîme en abîme. Vous vous y êtes opposé, il est vrai ; mais qui n'eût pas cru que le voyage de Virginie devoit se terminer par son bonheur et par le vôtre ? Les invitations d'une parente riche et âgée, les conseils d'un sage gouverneur, les applaudissemens d'une colonie, les exhortations et l'autorité d'un prêtre, ont décidé du malheur de Virginie. Ainsi nous courons à notre perte, trompés par la prudence même de ceux qui nous gouvernent. Il eût mieux valu sans doute ne pas les croire, ni se fier à la voix et aux espérances d'un monde trompeur. Mais

enfin, de tant d'hommes que nous voyons si occupés dans ces plaines, de tant d'autres qui vont chercher la fortune aux Indes, ou qui, sans sortir de chez eux, jouissent en repos en Europe des travaux de ceux-ci, il n'y en a aucun qui ne soit destiné à perdre un jour ce qu'il chérit le plus, grandeurs, fortune, femme, enfans, amis. La plupart auront à joindre à leur perte le souvenir de leur propre imprudence. Pour vous, en rentrant en vous-même, vous n'avez rien à vous reprocher. Vous avez été fidèle à votre foi. Vous avez eu, à la fleur de la jeunesse, la prudence d'un sage, en ne vous écartant pas du sentiment de la nature. Vos vues seules étoient légitimes, parce qu'elles étoient pures, simples, désintéressées, et que vous aviez sur Virginie des droits sacrés qu'aucune fortune ne pouvoit balancer. Vous l'avez perdue, et ce n'est ni votre imprudence, ni votre avarice, ni votre fausse sagesse, qui vous l'ont fait perdre, mais Dieu même, qui a employé les passions d'autrui pour vous ôter l'objet de votre amour ; Dieu, de qui vous tenez tout, qui

voit tout ce qui vous convient, et dont la sagesse ne vous laisse aucun lieu au repentir et au désespoir qui marchent à la suite des maux dont nous avons été la cause.

« Voilà ce que vous pouvez vous dire dans votre infortune : « Je ne l'ai pas méritée. »

« Est-ce donc le malheur de Virginie, sa fin, son état présent, que vous déplorez ? Elle a subi le sort réservé à la naissance, à la beauté, et aux empires mêmes. La vie de l'homme, avec tous ses projets, s'élève comme une petite tour dont la mort est le couronnement. En naissant, elle étoit condamnée à mourir. Heureuse d'avoir dénoué les liens de la vie avant sa mère, avant la vôtre, avant vous, c'est-à-dire de n'être pas morte plusieurs fois avant la dernière !

« La mort, mon fils, est un bien pour tous les hommes ; elle est la nuit de ce jour inquiet qu'on appelle la vie. C'est dans le sommeil de la mort que reposent pour jamais les maladies, les douleurs, les chagrins, les craintes qui agitent sans cesse les malheureux vivans. Examinez les hommes qui paroissent les plus heureux : vous verrez qu'ils ont acheté leur prétendu

bonheur bien chèrement ; la considération publique, par des maux domestiques ; la fortune, par la perte de la santé ; le plaisir si rare d'être aimé, par des sacrifices continuels ; et souvent, à la fin d'une vie sacrifiée aux intérêts d'autrui, ils ne voient autour d'eux que des amis faux et des parens ingrats. Mais Virginie a été heureuse jusqu'au dernier moment. Elle l'a été avec nous par les biens de la nature ; loin de nous, par ceux de la vertu ; et même dans le moment terrible où nous l'avons vue périr, elle étoit encore heureuse : car, soit qu'elle jetât les yeux sur une colonie entière à qui elle causoit une désolation universelle, ou sur vous qui couriez avec tant d'intrépidité à son secours, elle a vu combien elle nous étoit chère à tous. Elle s'est fortifiée contre l'avenir par le souvenir de l'innocence de sa vie, et elle a reçu alors le prix que le Ciel réserve à la vertu, un courage supérieur au danger. Elle a présenté à la mort un visage serein.

« Mon fils, Dieu donne à la vertu tous les événemens de la vie à supporter pour faire

voir qu'elle seule peut en faire usage et y trouver du bonheur et de la gloire. Quand il lui réserve une réputation illustre, il l'élève sur un grand théâtre et la met aux prises avec la mort; alors son courage sert d'exemple, et le souvenir de ses malheurs reçoit à jamais un tribut de larmes de la postérité. Voilà le monument immortel qui lui est réservé sur une terre où tout passe, et où la mémoire même de la plupart des rois est bientôt ensevelie dans un éternel oubli.

« Mais Virginie existe encore. Mon fils, voyez que tout change sur la terre, et que rien ne s'y perd. Aucun art humain ne pourroit anéantir la plus petite particule de matière; et ce qui fut raisonnable, sensible, aimant, vertueux, religieux, auroit péri, lorsque les élémens dont il étoit revêtu sont indestructibles! Ah! si Virginie a été heureuse avec nous, elle l'est maintenant bien davantage. Il y a un Dieu, mon fils: toute la nature l'annonce; je n'ai pas besoin de vous le prouver. Il n'y a que la méchanceté des hommes qui leur fasse nier une justice qu'ils craignent.

Son sentiment est dans votre cœur, ainsi que ses ouvrages sont sous vos yeux. Croyez-vous donc qu'il laisse Virginie sans récompense? Croyez-vous que cette même puissance qui avoit revêtu cette ame si noble d'une forme si belle, où vous sentiez un art divin, n'auroit pu la tirer des flots: que celui qui a arrangé le bonheur actuel des hommes par des lois que vous ne connoissez pas ne puisse en préparer un autre à Virginie par des lois qui vous sont également inconnues? Quand nous étions dans le néant, si nous eussions été capables de penser, aurions-nous pu nous former une idée de notre existence? Et maintenant que nous sommes dans cette existence ténébreuse et fugitive, pouvons-nous prévoir ce qu'il y a au-delà de la mort, par où nous en devons sortir? Dieu a-t-il besoin, comme l'homme, du petit globe de notre terre pour servir de théâtre à son intelligence et à sa bonté, et n'a-t-il pu propager la vie humaine que dans les champs de la mort? Il n'y a pas dans l'Océan une seule goutte d'eau qui ne soit pleine d'êtres vivans qui ressortissent à

nous. et il n'existeroit rien pour nous parmi tant d'astres qui roulent sur nos têtes! Quoi! il n'y auroit d'intelligence suprême et de bonté divine précisément que là où nous sommes; et dans ces globes rayonnans et innombrables, dans ces champs infinis de lumière qui les environnent. que ni les orages ni les nuits n'obscurcissent jamais, il n'y auroit qu'un espace vain et un néant éternel! Si nous, qui ne nous sommes rien donné, osions assigner des bornes à la puissance de laquelle nous avons tout reçu, nous pourrions croire que nous sommes ici sur les limites de son empire, où la vie se débat avec la mort. et l'innocence avec la tyrannie!

« Sans doute il est quelque part un lieu où la vertu reçoit sa récompense. Virginie maintenant est heureuse. Ah! si du séjour des anges elle pouvoit se communiquer à vous, elle vous diroit comme dans ses adieux : « O Paul! la vie n'est qu'une « épreuve. J'ai été trouvée fidèle aux lois « de la nature, de l'amour et de la vertu. « J'ai traversé les mers pour obéir à mes « parens; j'ai renoncé aux richesses pour

« conserver ma foi, et j'ai mieux aimé
« perdre la vie que de violer la pudeur.
« Le Ciel a trouvé ma carrière suffisam-
« ment remplie. J'ai échappé pour tou-
« jours à la pauvreté, à la calomnie, aux
« tempêtes, au spectacle des douleurs d'au-
« trui. Aucun des maux qui effraient les
« hommes ne peut plus désormais m'at-
« teindre, et vous me plaignez! Je suis
« pure et inaltérable comme une particule
« de lumière, et vous me rappelez dans la
« nuit de la vie! O Paul! ô mon ami!
« souviens-toi de ces jours de bonheur où,
« dès le matin, nous goûtions la volupté
« des cieux se levant avec le soleil sur les
« pitons de ces rochers, et se répandant
« avec ses rayons au sein de nos forêts.
« Nous éprouvions un ravissement dont
« nous ne pouvions comprendre la cause.
« Dans nos souhaits innocens, nous dési-
« rions être tout vue, pour jouir des riches
« couleurs de l'aurore; tout odorat, pour
« sentir les parfums de nos plantes; tout
« ouïe, pour entendre les concerts de nos
« oiseaux; tout cœur, pour reconnoître
« ces bienfaits. Maintenant, à la source de

« la beauté d'où découle tout ce qui est « agréable sur la terre, mon ame voit, « goûte, entend, touche immédiatement ce « qu'elle ne pouvoit sentir alors que par « de foibles organes. Ah ! quelle langue « pourroit décrire ces rivages d'un orient « éternel que j'habite pour toujours ? Tout « ce qu'une puissance infinie et une bonté « céleste ont pu créer pour consoler un « être malheureux, tout ce que l'amitié « d'une infinité d'êtres, réjouis de la « même félicité, peut mettre d'harmonie « dans des transports communs, nous « l'éprouvons sans mélange. Soutiens donc « l'épreuve qui t'est donnée, afin d'ac- « croître le bonheur de ta Virginie par « des amours qui n'auront plus de terme, « par un hymen dont les flambeaux ne « pourront plus s'éteindre. Là j'appaiserai « tes regrets ; là j'essuierai tes larmes. O « mon ami ! mon jeune époux ! élève ton « ame vers l'infini, pour supporter des « peines d'un moment. »

Ma propre émotion mit fin à mon discours. Pour Paul, me regardant fixement, il s'écria : « Elle n'est plus ! elle n'est plus ! »

Et une longue foiblesse succéda à ces douloureuses paroles. Ensuite, revenant à lui, il dit :

« Puisque la mort est un bien et que « Virginie est heureuse, je veux aussi « mourir, pour me rejoindre à Virginie. »

Ainsi mes motifs de consolation ne servirent qu'à nourrir son désespoir. J'étois comme un homme qui veut sauver son ami coulant à fond au milieu d'un fleuve sans vouloir nager. La douleur l'avoit submergé. Hélas! les malheurs du premier âge préparent l'homme à entrer dans la vie, et Paul n'en avoit jamais éprouvé.

Je le ramenai à son habitation. J'y trouvai sa mère et Mme de la Tour dans un état de langueur qui avoit encore augmenté. Marguerite étoit la plus abattue. Les caractères vifs, sur lesquels glissent les peines légères, sont ceux qui résistent le moins aux grands chagrins.

Elle me dit :

« O mon bon voisin! il m'a semblé cette nuit voir Virginie vêtue de blanc, au milieu de bocages et de jardins délicieux.

Elle m'a dit : « Je jouis d'un bonheur « digne d'envie. » Ensuite elle s'est approchée de Paul d'un air riant, et l'a enlevé avec elle. Comme je m'efforçois de retenir mon fils, j'ai senti que je quittois moi-même la terre, et que je le suivois avec un plaisir inexprimable. Alors j'ai voulu dire adieu à mon amie ; mais je l'ai vue qui nous suivoit avec Marie et Domingue. Mais ce que je trouve encore de plus étrange, c'est que Mme de la Tour a fait, cette même nuit, un songe accompagné des mêmes circonstances. »

Je lui répondis :

« Mon amie, je crois que rien n'arrive dans le monde sans la permission de Dieu. Les songes annoncent quelquefois la vérité. »

Mme de Latour me fit le récit d'un songe tout-à-fait semblable qu'elle avoit eu cette même nuit. Je n'avois jamais remarqué dans ces deux dames aucun penchant à la superstition ; je fus donc frappé de la concordance de leur songe, et je ne doutai pas en moi-même qu'il ne vînt à se réaliser. Cette opinion, que la vérité se présente

quelquefois à nous pendant le sommeil, est répandue chez tous les peuples de la terre. Les plus grands hommes de l'antiquité y ont ajouté foi, entre autres Alexandre, César, les Scipions, les deux Catons et Brutus, qui n'étoient pas des esprits foibles. L'Ancien et le Nouveau Testament nous fournissent quantité d'exemples de songes qui se sont réalisés. Pour moi, je n'ai besoin à cet égard que de ma propre expérience, et j'ai éprouvé plus d'une fois que les songes sont des avertissemens que nous donne quelque intelligence qui s'intéresse à nous. Que si l'on veut combattre ou défendre avec des raisonnemens des choses qui surpassent la lumière de la raison humaine, c'est ce qui n'est pas possible. Cependant, si la raison de l'homme n'est qu'une image de celle de Dieu, puisque l'homme trouve bien le moyen de faire parvenir ses intentions jusqu'au bout du monde par des moyens secrets et cachés, pourquoi l'intelligence qui gouverne l'univers n'en emploieroit-elle pas de semblables pour la même fin? Un ami console son ami par une lettre qui traverse

une multitude de royaumes, circule au milieu des haines des nations, et vient apporter de la joie et de l'espérance à un seul homme : pourquoi le souverain protecteur de l'innocence ne peut-il venir, par quelque voie secrète, au secours d'une ame vertueuse qui ne met sa confiance qu'en lui seul? A-t-il besoin d'employer quelque signe extérieur pour exécuter sa volonté, lui qui agit sans cesse dans tous ses ouvrages par un travail intérieur ?

Pourquoi douter des songes? La vie, remplie de tant de projets passagers et vains, est-elle autre chose qu'un songe?

Quoi qu'il en soit, celui de mes amies infortunées se réalisa bientôt. Paul mourut deux mois après la mort de sa chère Virginie, dont il prononçoit sans cesse le nom. Marguerite vit venir sa fin huit jours après celle de son fils, avec une joie qu'il n'est donné qu'à la vertu d'éprouver. Elle fit les plus tendres adieux à Mme de la Tour, « dans l'espérance, lui dit-elle, d'une douce et éternelle réunion. La mort est le plus grand des biens, ajouta-t-elle, on doit la désirer. Si la vie est une punition, on

doit en souhaiter la fin ; si c'est une épreuve, on doit la demander courte. »

Le gouvernement prit soin de Domingue et de Marie, qui n'étoient plus en état de servir, et qui ne survécurent pas longtemps à leurs maîtresses. Pour le pauvre Fidèle, il étoit mort de langueur à-peu-près dans le même temps que son maître.

J'amenai chez moi Mme de la Tour, qui se soutenoit au milieu de si grandes pertes avec une grandeur d'ame incroyable. Elle avoit consolé Paul et Marguerite jusqu'au dernier instant, comme si elle n'avoit eu que leur malheur à supporter. Quand elle ne les vit plus, elle m'en parloit chaque jour comme d'amis chéris qui étoient dans le voisinage. Cependant elle ne leur survécut que d'un mois. Quant à sa tante, loin de lui reprocher ses maux, elle prioit Dieu de les lui pardonner, et d'appaiser les troubles affreux d'esprit où nous apprîmes qu'elle étoit tombée immédiatement après qu'elle eut renvoyé Virginie avec tant d'inhumanité.

Cette parente dénaturée ne porta pas loin la punition de sa dureté. J'appris par

l'arrivée successive de plusieurs vaisseaux qu'elle étoit agitée de vapeurs qui lui rendoient la vie et la mort également insupportables. Tantôt elle se reprochoit la fin prématurée de sa charmante petite-nièce et la perte de sa mère qui s'en étoit suivie. Tantôt elle s'applaudissoit d'avoir repoussé loin d'elle deux malheureuses qui, disoit-elle, avoient déshonoré sa maison par la bassesse de leurs inclinations. Quelquefois, se mettant en fureur à la vue de ce grand nombre de misérables dont Paris est rempli : « Que n'envoie-t-on, s'écrioit-elle, ces fainéans périr dans nos colonies ? » Elle ajoutoit que les idées d'humanité, de vertu, de religion, adoptées par tous les peuples, n'étoient que des inventions de la politique de leurs princes. Puis, se jetant tout-à-coup dans une extrémité opposée, elle s'abandonnoit à des terreurs superstitieuses qui la remplissoient de frayeurs mortelles. Elle couroit porter d'abondantes aumônes à de riches moines qui la dirigeoient, les suppliant d'appaiser la Divinité par le sacrifice de sa fortune, comme si des biens qu'elle avoit refusés aux malheureux pou-

voient plaire au père des hommes! Souvent son imagination lui représentoit des campagnes de feu, des montagnes ardentes, où des spectres hideux erroient en l'appelant à grands cris. Elle se jetoit aux pieds de ses directeurs, et elle imaginoit contre elle-même des tortures et des supplices : car le Ciel, le juste Ciel, envoie aux ames cruelles des religions effroyables.

Ainsi elle passa plusieurs années, tour-à-tour athée et superstitieuse, ayant également en horreur la mort et la vie. Mais ce qui acheva la fin d'une si déplorable existence fut le sujet même auquel elle avoit sacrifié les sentimens de la nature. Elle eut le chagrin de voir que sa fortune passeroit après elle à des parens qu'elle haïssoit. Elle chercha donc à en aliéner la meilleure partie ; mais ceux-ci, profitant des accès de vapeurs auxquels elle étoit sujette, la firent enfermer comme folle et mettre ses biens en direction. Ainsi ses richesses même achevèrent sa perte, et, comme elles avoient endurci le cœur de celle qui les possédoit, elles dénaturèrent de même le cœur de ceux qui les désiroient.

Elle mourut donc, et, ce qui est le comble du malheur, avec assez d'usage de sa raison pour connoître qu'elle étoit dépouillée et méprisée par les mêmes personnes dont l'opinion l'avoit dirigée toute sa vie.

On a mis auprès de Virginie, au pied des mêmes roseaux, son ami Paul, et autour d'eux leurs tendres mères et leurs fidèles serviteurs. On n'a point élevé de marbres sur leurs humbles tertres, ni gravé d'inscriptions à leurs vertus; mais leur mémoire est restée ineffaçable dans le cœur de ceux qu'ils ont obligés. Leurs ombres n'ont pas besoin de l'éclat qu'ils ont fui pendant leur vie; mais, si elles s'intéressent encore à ce qui se passe sur la terre, sans doute elles aiment à errer sous les toits de chaume qu'habite la vertu laborieuse, à consoler la pauvreté mécontente de son sort, à nourrir dans les jeunes amans une flamme durable, le goût des biens naturels, l'amour du travail et la crainte des richesses.

La voix du peuple, qui se tait sur les monumens élevés à la gloire des rois, a donné à quelques parties de cette île des noms qui éterniseront la perte de Virginie. On voit

près de l'île d'Ambre, au milieu des écueils, un lieu appelé LA PASSE DU SAINT-GÉRAN, du nom de ce vaisseau qui y périt en la ramenant d'Europe. L'extrémité de cette longue pointe de terre que vous appercevez à trois lieues d'ici, à demi couverte des flots de la mer, que le *Saint-Géran* ne put doubler la veille de l'ouragan pour entrer dans le port, s'appelle LE CAP MALHEUREUX; et voici devant nous, au bout de ce vallon, LA BAYE DU TOMBEAU, où Virginie fut trouvée ensevelie dans le sable, comme si la mer eût voulu rapporter son corps à sa famille et rendre les derniers devoirs à sa pudeur sur les mêmes rivages qu'elle avoit honorés de son innocence.

Jeunes gens si tendrement unis! mères infortunées! chère famille! ces bois qui vous donnoient leurs ombrages, ces fontaines qui couloient pour vous, ces coteaux où vous reposiez ensemble, déplorent encore votre perte. Nul, depuis vous, n'a osé cultiver cette terre désolée ni relever ces humbles cabanes. Vos chèvres sont devenues sauvages, vos vergers sont détruits, vos oiseaux sont enfuis, et on n'entend plus

que les cris des éperviers qui volent en rond au haut de ce bassin de rochers. Pour moi, depuis que je ne vous vois plus, je suis comme un ami qui n'a plus d'amis, comme un père qui a perdu ses enfans, comme un voyageur qui erre sur la terre, où je suis resté seul.

En disant ces mots, ce bon vieillard s'éloigna en versant des larmes, et les miennes avoient coulé plus d'une fois pendant ce funeste récit.

Univ. BIBLIOTHÈQUE

LISTE DES GRAVURES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

Page 11. Le Passage de la rivière.

La rivière sur le bord de laquelle ils étoient coule en bouillonnant sur un lit de roches. Le bruit de ses eaux effraya Virginie; elle n'osa y mettre les pieds pour la passer à gué. Paul alors prit Virginie sur son dos, et passa, ainsi chargé, sur les roches glissantes de la rivière. — P. 41.

Page 82. Le Bain de Virginie.

Elle songe à la nuit, à la solitude, et un feu dévorant la saisit. Aussitôt elle sort, effrayée, de ces dangereux ombrages et de ces eaux plus brûlantes que les soleils de la zone torride. — P. 85.

Page 91. La Séparation.

A ces mots, Paul la saisit dans ses bras, et, la tenant étroitement serrée, il s'écria : « Je pars avec elle,

rien ne pourra m'en détacher. » Nous courûmes tous à lui. — P. 113.

Page 118. PAUL ET LE VIEILLARD.

C'étoit donc au pied de ce papayer que j'étois sûr de rencontrer Paul quand il venoit dans mon quartier. Un jour je l'y trouvai accablé de mélancolie, et j'eus avec lui une conversation. — P. 146.

Page 172. MORT DE VIRGINIE.

Virginie, voyant la mort inévitable, posa une main sur ses habits, l'autre sur son cœur, et, levant en haut des yeux sereins, parut un ange qui prend son vol vers les cieux. — P. 186.

FIN.

CE LIVRE
A ÉTÉ IMPRIMÉ PAR D. JOUAUST, A PARIS
SUR PAPIER DE HOLLANDE
DE VAN GELDER, D'AMSTERDAM

LES COMPOSITIONS D'ÉM. LÉVY
ONT ÉTÉ GRAVÉES A L'EAU-FORTE
PAR FLAMENG

LES DESSINS SUR BOIS DE GIACOMELLI
ONT ÉTÉ GRAVÉS PAR ROUGET ET SARGENT

OCTOBRE M DCCC LXXV

408 8 16

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Échéance

The Library
University of Otta
Date due

OCT - 7 1971

[redacted]

29 AVR. 1992

12 MAI 1992

15 MAI 1992

10 DEC. 1999

AUG AOUT 2 6 1999

FEB 2 9 2000

MAR 1 5 2000

APR 2000

MAY MAI 1 0 2000

a39003 002331964b